BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
1.ª SALA
SCAFFALE .....
PLUTEO .....
N. CATENA .....

Digitized by Google

OEUVRES

CHOISIES

DES PLUS CELÈBRES AUTEURS

DRAMATIQUES ANGLAIS.

VIII.

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
I.ª SALA
SCAFFALE IV
PLUTEO V
N. CATENA 8

954337 I. 11. V. 8

OEUVRES

CHOISIES

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS

DRAMATIQUES ANGLAIS,

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

OU

TRADUCTION de leurs meilleures Tragédies, Comédies, Opéra-Lyriques et Comiques, Divertissemens, etc., etc., depuis l'origine des Spectacles jusqu'à nos jours, avec un Essai sur l'Art Dramatique, sur l'Etablissement de la Scène Anglaise; une notice de la vie des Auteurs et leurs portraits, gravés par VIEL.

TOME HUITIÈME.

Biblioteca Nazionale NAPOLI V. E. III

A PARIS,

Chez P. MONGIE l'aîné, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie de bois, N°. 224.

AN IX.

ŒUVRES DE WILLIAM MASON,

CONTENANT:

Caractacus, Tragédie;
Elfrida, Tragédie.

ŒUVRES DE RICHARD GLOVER,

CONTENANT:

Médée, Tragédie; précédée d'une préface, et suivie de notes et remarques.

ACTEURS.

CARACTACUS, Roi des Silures.
ARVIRAGUS, son Fils.
EVELINA, sa Fille.
VELLINUS, } Fils de Cartismandua,
ELIDURUS, } Reine du Brigantin.

ACTEURS DU CHŒUR.

MODRED, chef des Druïdes.
MADOR, chef des Bardes, ou Chantres.
Second, Troisième et Quatrième Bardes.
Chœur de Druïdes et de Bardes.

La Scène est dans le Bocage sacré de l'Isle Mona, aujourd'hui Anglesea.

CARACTACUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente un clair de Lune. Au travers d'un boccage formé par des chênes, on voit la mer agitée. A chaque côté de la scène est une chaîne de rochers.

SCENE PREMIERE.

AULUS DIDIUS, *accompagné de plusieurs Officiers romains.*

AULUS DIDIUS.

VOICI le centre secret de l'isle : Romains, arrêtons-nous un moment ? Contemplons d'un œil étonné la scène pompeuse de ce lieu sauvage ?

— Voyez-vous ce chêne antique? — Que son aspect est imposant! — L'ombre de ses branches tortueuses glace la plaine qu'elle couvre. — Remarquez cet autel: — Entendez-vous le murmure des eaux qui mouillent sa base rabotteuse? — Ces rochers escarpés, ces sombres cavernes, ce cirque immense, ces débris de montagnes, arrachés par les Druïdes du sein de la terre, frappent mes sens d'une horreur religieuse. Ces repaires d'une superstition barbare m'épouvantent, je les méprise, & cependant ils m'inspirent l'effroi. Ah! mes amis, n'en doutons pas! une puissance suprême se cache sous le noble aspect de la nature indomptée: oui, je le sens, elle subjugue ma raison. — Qu'on fasse venir les Princes Britanniques; ce lieu favorise mes desseins.

UN ROMAIN.

Les voici, Seigneur.

SCENE II.

Les précédens, VELLINUS, ELIDURUS.

DIDIUS.

APPROCHEZ, gages sacrés de la foi de *Cartismandua*? Eclairez mon ignorance? Expliquez-moi ce que représente ce lieu terrible?

ELIDURUS.

Audacieux Romain! ton pied profane, foule une terre consacrée aux Dieux : cette masse énorme de rochers, dont l'ordre mistique te surprend, sert de temple au Druïde suprême, dans les jours solemnels.

DIDIUS.

Où demeure ce Pontife redoutable?

VELLINUS.

Là-bas dans cette caverne couverte de mousse, où la lune jette un rayon bienfaisant : les autres antres servent d'asyle aux Druïdes subalternes.

DIDIUS.

J'apperçois sur le sommet de cette montagne, une chaîne de cavernes fabriquées sur le penchant de ce rocher escarpé. Là-bas j'en vois d'autres non moins épouvantables.

ELIDURUS.

A gauche est la retraite du sage *Euvates*, à droite celle de nos chantres divins; leurs robes aussi blanches que la neige flottent au gré des vents; ils descendent la nuit dans le bocage, la lune se plaît à carresser leurs harpes d'argent; elles éblouissent nos yeux par leur éclat, & charment nos sens par leur douce harmonie. Les esprits aëriens prêtent une

oreille attentive à leurs sons mélodieux, toute la nature se réveille à leurs accords touchans.... Mais, Seigneur, retirez-vous dans vos vaisseaux : si les Druïdes s'apperçoivent de votre audace, vous n'échapperez pas à leur fureur.

DIDIUS.

Prince, je n'ai point abordé sur ce rivage dangereux, pour satisfaire une vaine curiosité : un soin plus important me conduit en ce lieu; j'y cherche le fier Caractacus : après sa défaite, il s'est réfugié, dit-on, dans cet asyle.

ELIDURUS.

Mortel présomptueux ! ne vous flattez pas de l'enlever de ces lieux; si les Druïdes le défendent, vous arracheriez plutôt les astres du firmament. La plaine où nous marchons, est soutenue de mille cavernes secrettes. Caractacus peut s'y reposer pendant des siècles, sans aucun danger.

DIDIUS

Je le sais, l'entreprise est difficile, mais la Reine votre mere, m'a donné les moyens d'y réussir.

ELIDURUS.

Ma mere ?

DIDIUS.

Oui, Seigneur, & vous êtes garant de sa foi.

ELIDURUS.

Dieux éternels ! quelle indigne foiblesse ? Non, je n'y consentirai jamais.

DIDIUS.

Obéissez, où je vais vous conduire à Rome ; je vous arracherai à votre patrie, à vos parens, à vos amis, enfin à tout ce qui fait le charme de la vie.

ELIDURUS.

Barbare ! peux-tu jouir de notre malheur ?

DIDIUS.

Hélas ! je voudrois adoucir votre sort. Aimez-vous la liberté ?

VELLINUS & ELIDURUS.

Elle nous est plus chere que la vie.

DIDIUS.

Vous pouvez briser vos fers.

VELLINUS.

Comment ?

DIDIUS.

Allez chez les Druïdes ; dites leur que votre mère implore le secours du grand Caractacus. L'alliance de la Reine avec Rome est encore secrette. Montrez ce cachet, le crédule Monarque tombera dans le piège, il acceptera des offres si flatteuses, & vous suivra au

rivage, vous le conduirez à celui de Menaï, je m'en saisirai, je l'enverrai à Rome, & sa captivité sera le signal de votre liberté.

VELLINUS.

Mais si les Druïdes s'apperçoivent de notre stratagême.....

DIDIUS.

Le fer & le feu détruiront alors ce bocage.....

ELIDURUS.

Les Dieux le défendront.

DIDIUS.

Rien ne pourra le sauver. La terre sera jonchée de ses troncs robustes.... Adieu, au lever de l'aurore j'attends Caractacus à mes vaisseaux, ou il faut que *Mona* périsse. — Allez, Princes, je vais vous attendre sur la plage; souvenez-vous que cet illustre Monarque doit honorer le triomphe de César. Le destin l'ordonne : c'est à vous à remplir ses décrets.

(*Il sort, suivi des Romains.*)

SCENE III.

ELIDURUS, VELLINUS,

ELIDURUS,

Le ciel s'oppose à un tel attentat. Dieux immortels ! maîtres de ce grand univers, jettez un regard propice sur un malheureux Prince. Sages Druides, ministres de Jupiter, implorez sa puissance, que sa foudre défende la cause de la justice. Oui : respectable Monarque, dernier rejetton de la race Britannique, gage sacré du ciel, il te conservera.

VELLINUS.

Quoi ! tu refuses d'obéir ?...

ELIDURUS.

Quoi ! tu oses accepter....

VELLINUS.

La liberté....

ELIDURUS.

Devient un esclavage, quand on l'achete au prix de l'honneur. Ah, Vellinus ! non, tu n'es pas capable d'une telle bassesse.

VELLINUS.

Quoi ! pour éviter un reproche frivole, Elidurus a-t-il la foiblesse de réfuser un si grand bienfait ?

ELIDURUS.

Je méprise ce bienfait, s'il faut l'acquérir par un crime.

VELLINUS.

Insensé! je prends sur moi le crime.....

ELIDURUS.

Ah, mon frere! épargnez-vous la honte d'une si noire trahison? J'en avertirai les Druïdes....

VELLINUS.

Vas! cours! appelles-les à haute voix, immole ton frere....

ELIDURUS.

Ah, mon cher Vellinus, je t'aime tendrement, tu m'es aussi cher que l'honneur....

VELLINUS.

L'honneur t'ordonne d'obéir: c'est ta mere, c'est ta souveraine qui te prescrit tes devoirs: c'est ta religion qui te commande de sauver ce sanctuaire....

ELIDURUS.

Projet, sacrilège! Fuyons, mon frere? Epargnons à nos yeux ce spectacle impie....

VELLINUS.

Ou plutôt prévenons-le par la ruse. Ecoute, mon frere, l'âge & l'expérience ont muri ma raison...

ELIDURUS.

Ta raison ! ouvre les yeux sur Rome & accorde si tu peux, ses projets, avec la droiture & l'équité. — Ah, mon frere ! respecte les loix de la nature? La politique romaine peut les éteindre dans une ame commune, mais elles doivent embraser celle de Vellinus.

VELLINUS.

Je me soumets à mon sort. Adieu.....

ELIDURUS.

Non, non; je n'y consentirai pas; je ne puis, je ne veux, je n'ose t'abandonner. Si jamais les Druïdes pénétrent ton dessein, songe aux tourmens qu'ils te préparent : & si tu réussis; ah, mon frere, les remords qui accompagnent le crime, sont encore plus affreux. Entends-tu ce signal? C'est celui des augustes habitans de *Mona*.... Je les apperçois.... Ils sortent de leurs antres sacrés..... La blancheur de leurs vêtemens..... éclaire toute la montagne.... Vois-tu la démarche majestueuse des *Bardes*... (1) Voici l'instant du sacrifice; retirons-nous, mon frere : si nous restons, nous sommes perdus.

(1) Poëtes ou Chantres.

VELLINUS.

Je vais attendre dans ce vallon la fin du sacrifice. Adieu : c'est à toi de trahir ou de seconder mes desseins.

ELIDURUS.

L'honneur s'offense de l'un, & l'amitié s'oppose à l'autre.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

Les Druïdes, précédés de Modred, descendent de la montagne au son d'une symphonie majestueuse. Ils sont vêtus de longues robes blanches ; ils ont une couronne de feuilles de chênes, & tiennent des petites harpes à la main.

MODRED.

Récitatif accompagné.

LE sommeil & le silence nous environnent. Aucun souffle des zéphyrs ose interrompre notre repos. Mes fils ! formez une triple enceinte sur ce terrein sacré (1).

(1) Il trace des cercles avec la baguette magique.

CHŒUR, *accompagné des harpes.*

Druïde ! nous t'obéissons : marchons lentement, respectons le calme de la nuit.

MODRED.

Recitatif accompagné.

Si quelqu'esprit malin, quelque mortel curieux ose fouler ces lieux sacrés, hâtons-nous d'en bannir le prophane.

CHŒUR, *accompagné.*

« Elevons nos branches de Vervain, baignées » dans la froide rosée de Septembre; arrosons de » ses eaux claires & pures, la terre & l'air de ce » bocage ».

MODRED.

Récitatif.

Il suffit; ce paisible séjour est digne des Dieux. (*Symphonie légère.*) Chers compagnons! avez vous préparé pour ce moment auguste, les coursiers blancs qui n'ont jamais connu le frein ? Voilà les victimes qui plaisent au chêne antique que nous encensons.

CHŒUR.

Grand Druïde ! ils n'attendent que le coup mortel.

MODRED.

Sage *Cadwall*, as-tu visité les antres profonds où

reposent nos illustres ancêtres? As-tu pris dans le coffre sacré, la faux, la hache & la cotte-d'arme, que portoit jadis le vieux *Belin?*

Second BARDE.

Druïde, j'ai tout préparé.

MODRED.

Brennus? as-tu cherché dans la grotte magique, demeure sacrée de notre illustre sœur, la baguette formidable, & la pierre du serpent, engendré avant la lune d'automne?

Troisième BARDE.

Druïde! je t'ai obéi.

MODRED.

Nos rites sont accomplis. (*On répete la symphonie.*) Que neuf de vous visitent ce bocage, qu'ils en écartent tout prophane. Mes freres? Caractacus demande à être admis cette nuit dans notre ordre sacré; ce grand Roi, utile jadis à ses sujets, qui lutta si long-temps contre la puissance romaine, n'a pu garantir son peuple d'un joug tyrannique; détrompé sur les grandeurs humaines, il vient finir ici ses jours dans une douce tranquillité. Le voici qui s'avance. Ah, mes amis! voyez son port majestueux; il ressemble à ces tours orgueilleuses dont on ne connoît l'inébranlable solidité qu'au moment où frappées de la foudre, elles résistent à ses coups. Salut ô célèbre Monarque,

SCENE V.

CARACTACUS, EVELINA, MODRED, CHŒUR.

CARACTACUS.

CE lieu sauvage me paroît aujourd'hui plus affreux. Pontife, ce bocage semble partager mon chagrin : cette sombre empreinte est celle de mon ame ; ces arbres sentent quelque pitié pour leur hôte malheureux. Je vous salue, chênes vénérables ! nés dans le sein Britannique ! vous seuls avez conservé les droits de la nature : votre liberté ne dépend pas d'un regard de César. Heureux habitans des forêts ! vous n'attendez pas qu'un insolent *préteur* vous permette de croître : vous levez librement vos têtes altières jusqu'aux voûtes azurées ; vos racines nerveuses pénétrent le rocher qui vous donna naissance ; vos branches s'étendent hardiment vers le nord, qui, à l'exemple des perfides romains, cherche à les assaillir. Dis-moi, Druïde, le sort de ce chêne orgueilleux n'est-il pas préférable à celui d'un Roi infortuné ?

MODRED.

Seigneur, l'homme sage se soumet sans murmure aux décrets des Dieux.

CARACTACUS.

J'étois né sur le trône, & je ne suis plus rien. Comme le ciel accorde à ces chênes altiers, des boucliers verdoyans pour les défendre des ardeurs du soleil, ainsi il m'avoit donné ce bras pour garantir mon peuple de l'ambition des romains. Mais j'ai succombé, hélas; tu sais comment! Tout l'univers en est instruit. Ah, Druïde! n'ai-je pas le droit de me plaindre du sort?

MODRED.

Seigneur, nous attendons vos ordres pour commencer nos rites divins: si le ciel vous est propice, vous serez bientôt consacré à son culte; mais avant de vous y engager, examinez bien votre cœur: est-il tout-à-fait détaché des biens de la terre?

CARACTACUS.

J'avois une épouse.... pardonnez ma foiblesse? Ce cœur indomptable ose pousser un soupir... Malheureuse Princesse! Héals! je n'ai pu te vanger. O Druïde! crois-tu que mon cœur puisse goûter cette paix que tu me vantes? — Ah, ma chere Evelina! essuye tes larmes, n'en mouille pas le bras, qui n'a pu sauver ta mere.

EVELINA, *appuyée sur le bras de son pere.*

Ah, Seigneur! ce n'est qu'ici que je trouve le repos, la consolante idée qu'un pere tendre soutient

tient encore son malheureux enfant, allège les peines qui déchirent mon ame; elle y répand ce calme que nous donnent les prières de ces saints personnages, lorsqu'ils invoquent les Dieux en notre faveur. Puissent les carresses de votre fille, adoucir ainsi vos chagrins!

CARACTACUS.

Douce & aimable Evelina, viens que je te presse contre mon sein. Hélas! je retrouve en toi les traits de celle que j'ai perdue avec tant d'ignominie. Ah, mes amis! ces yeux l'ont vu arracher de mon foible camp: j'étois environné d'intrépides soldats, & cependant je n'ai pu la défendre! Mon fils l'a vu dans des bras ennemis; oui, il l'a vue! — & il a fui.

EVELINA.

Ah! Seigneur, épargnez mon malheureux frere; il est vaillant, il quitta le camp pour rallier vos troupes, & voler au secours de ma mere.

CARACTACUS.

Il a fui ma fille.... la lune fut témoin du forfait, elle se cacha de honte dans un épais nuage.....

EVELINA.

N'en doutez pas, Seigneur, mon frere est courageux; il a péri en défendant ma mere. Malheureux Arviragus! le sort n'a pas permis qu'une sœur qui t'aime, cherchât ton corps à l'ombre de la nuit,

dans le champ ensanglanté par le carnage ; ses larmes eussent lavé tes blessures, ses cheveux les eussent essuyées.

MADRED.

Silence! fille infortunée! les échos de ces bois défendent qu'on trouble leurs paisibles retraites, par de vains soupirs : quelque soit le sort de ton frere, c'est le ciel qui en dispose ; la patience, les mains croisées sur son modeste sein, lève un regard soumis vers les Dieux, & adore jusqu'à leur rigueur.

EVELINA.

Druïde sacré! si mes paroles ont profané ce temple rustique, j'en demande pardon au Dieu qu'on y adore. Puissé-je être sans voix, plutôt que de blesser les oreilles de vos chastes sœurs. Je soupire après le moment où elles daigneront m'admettre à leur sainte association.

MODRED.

Votre sagesse égale votre naissance. Vous le voyez, Seigneur; sa raison l'emporte sur la jeunesse, elle quitte le monde sans regrets, tandis que vous....

CARACTACUS.

Je voudrois enlever la Reine à ses indignes ravisseurs. Ah! que ne puis-je enfoncer ce fer dans leur sein, & venger ainsi l'honneur du diadême.

O ! vénérables mortels ! vous êtes enfans de la paix ; vous n'avez jamais senti l'éguillon meurtrier de la vengeance, qui blesse le cœur d'un guerrier : ah ! Si vous connoissiez sa blessure, vous auriez pitié de moi, vous maudiriez le sort qui m'enchaîne dans vos bois. — Il me ravit l'espérance, il dit à mon ame agitée, que ce glaive n'abbatera plus de casques romains, qu'il ne vengera jamais ma femme ni ma patrie.

MODRED.

Le sort le veut ainsi....

CARACTACUS.

Je le sais ; le sort défend que ces yeux affoiblis par l'âge revoient encore l'objet de leur tendresse ; les Dieux m'en ont privé dans ce fatal moment, où tous mes escadrons abandonnèrent leur Roi. Je les avois instruits dans l'art des combats, je leur avois appris à vaincre, & ils m'ont laissé en proie à tous les dangers. Oui, mes amis, je les ai conduits pendant huit années entières, contre les brigands de Rome, & ils furent toujours victorieux..... Mais pardon, Druïdes..... je ne m'en plaindrai plus.... Commencez vos rites divins.

MODRED.

Je ne puis, il faut en retarder la cérémonie : un parfait oubli de vous-même doit vous accompagner

à l'autel. — Bardes ? qu'on emmène les victimes. Point de réplique, Seigneur..... la modération doit présider au sacrifice, & votre ame ne respire que la vengeance, l'ambition & la soif du sang. Tout vous retient encore vers un monde méprisable ; vous en connoissez la misère, & cependant vous le préférez à cet asyle paisible ? — à cet asyle où regnent le repos & la vertu. Essayons de toucher ce cœur rebelle par la douce harmonie ; la musique élève l'ame, brise ses fers, & la transporte jusqu'aux cieux. Retirez-vous, Seigneur, dans ce réduit secret : nous allons invoquer les puissances aériennes, qui habitent sur le Mont, escarpé de *Snowdon* (1).

(*Caractacus & Evelina se retirent.*)

SCENE VI.

MADOR, LE CHŒUR.

(*Une symphonie.*)

MADOR.

MONA, invoquez les secours de *Snowdon*.

CHŒUR.

Souverain des Collines, écoutez-nous ! écoute *Mona* qui t'appelle ? Les échos répetent nos sons ; Monarque puissant, sois-nous propice !

(1) Grande montagne dans l'isle d'Anglesea.

MADOR.

Récitatif accompagné.

L'astre de la nuit au milieu de sa course, se plaît à se jouer sur ta tête, il s'arrête sur ton front glacé, il aime à éclairer la demeure de nos sages sœurs. (*Une symphonie accompagnée par plusieurs harpes.*) Sois attentif, ô *Snowdon!* voici l'heure de l'invocation magique, voici le moment où par son pouvoir on arrache des soupirs, on fait retentir tes immenses cavernes, d'un bruit semblable au tonnerre; mais toute la puissance des sortilèges doit céder à celle de l'harmonie.

Air chanté par le second BARDE.

« *Mona* n'emploiera jamais d'autre charme pour » te rendre propice, que celui de la douce harmo» nie».

MADOR. (*La symphonie.*)

Des sons mélodieux sortis de la montagne, répondent à nos voix. Ecoutons? (*Une symphonie douce.*) J'entends le mouvement des aîles & des vêtemens: ce sont sans doute les esprits aériens qui s'approchent de ce bocage; ils montent dans cet instant sur le chêne orgueilleux.

Duetto par le second & le troisième BARDES.

Salut ô puissances mistiques! *Mona* se félicite de vous voir dans ses plaines: repandez-y la paix &

l'innocence avec la rosée du matin ; bannissez-en la fureur menaçante, la frayeur tremblante, la vengeance au regard terrible ; la haine, l'envie & la jalousie.

MADOR.

Récitatif accompagné.

La vertu a placé son trône dans ce bocage, c'est sous ce chêne que notre ame s'épure, & devient digne des cieux. Lorsqu'après le songe trompeur de la vie, ses liens seront brisés, elle s'élevera vers les champs azurés de l'olympe, elle y jouira d'une gloire éternelle.

CHŒUR.

« La vertu a placé son trône dans ce bocage ; » c'est sous ce chêne que l'ame s'épure, & devient » digne des cieux !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CARACTACUS, MODRED, CHŒUR.

CARACTACUS.

CHEF des Druïdes, je me sens digne d'être admis parmi vous: mon cœur renonce pour jamais à la vengeance; ne retardez plus mon bonheur.

MODRED.

Seigneur, l'heure de la cérémonie est passée; il faut en attendre une autre plus propice. Nous consacrons le reste de la nuit aux contemplations célestes, retirez-vous derriere cet autel. Que le sommeil y répande sur vos sens ses faveurs bienfaisantes. Sommeil! baume précieux, tu es la consolation des mortels. Plus d'une fois le lieu que je vous indique, Seigneur, a fait éclore de grands prodiges. Il produit des visions qui guérissent les maux des humains..... Qu'entends-je? (*On entend du bruit.*) D'où vient ce bruit? — Il m'a paru qu'un profane marchoit en ces lieux..., Retirez-vous, Prince. — Ah! ciel, que vois-je? le chêne du centre est tremblant. (*Caractacus sort.*)

SCENE II.

MODRED, *second* BARDE.

Second BARDE.

O mon pere ! pendant notre marche vers l'orient, nous avons trouvé dans le fond d'une obscure carrière, deux jeunes étrangers qui s'entretenoient des affaires de l'Etat; nous les avons arrêtés & conduits ici; leurs vêtemens annoncent qu'ils sont Bretons, & même de race Brigantine. Les voici.

SCENE III.

MODRED, VELLINUS, ELIDURUS, CHŒUR.

VELLINUS.

SAGES & vénérables Druïdes, prenez pitié de notre jeunesse, nous sommes nés dans votre sein.

MODRED.

Quoi ! vous êtes Bretons, & vous osez profaner ces lieux sacrés? Rome n'auroit pas eu plus d'audace? Que les tourmens des enfers punissent cet attentat....

ELIDURUS.

Ah, Seigneur! ne nous maudissez pas.

MADRED.

Téméraires! voici l'heure solemnelle où l'astre brillant de la nuit emporte vers les cieux nos vœux & nos prieres. Aucun Breton ne l'ignore; l'enfant, qui par hasard s'éveille, lève ses mains innocentes vers les Dieux, & leur demande du secours, & vous seuls bravés leur courroux. Malheureux! quoi, vous foulez ce terrein sacré dans cette heure auguste? C'est le plus horrible des sacrilèges.

VELLINUS.

Fussent les plaines de *Mona* plus saintes que celles des cieux, le motif qui nous ammene excuseroit notre démarche.....

ELIDURUS.

Nous venons par l'ordre de notre Roi....

VELLINUS.

Le droit d'aînesse m'autorise à parler....

MODRED.

Soit, mais que la prudence dirige vos discours; souvenez-vous que cet ordre doit être pressant pour excuser votre crime.

VELLINUS.

Il renferme le salut de l'Etat.

MODRED.

Expliquez-vous, jeune homme.

VELLINUS.

Caractacus est ici....

MODRED.

Dès qu'il est parmi nous, son salut est certain; *Mona* ne trahit point ses protégés.

VELLINUS.

Hélas ! Seigneur, nous n'avons pas dessein de le ravir, la Reine des Brigantins, dont nous sommes les fils, implore son bras valeureux; elle a combattu pendant trois mois avec succès contre le fier *Ostorius*; mais prête à succomber sous ses armes triomphantes, elle attend son salut du grand Caractacus.....

SCENE IV.

Les précédens, CARACTACUS, *il s'élance de derriere l'autel.*

CARACTACUS.

LE voici: Princes, je vais vous suivre....

MODRED.

Ah ! Seigneur, que faites-vous?....

VELLINUS.

Oui, voilà le Héros qui, pendant neuf années, a fait trembler les romains, je le reconnois à cet air majestueux..... à ce front radieux où brille la victoire. — Prosternons-nous, mon frere? Montrons-lui le sceau de notre auguste mere?... Prince, recevez ce gage de sa foi: elle vous en conserve un plus précieux, votre épouse.....

CARACTACUS.

La Reine Guideria....

VELLINUS.

Est dans son palais.....

CARACTACUS.

Grands Dieux! je n'ose en croire mon bonheur; mais ce sceau me rassure. Qui l'a sauvée?

VELLINUS.

Moi, j'ai attaqué le camp des Romains, j'ai vaincu, j'ai brisé ses chaînes...

CARACTACUS, *en l'embrassant avec transport.*

Ah! mon fils!.... oui, tu seras mon fils.... J'avois un fils autrefois, il avoit ton âge, ton maintien, ton air honnête, — & cependant il m'a trompé: Hélas! sans l'ingrat qui m'arrache des larmes, ce moment m'égaleroit aux Dieux. — Arviragus a dèshonoré ses ancêtres!.... mais il faut l'oublier. Hâtes-toi,

Evelina : — prépare mon arc, ma lance, mon bouclier.....

MODRED.

Impétueux guerrier, que prétendez-vous faire?...

CARACTACUS.

Sauver ma patrie.....

MODRED.

Vous ne pouvez & vous êtes trahi! Prenez garde, à l'approche de ces étrangers, le chêne du milieu a tremblé : craignez cet horrible présage.....

CARACTACUS.

Malgré tous vos augures, mon cœur m'annonce la victoire, elle me prépare des lauriers qui flétriront ceux de César.

MODRED.

Vaine espérance !

CARACTACUS.

Paix, Druïde....

MODRED.

Tu regnes sur des hommes, je suis le ministre des Dieux, mes ordres sont plus puissans que les tiens.

CARACTACUS.

Quand on combat pour sa patrie, on défend la cause du Ciel, & tu dois bénir nos efforts.

MODRED.

Nous approuvons la valeur, mais nous blâmons la témérité. Le temps viendra où la *mort* & le *destin*, assis dans un char ardent, armés de faulx tranchantes, moissonneront le champ de la vie : le démon de *l'oubli* suivra leurs traces. Il confondra en une masse informe les royaumes, les empires, le monde entier ; la *renommée* attentive au sort du *patriote*, sauvera son nom du pouvoir destructif, & le fera briller d'un éclat éternel.

CARACTACUS.

Parles toujours ainsi, Druïde, & je t'écouterai.

MODRED.

Malgré la gloire dont tu te flattes, gardes-toi de chercher les combats. Ce n'est pas la valeur qui la donne : si la soif du sang arme ton bras, tu cesse d'être un héros. Il faut obéir à la voix du ciel...

CARACTACUS.

Ah! c'est elle qui m'anime aujourd'hui.

MODRED.

Consultons auparavant les Dieux ? Allez, Prince, je vous instruirai de leurs décrets. (*Caractacus sort avec Vellinus & Elidurus.*)

SCENE V.

MODRED, LE CHŒUR.

MODRED.

SAINTS, compagnons de mes travaux, vous dont la voix touchante pénetre les cœurs, que vos sons élèvent mon ame vers les cieux, qu'elle y pénétre dans les plus secrets mystères du destin.

ODE.

Air chanté par le second BARDE.

« Salut ô harpe *phrigienne*, que jadis le célèbre » *Camber* apporta de Troyes dans la Grande-Bre- » tagne ».

Récitatif accompagné.

Quatrième BARDE.

» Tes sons sublimes firent naître l'harmonie.

AIR.

» Albion charmée par ces sons mélodieux, éten- » dit ses bras d'albâtre sur le vaste océan, son or- » gueil étoit flatté de posséder un chantre si fameux.

MADOR.

Les plaines étoient tranquilles, on n'entendoit que le murmure des eaux, & les échos des montagnes répétoient ces sons harmonieux. Cependant

l'Aquilon, jaloux de tant de gloire, suscita des tempêtes, & réduisit bientôt la lyre au silence. — Mais une divinité s'approche, c'est Morphée; il vient répandre ses bienfaits sur notre divin Modred.

Second BARDE.

« O ma harpe! change tes nombres? Que la ma-
» jesté de tes sons réponde au mystère qui t'envi-
» ronne.

MADOR, *il se couche sur un banc de gazon.*

Le Dieu propice répand sur mes sens engourdis, ses pavots bienfaisans. (*Symphonie douce accompagnée de plusieurs harpes; après la symphonie, Mador continue.*) Le *deſtin* obéit à ma voix..... il quitte son trône, & comme une vapeur subtile, parcourt notre bocage sacré..... Je le vois, tout annonce dans son maintien la majesté d'un Dieu. ..... il tient un crayon dans sa main; les jours, les années, les siècles, passent lentement devant son tribunal..... il les distingue par diverses couleurs.... Hélas! voici le *temps*, la suite qui l'accompagne est bigarrée comme *l'iris*..... son éclat éblouit & s'efface en un instant, il passe de la lumière aux ténèbres..... voilà la forme azurée du foible *avenir*? remarquons-là promptement, avant qu'elle s'évanouisse. Mais d'où vient ce soupir? Pourquoi m'ar-

rache-t-il des larmes? Ah, ma vénérable tête! pourquoi tes cheveux s'hérissent-ils? La sueur de la crainte baigne mon visage. *Diane* se dérobe dans les nues..... les étoiles s'éclipsent, il ne reste que celles qui brûlent le sud, elle répandent une rosée malfaisante.... Morphée va m'abandonner; ah! qu'on l'arrête par le charme de la douce harmonie!

Troisième BARDE.

» O ma lyre! rends tes sons les plus doux, ceux » qui nourrissent la divine *extase*; qu'ils soient aussi » purs que la vertu qui nous conduit à la fin de » notre carrière, dans le séjour du bonheur ».

MODRED *s'éveille d'un air effrayé.*

Non, cela ne se peut.... Glaive terrible, cesse de menacer nos paisibles retraites. Ah Dieux! qui peut en suspendre l'effet? Il se courbe! il tombe! — Où suis je? — Paix mon ame! ce n'est qu'un rêve. — Emportez vos lyres; l'air de la nuit glace mon sang.... une chaleur brûlante succède au froid mortel qui m'accable. — Ecoutons? — quelqu'un approche du sanctuaire.

SCENE

SCENE VI.

Les précédens, EVELINA.

EVELINA.

PARDONNEZ! Seigneur, une démarche téméraire, qui découvre l'agitation de mon ame.

MODRED.

Qu'avez-vous, Madame?

EVELINA.

Hélas, Seigneur! fassent les Dieux que mes craintes soient chimériques?

MODRED.

Expliquez-vous?

EVELINA.

Je soupçonne la foi de ces étrangers.

MODRED.

Le soupçon est souvent le partage de l'artifice; mais dans une ame où regne la candeur, il a droit d'étonner.

EVELINA.

Ah! Seigneur, j'ai observé que le plus jeune garde un profond silence, & semble désapprouver les paroles de son frere; il soupire, tâche de déro-

ber ses larmes, me jette des regards douloureux, lève les yeux au ciel, puis il les fixe sur mon pere, soupire de nouveau, & penche d'un air triste, sa modeste tête sur son sein.

MODRED, *aux Bardes.*

Ses craintes me paroissent légitimes. Continuez, Princesse.

EVELINA.

Mon pere, transporté par un zèle héroïque, s'aveugle sur leur conduite. Ah! Seigneur, n'est-il pas étrange que la Reine ma mere, n'ait point envoyé un souvenir de sa tendresse pour moi, ou pour mon malheureux pere? Druïde! mes larmes vous disent combien cet oubli afflige mon cœur.

MODRED, *aux Bardes.*

Le ciel lui inspire ces tendres regrets: souvent c'est par la douce sensibilité des femmes qu'il manifeste ses décrets. N'en doutons pas, ce sont des espions; observez les *Cantaber*, conduisez le plus jeune en ces lieux.

EVELINA.

Ah! Druïde, ne jettez pas sur lui des regards sévères? S'il est innocent, la douceur vous l'attachera; s'il est coupable, — ah, Druïde! ne le punissez pas, — mon cœur me dit qu'il se répentira.

MODRED.

Puisse votre cœur répondre du sien Madame ! Mais je vais l'interroger. (*à Cantaber.*) Allez chez le Roi, vous y verrez ces étrangers.....

EVELINA.

La crainte m'a fait perdre la mémoire; je viens de la part de mon pere, il vous prie de les recevoir ici. — Mais je les apperçois. (*Caradacus paroît dans le fond du Théatre, accompagné des deux Princes.*) Observez le maintien du plus jeune, il annonce un profond chagrin.

MODRED.

Retirez-vous un moment dans ce vallon solitaire, & ne reparoissez que lorsque votre pere quittera ce bocage.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

MODRED, CARACTACUS, VELLINUS, ELIDURUS, LE CŒUR.

CARACTACUS.

MON ame inquiète n'a pu retenir plus long-temps mes pas: délivrez-moi de l'incertitude cruelle qui m'accable? Prêtres respectables! le sujet qui m'agite est la cause commune; c'est celle du ciel, c'est celle de la liberté.

MODRED.

Le ciel vous refuse son secours.

CARACTACUS.

Prenez garde, Druïde....

MODRED.

Loin de me promettre la paix, il ne m'a inspiré que des soupçons.....

VELLINUS.

Osez-vous douter de la foi d'une Reine?....

MODRED.

Paix ; il sied mal à la jeunesse d'interrompre un vieillard, sur-tout quand la dignité d'un caractère auguste, s'unit en lui avec celle de l'âge.

CARACTACUS.

L'infortune lui fait oublier ses devoirs. Malheureux jeune homme ! tu crains qu'avant la fin de cette lune, ton pays ne soit vaincu ; tu vois déja ta mere dans l'esclavage, traîner honteusement ses fers dans les rues pompeuses de Rome : tu la vois déja suivre le char du Tyran....

VELLINUS.

Nous éprouverons ces malheurs, Seigneur, si les Dieux suspendent le bras du grand Caractacus.

CARACTACUS.

Ils ne peuvent, ils n'osent arrêter son bras. Doutons plutôt de leur puissance.... prenez un visage moins sévère : Druïde, je respecte les Dieux.

MODRED.

J'en doute, Seigneur.

CARACTACUS.

Mon ame se repose sur la sagesse du grand Ar-

chitecte de ce bel univers. Lorsque sa bonté créa le *temps*, il jetta un regard favorable sur le vaste océan, il y plongea le bras & retira des *abîmes* profonds le trône de la *liberté;* il l'éleva au-dessus des flots, l'entoura de rochers d'albâtre, & lui donna le nom de *Grande-Bretagne*: croyez-vous, Druïde, que ce Dieu laisse détruire son plus bel ouvrage?

MODRED.

J'approuve votre piété, Seigneur, suivez-en les préceptes, mais ne vous fiez pas à des trompeurs; ne confiez votre sort à ces étrangers, qu'après avoir éprouvé leur foi.

VELLINUS.

Vous offensez la Reine, Seigneur.....

MODRED.

Silence: nos decrets sont irrévocables, jettez vos regards sur cette masse énorme, suspendue par un art magique sur la pointe de ce rocher; quoiqu'elle paroisse immobile, elle repousse les efforts des traîtres, & céde au léger attouchement d'une main innocente. Point de replique: les Dieux ordonnent qu'un de vous essaie ses forces. (*aux Bardes.*) Tendez vos vêtemens, recevez-y les lots, & que sui-

vant l'usage, le plus jeune y lise son sort. (*Les Princes s'approchent des Bardes & tirent les lots.*)

ELIDURUS.

Malheureux! c'est à moi qu'on réserve ce fatal essai.

MODRED.

Obéissez.

ELIDURUS.

Grands Dieux! vous connoissez mon cœur..... & je tremble pour l'avenir.

CARACTACUS.

Que le courage bannisse la crainte; suivez moi....

MODRED.

Arrêtez, Prince; avant de commencer, il faut descendre dans la caverne profonde, dont nos baguettes magiques ont ouvert l'entrée: de milliers de marches rabotteuses, couvertes d'une mousse glissante, vous conduiront jusqu'à sa base: c'est là que, privé de la clarté du jour, vous attendrez que la trompète vous annonce le moment de revoir la lumière. C'est dans cette affreuse solitude que le passé se reproduira à votre mémoire: vous y verrez en caractères, tracés par une main fidèle, vos

vices & vos vertus. Allez où le destin vous appelle. (*Elidurus descend dans la caverne.*) (*à Caradacus.*) Seigneur, nous confions son frere à vos soins, gardez-le à vue dans l'autre voisin. —Nous nous reverrons quand l'oracle aura parlé.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Marche solemnelle des Druïdes qui approchent lentement au son d'une musique majeſtueuse. MODRED *s'avance vers la caverne qui renferme* ELIDURUS : *il l'ouvre, en retire le Prince, le conduit autour de l'autel, & delà au rocher magique; pendant l'expérience,* MADOR *& les Bardes chantent l'Ode ſuivante.*

SCENE PREMIERE.

ODE.

Récitatif accompagné.

Second BARDE.

» O toi génie puiſſant & pur, qui préſide ſur ce » rocher merveilleux; ton ſouffle immortel anime » le marbre, à l'approche de l'auguſte vérité.

Le CHŒUR.

» Eſprit inviſible! reçois nos vœux & nos prières,

Air répété par le CHŒUR.

» Daignes nous écouter & nous accorder ton se-
» cours. Ami de la vertu, c'est toi qui gouverne
» par les loix de la nature, les enfans de la paix &
» de la tranquillité».

MADOR.

Rejetton immortel de la puissance divine, toi qui naquis avant le *temps*, toi sur qui l'air, ni l'eau, ni aucun élément n'a d'influence; héritier de la lumière, toi seul a la faculté de pénétrer notre entendement; tu connois le labyrinthe obscur de notre ame, en vain le mensonge s'y pare du masque de la vérité; tu découvres son front & tu l'expose à la honte & au mépris; tu a aussi le pouvoir de visiter jusqu'aux plus secrets réduits de la conscience; & sans aucun secours tu la réveille de sa lourde léthargie: mais hélas, combien de fois faut-il lui parler avant d'en être obéi. Elle redoute ton approche, mais elle craint encore plus les remords, ce châtiment l'épouvante. Esprit bienfaisant, sois-nous propice? Si la trahison nous environne, fais-la connoître à *Mona*, & laisse aux Druïdes le soin de la punir.

Quatrième BARDE.

Recitatif accompagné.

« Sois-nous propice, esprit aérien! préside à

» l'expérience de la *sphère* magique : si la trahison » nous environne, laisse aux Druïdes le soin de la » punir.

LE CHŒUR.

» Laisse aux Druïdes, &c.

MODRED, *à Eliduras.*

As-tu entendu dans ces sons divins, la terrible invocation des esprits aériens ?

ELIDURUS.

Tous mes sens en sont émus. — Cependant je suis prêt à vous suivre.

MODRED.

Consultes-toi bien ; songes à quels tourmens tu t'expose ? Si tu es coupable, la mort t'attend ; rien ne pourra te sauver.

SCENE II.

Les précédens, EVELINA.

EVELINA *accourt.*

SENTENCE cruelle!....

ELIDURUS.

Que vois-je! ah! Seigneur, conduisez-moi au rocher!

MODRED, *aux Druïdes.*

Suspendons un instant l'épreuve funeste; (*à Elidurus.*) ta jeunesse m'inspire la pitié: avant de poursuivre, réponds aux questions de la Princesse; peut-être elles t'épargneront un supplice cruel.... (*Il se retire avec les Druïdes.*)

ELIDURUS.

Non, non, je me soumets à vos loix.

EVELINA.

Méprisez-vous mes secours? Malgré mon infortune, je pensois que la fille de Caractacus méritoit quelques égards: née dans le sein des grandeurs, nourrie des plus flatteuses espérances, j'ai tout perdu sans regrets; je croyois, hélas, pouvoir vous servir; mais je vois que vos regards m'enlevent ce bonheur.

ELIDURUS.

Ah ! Princesse, si vous connoissiez mon cœur la crainte....

EVELINA.

Je ne puis l'inspirer dans l'état où je suis; dans le temps même où la fortune carressoit mes beaux jours, je n'ai connu que la candeur & l'indulgence. On dit que les malheurs endurcissent l'ame; ils n'ont fait qu'attendrir la mienne. Ah! si vous êtes coupable, je vous plaindrai. Oui! eussiez-vous même la cruauté de m'opprimer par des nouvelles infortunes, j'aurai pitié de votre erreur. Non, je ne croirai jamais que vous puissiez persécuter l'innocence, sans faire violence à votre cœur.

ELIDURUS.

Ah ! Evelina !

EVELINA.

La vérité est peinte sur votre front, l'image de nos augustes ancêtres si distingués par leurs vertus, brille dans tous vos traits. Mais dites-moi, Prince, pardonnez ma curiosité? Pourquoi ma mere n'a-t-elle pas envoyé à sa fille chérie quelques marques de sa tendresse ? Une Reine captive a bien des droits à la pitié ; les malheurs de sa vieillesse n'ont-ils pu émouvoir votre sensibilité ? — Ah! ciel ! vous pleurez ? Hélas ! sans doute ; la maladie, les

infirmités l'accabloient à votre départ : — oui, voilà le motif de ce cruel silence, elle n'a pu vous charger d'un message que votre bouche cependant m'eût rendu moins cruel. — Ah ! ciel, pourquoi n'est-elle pas en ces lieux ?

ELIDURUS.

Plût aux Dieux qu'elle y fût !....

EVELINA.

Ah ! pourquoi le souhaitez-vous ?

ELIDURUS, *embarrassé.*

Parce que vous le désirez, Princesse.

EVELINA.

Ces mots prononcés avec intérêt adoucissent mes chagrins. — Mais si la Reine, votre mere, brille de toutes les vertus que votre frere lui attribue, *Guideria* doit oublier auprès d'elle tous ses malheurs. J'espere que les Dieux me permettront d'embrasser un jour ses genoux. Quel plaisir j'aurois à la voir libre & tranquille ! Mais vous gardez le silence ! Ah ! Seigneur, je ne le vois que trop, nos craintes sont légitimes.

ELIDURUS.

Calmez-vous, Madame ; la Reine *Guideria* n'a pas perdu le jour....

EVELINA.

Mais si elle respire encore l'air pur du matin, si elle jouit de l'heureuse liberté, pourquoi.... Prince, vous soupirez ? Vous ignorez l'adversité ; votre pere conserve son empire, votre mere n'a point porté des fers! Votre frere est libre, & j'ai perdu le mien. Vous cherchez vainement à étouffer vos soupirs. —Hélas! vous n'avez pas autant que moi des sujets de douleur... Si vous souffrez,.... communiquez-moi vos peines ? mon cœur les partagera, & nous nous consolerons l'un par l'autre.

ELIDURUS, *à part.*

O ! Dieux! Dieux! elle m'arrache l'ame. — Que lui dirai-je ?

EVELINA.

Souffrir est le partage commun des mortels ; vous pouvez être aussi infortunée que moi : peut-être les fiers tyrans qui ravagent mon pays, vous ont ravi l'objet de votre tendresse, au moment où l'hymen alloit vous unir ensemble: ce souvenir est cruel, & j'en ai pitié.

ELIDURUS.

Hélas ! jusqu'à ce jour j'ai ignoré le pouvoir de la beauté: — mais je me tais.

EVELINA.

Pourquoi ce regard triste, & ce sombre silence? Tout annonce en vous un chagrin profond. Ne me refusez pas une réponse? un cœur opprimé par l'infortune, se plaît à communiquer sa peine; la tendre pitié sait répandre une larme sur sa blessure, & en guérir la douleur. — Mais lorsqu'on médite le crime, un sentiment inné dans notre ame nous en découvre toute l'horreur, alors on se couvre du voile du mystère..... Mais votre innocence n'a pas besoin de ces vains détours.

ELIDURUS.

De grace! permettez-moi de me retirer?

EVELINA.

Encore un mot, Seigneur: quoique la vérité & la discrétion soient amis, rarement leur union est nécessaire.

ELIDURUS, *il fait quelques pas.*

Je vais auprès les Druïdes, Madame.....

EVELINA.

Ne me quittez pas en colere.... ne croyez pas que je soupçonne votre vertu, l'ignorance seule peut lui faire injure.... si je vous ai offensé....

ELIDURUS.

Par pitié, épargnez-moi!

EVELINA.

EVELINA.

Si votre frere.... vous tremblez.... vous détournez les yeux.... parlez? Ses intentions sont-elles pures? Je n'ignore pas que la barbare Rome a proscrit la tête de mon pere; l'or, ce vil métal n'est plus aujourd'hui sans prix pour les braves Bretons. Vous frémissez, je le vois; vous partagez mes craintes. Ah, Seigneur! ce front où tout annonce l'innocence, cache avec peine ses plus secrettes pensées.... Venez, mon Prince, dévoilez ce mystère au Druïde, il en est temps encore.

ELIDURUS.

Quelle découverte, grands Dieux! & qui dois-je trahir?

EVELINA.

Votre frere.....

ELIDURUS.

Hélas!

EVELINA.

Il a cessé de l'être, lorsqu'il a pu concevoir une si lâche perfidie. Peut-il être votre frere & trahir un Roi, l'ornement de la Grande-Bretagne, un Roi né dans le même climat que lui? Barbare! tu veux me priver d'un pere? Tu veux me ravir mon unique soutien? Scélérat!.... Ah! la douleur étouffe ma voix. — Non; il est impossible..... Mais

tu ne repliques pas, — tu détournes la tête. — Regarde? — vois couler mes larmes. — Ah! Prince, j'embrasse vos genoux; — sauvez mon pere, sauvez une malheureuse Princesse des mains de ses ennemis. Soyez mon frere; le mien, hélas!.... Ah! Dieux, le voici.

SCENE III.

MODRED, EVELINA, ELIDURUS, ARVIRAGUS, LE CHŒUR.

ARVIRAGUS.

QUE vois-je! ma sœur implore la pitié.....

EVELINA.

C'est lui: oui, c'est lui-même; il va démentir les craintes de mon pere, il lui prouvera qu'il est digne d'être son fils. O! le meilleur des freres! viens dans mes bras? Où as-tu été? Comment t'es-tu sauvé? Ah! mon cher Arviragus, depuis ta cruelle absence, voilà les premières larmes que m'arrache la joie. Tes malheurs en avoient tari la source.

ARVIRAGUS.

Ah! ma sœur; ma chere Evelina! j'ai peine à

contenir mes transports.... Mais pourquoi cet air suppliant ?

EVELINA.

Que rien ne trouble ce moment heureux.....

ARVIRAGUS.

Je veux, je dois en être instruit. (*à Elidurus.*) C'est à toi de m'en rendre raison.... Qui es-tu ?

ELIDURUS.

Breton.

ARVIRAGUS.

L'orgueil de ta réponse me prouve ta naissance....

EVELINA.

Ah ! mon frere, épargnez-lui d'injustes reproches.... Mais voici les Druïdes qui s'avancent vers nous ; que votre colère céde au respect ; rendez à ces hommes pieux l'hommage qu'on doit aux Ministres des Dieux.

ARVIRAGUS.

Je t'obéis. (*à Elidurus.*) Nous nous verrons dans un autre moment ; jusqu'alors, gardes-toi de quitter ces forêts.

ELIDURUS.

Ce n'est pas mon dessein. (*Il se retire.*)

SCENE IV.

EVELINA, ARVIRAGUS, MODRED, LE CHŒUR.

ARVIRAGUS, *il s'approche des Druïdes.*

RESPECTABLES enfans du ciel, illustres Druïdes, excusez ma témérité? Il est d'affreuses nouvelles dont je dois vous instruire.....

MODRED.

Ah! Prince, votre pere vous accuse d'un crime affreux: vous êtes un lâche....

ARVIRAGUS.

Oubliez-vous que je suis le fils de Caractacus.

MODRED.

Vous avez fui.....

ARVIRAGUS.

Dieux éternels, vous en fûtes témoins, j'ai quitté le camp pour rallier nos troupes éperdues; j'allois, par mon exemple, les rappeller à leur devoir, lorsqu'une fléche ennemie m'a percé le bras; je suis tombé & j'ai langui pendant long-temps parmi les morts & les mourans? La main bienfaisante d'un pâtre est enfin venue à mon secours, il m'a conduit dans sa chaumière, & lorsque j'ai eu la force d'en

sortir, j'ai cherché à rejoindre mon pere ; j'ai erré sous mille déguisemens, enfin j'ai appris qu'*Oſtorius* méditoit de nouvelles conquêtes : je me suis rendu chez un ami de Caractacus, je lui ai confié mon secret, il m'a aidé de tout son crédit, nous avons rassemblé vingt escadrons de troupes bien agguerries ; nous avons pénétré par différens stratagêmes, dans la province de *Caernavon*, & nous sommes arrivés jusqu'au pied du haut *Snowdon*, où nos braves guerriers n'attendent que mon pere, pour signaler leur valeur.

MODRED.

Seigneur, pardonnez un soupçon qui vous outrage ?

EVELINA.

Je vole vers mon pere, ce moment heureux va effacer tous ses malheurs.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

MODRED, ARVIRAGUS, LE CHŒUR.

MODRED.

LES Dieux vous récompenseront.

ARVIRAGUS.

Hélas! Druide, les Dieux nous abandonnent.... ils s'opposent à nos desseins..... Tremblez, Seigneur..... *Mona* va périr, les Romains approchent, en ce moment même ils sont dans vos forêts.

MODRED.

Quelle horreur me saisit!

ARVIRAGUS.

Comme je débarquois sur ce rivage dans cet endroit, où le peuplier plonge ses branches fléxibles dans le vaste océan, j'ai vu des chaloupes romaines cachées sous l'ombrage; aussi-tôt j'ai monté sur la plus haute des collines qui bordent le côteau, j'ai vu, au travers des arbres du bocage, les cimiers des casques romains, flotter au gré des vents. Je me suis approché à la faveur de la nuit, & après m'être assuré de cet affreux mystère, je me suis hâté de venir vous en instruire.

MODRED.

Quel est leur nombre?

ARVIRAGUS.

Je l'ignore, Seigneur.

MODRED.

Ah! mes amis, nous sommes les victimes d'une horrible trahison; qu'on se saisisse du perfide, mais le voici.

SCENE VI.

Les précédens, ELIDURUS.

MODRED.

MALHEUREUX! quel châtiment mérite celui qui trahit sa patrie?

ELIDURUS.

La mort.

MODRED.

Elle t'attends, ton frere & toi vous allez périr: — vous avez conduit les Romains jusqu'aux pieds de nos autels.

ELIDURUS.

Le ciel connoît mon innocence, & cependant je tremble; une douleur secrete déchire mon ame: les Dieux la connoissent, ils y lisent les motifs de ma crainte.... Hélas! que n'avez-vous le même pouvoir!.....

ARVIRAGUS.

Perfide! qu'as-tu fait ?....

ELIDURUS.

Je ne puis te répondre.....

MODRED.

Nous aurons les moyens de te faire rompre le silence.....

ELIDURUS.

Ma constance bravera tes fureurs....

MODRED.

Tu ne conçois pas les tourmens qu'on te prépare.....

ARVIRAGUS.

Parle : l'aveu de ton crime sera le signal de ton pardon... mais tu paroît redouter cet aveu....

ELIDURUS.

Ah ! que me demandez-vous ?..... mais je me tais, Seigneur.

MODRED.

Evelina l'a deviné ; — on a trompe sa jeunesse...

ELIDURUS.

Donnez-moi des armes, & vous verrez si je suis coupable : avec l'aide de quelques braves Bretons, nous expierons dans cet asyle l'attentat des Romains. — Mais, hélas ! je demande des armes, & vous n'avez que des prieres à m'offrir. — Allons ? conduisez-moi au supplice.

ARVIRAGUS.

Il m'attendrit.

MODRED.

La religion s'allie au courage : en nous inspirant la paix, elle nous permet de briser d'un joug qui nous opprime. Lorsque le son de la trompète sacrée des Druïdes frappe ce chêne majestueux, on voit se rassembler autour de ce trône vénérable, des milliers de soldats, dont l'aspect épouvantable feroit même trembler César....

ELIDURUS.

Ah ! Seigneur, il nous reste donc encore quelqu'espoir ! Rassemblez-les promptement ? Voici le héros qui les commandera, & malgré mes chaînes, je le suivrai.....

ARVIRAGUS, *à Elidurus.*

Allons ? ....

MODRED.

Il faut avouer auparavant.....

ELIDURUS.

Jamais.....

ARVIRAGUS.

Vous, ou votre frere êtes coupables.....

ELIDURUS.

Vous n'avez point de frere, ... mais vous avez une sœur..... Ah ! Seigneur, vous devez savoir combien les liens du sang ont de pouvoir sur une ame sensible. Respectables Ministres ! je préfere en ce

moment une heure de liberté, à un siècle de gloire, daignez me l'accorder : cependant si les jours de mon frere sont en danger, je renonce à vos bienfaits, & je suis prêt à garder mes fers.

MODRED *ôte les chaînes à Elidurus.*

Tant de générosité nous désarme. Je jure que votre frere ne périra point. — Vous êtes libre, — Vellinus sera le garant de votre foi, elle reglera son destin.

ELIDURUS.

Druïde, je ne demande pas davantage.....

ARVIRAGUS *lui donne la main.*

Soyez dorénavant mon exemple & mon émule : vivons, ou périssons ensemble.

MODRED.

Les loix de *Mona* m'ordonnent de vous laver d'un soupçon outrageant; la vapeur maligne du crime offense la pureté des Dieux, elle blesse leur essence divine, comme l'odeur d'une plante venimeuse nuit à la délicatesse de nos sens. La société des traîtres souille autant que le crime même. Druïdes, baignez le Prince dans les eaux de la source sacrée. (*Elidurus sort, accompagné des Druïdes.* — (*à Arviragus.*) Seigneur, vous avez besoin de repos, entrez dans ma caverne, & quand le sommeil aura calmé vos sens, je vous conduirai aux pieds de votre pere.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

MODRED & le Chœur se placent autour de l'Autel: CARACTACUS & EVELINA entrent d'un côté, ARVIRAGUS entre de l'autre.

SCENE PREMIERE.

CARACTACUS.

AH! mon fils, mon cher Arviragus! Quelle joie! — quels transports! presses ton pere dans ces doux embrassemens. — Ne parles pas, mon fils; jouissons en silence de notre bonheur,..... je te devine, — ta sœur m'a tout dit. — Hélas! les paroles peuvent-elles peindre les regrets du cœur? Sois content: je m'applaudis d'avoir un fils... tel que toi.... Mais tu pleures? Si le plaisir ne fait pas couler tes larmes, épargnes-les à ton malheureux pere.... oui: je t'ai fait un outrage.... daignes le pardonner.... Comment réparer ma faute? Hélas! je ne puis rien faire pour toi, à peine me reste-t-il assez de force pour te bénir. Environné d'ennemis, privé de mon épouse,

de mon trône, de mes soldats, tout ce que j'ai à t'offrir, c'est de partager mes dangers.... & peut-être un esclavage. Mais pourquoi nous affliger? la vertu nous reste, elle sera désormais ton patrimoine.

ARVIRAGUS.

Hélas! c'est celui de mon pere, ce fut celui de mes illustres ayeux: que la fortune nous opprime, que la trahison nous enchaîne: tranquilles dans notre adversité, nos cœurs seront toujours libres.....

CARACTACUS.

Ce langage est digne d'un Breton. Allons, mon fils? tous les momens sont précieux. — Pontife! rassemblez à l'instant vos soldats.

MODRED.

Ils sont à l'entrée du bocage, Seigneur.

CARACTACUS.

Conduisez-nous dans leur camp?

MODRED.

Avant de vous y rendre, assurons-nous du perfide

CARACTACUS.

Il s'est enfui....

MODRED.

Malheureuse *Mona*, ta ruine est certaine.....

CARACTACUS.

Oubliez-vous que mon fils est ici? — Laissez le traître chercher son salut chez les barbares Romains, je ne le crains pas; que peut le bras d'un perfide contre tant de braves guerriers, dont l'honneur est le guide: hâtes-toi, mon fils, de les rejoindre, instruis-les du sujet qui leur met les armes à la main, que les Druïdes les bénissent, & marchons où la victoire nous appelle.

(*Il sort avec Arviragus.*)

SCENE II.

MODRED, EVELINA, LE CHŒUR.

MODRED.

DIEUX! que de malheurs entraînera cette fuite! Ah! Princesse, par quelle fatalité l'infâme Vellinus nous a-t-il échappé?

ÈVELINA.

N'en accusez que mon imprudence, Seigneur: à peine avois-je instruit mon pere du retour de son fils: à peine avois-je prononcé le nom d'Arviragus, qu'il est sorti....

MODRED.

Quoi! Caractacus ne l'a point arrêté?

EVELINA.

La joie, la crainte, occupoient uniquement son cœur; bientôt reprenant l'usage de sa raison, il s'est apperçu, mais trop tard, que son prisonnier l'avoit trompé; alors jettant un regard terrible autour de la caverne, & se saisissant de sa lance, il alloit le poursuivre..... Pardonnez, Seigneur? mes larmes, mes prieres l'ont arrêté, & le perfide s'étoit déja enfoncé dans l'épaisseur de la forêt: hélas! que pouvoit un vieillard, glacé par l'âge, contre un jeune audacieux?

MODRED.

Le ciel n'a point voulu qu'il fût notre captif; soumettons-nous à ses décrets

SCENE III.

Les précédens, ELIDURUS, *accompagné d'un* BARDE.

LE BARDE, ELIDURUS, *à genoux.*

SEIGNEUR! les Dieux sont appaisés, le Prince attend de vous l'honneur de les servir, en défendant leur sanctuaire.

MODRED.

Prince, il n'eſt plus temps, la prudence ne permet pas d'employer votre bras.

ELIDURUS.

Je jure par le trône du grand *Adrastes*....

MODRED.

Vos sermens sont inutiles; votre frere s'est enfui...

ELIDURUS, *fort troublé.*

Que dites-vous? où est-il allé?

MODRED.

Au camp des Romains.....

ELIDURUS.

Ah! Vellinus, puisque tu oses souiller ainsi le sang dont tu sors, je romps à jamais les liens sacrés de l'amitié. Perfide! dois-je être la victime de ton imposture?

MODRED.

Tu dois expier ce forfait: rien ne peut te sauver.

ELIDURUS.

Frappes; je méprise la vie; je doute même si dans ce moment fatal le ciel, la terre & tout ce qui m'environne, ne conspirent pas à ma perte..... Frere ingrat! pourquoi me forces-tu à te trahir?.....

MODRED.

Les Dieux t'ordonnent de te plaindre....

ELIDURUS.

Ah! Druïde, le puis-je sans rougir? Mais, hélas! il fut vertueux. Méprisables Romains! c'est vous, ce sont vos infâmes conseils qui l'ont séduit, & je dois périr sans m'en venger. Indignes séducteurs! oui: je vous maudirai jusqu'à mon dernier soupir.

MODRED.

Prépares-toi à la mort, *Mona* demande sa victime.

ELIDURUS.

J'obéis, Seigneur. — Puisque le ciel me prive de la douceur de répandre mon sang pour la Princesse, permettez du moins que sur cette terre sacrée j'implore les Dieux en sa faveur. (*Il se met à genoux.*) Ils connoissent mon innocence, ils seront moins sévères que vous.

EVELINA.

EVELINA *se jette aux pieds de Modred.*

Silence! pudeur de mon sexe, il n'est plus de temps de feindre.... Ah! Druïde, inexorable Druïde! je ne consentirai jamais à son trépas : arrachez-moi la vie, mais souffrez du moins qu'il sauve vos autels.

MODRED *les relève.*

Le ciel l'inspire : ah! Madame, quand la vertu parle, la vengeance doit se taire. — Allez, Prince, vos exploits justifieront une si grande faveur, combattez pour les *graces*, & pour la patrie. Approchez? (*Il lui jette quelques gouttes d'eau sur les mains.*) Ces gouttes précieuses recueillies au charmant mois de Mai, sur l'épine fleurie, sont l'essence de la rosée du matin ; elles vous purifieront de toutes vos fautes, & l'attouchement de cette baguette magique achevera l'expiation.) *Il le touche au front.*) Allez, mon fils, reposez-vous un instant derriere cet autel sacré, nos Bardes y armeront votre bras, du glaive de la victoire.

(*Elidurus sort.*)

SCENE IV.

Les précédens, CARACTACUS, ARVIRAGUS.

CARACTACUS.

VOILA des guerriers, mon fils, dont les regards annoncent tout le courage des Bretons, fasse le ciel que vos troupes arrêtées aux pieds de *Suowdon*, pénétrent jusqu'en ces lieux. Les perfides Romains, avides de notre sang, apprendront bientôt à respecter nos autels. — Salut, ô dignes Ministres de nos Dieux; votre sagesse se déploye dans la discipline de vos redoutables phalanges, nous n'attendons que votre signal pour attaquer l'ennemi.

MODRED *lui montre un glaive.*

Voyez, Seigneur, voici le glaive auguste du vieux *Belinus*; il est encore teint du sang du cruel géant *Trifingus:* depuis plusieurs siècles il orne l'arsenal de *Mona*. Je vous le confie, Seigneur, recevez à genoux ce dépôt sacré: Prince, soyez attentif à ma prière.

PRIERE.

« Que le cercle éclatant du brillant soleil, que » les phases périodiques de la lune argentée; que

» l'influence maligne des étoiles qui ornent la ceinture du brûlant zodiaque : que tous les météores de la voûte azurée soient témoins, que nous vous confions ce glaive redoutable pour la défense du chêne sacré, dont la tête altière s'élève jusqu'au trône du divin *Caranis* ; qu'il serve d'égide à *Mona*, à son Pontife & à ses freres ». Caractacus, nos vassaux obéiront à votre fils, c'est à lui qu'est réservée la gloire de combattre les Romains.

CARACTACUS.

La jeunesse active doit l'emporter sur la débile vieillesse ; ne croyez pas cependant que ma valeur céde à la sienne.... Druïdes ? je brigue l'honneur de lui donner l'exemple.

MODRED.

Il faut obéir, Seigneur ; nos décrets sont immuables.

CARACTACUS.

Je le sais ; mais pourquoi m'enlever ce dernier avantage ? — Ah ! Pontife, oubliez mes années ? J'aurai encore assez de force pour chasser les barbares Romains, jusques dans leurs vaisseaux. Méprisables pyrates ! oui, vous vous répentirez de votre lâche trahison : vous n'avez pas rougi d'employer l'artifice pour enlever le vaillant Caractacus. Barbares !

vous paierez cher sa défaite: Dieux, que ne puis-je les attaquer en ce moment.

MODRED.

Votre fils, Seigneur, est chargé de ce soin.

ARVIRAGUS.

Ciel, qui défendez mon pere, recevez mes vœux & mes sermens. (*Il se met à genoux.*) « Inspirez-» moi le courage sans férocité! Accordez-moi la » victoire, sans avoir la soif du carnage, que la » clémence succède à la vengeance, & qu'après » avoir triomphé de nos ennemis, la douce paix » banisse de mon cœur l'animosité des combats: » qu'elle y rétablisse le calme, avant même que » cette épée rentre dans son fourreau.

CARACTACUS *se met à genoux.*

Ah! Pontife, écoutez ma prière. « Grands Dieux! » si jamais le desir immodéré de la gloire m'a fait » commettre des injustices, si mon ame impatiente » m'a fait franchir les bornes de la sagesse, punis-» sez-moi, mais épagnez mon fils: Dieux immor-» tels! n'oubliez pas que je suis votre ouvrage. » Pourquoi m'avez-vous donné des passions? Je » fus ambitieux & téméraire, mon fils est doux & » sensible, si vous lui avez accordé un cœur plus

» tendre que le mien, accordez-lui de même un » meilleur sort....

EVELINA *à genoux.*

» Souffrez que je méle mes vœux à ceux de mon » pere? Après neuf années de bonheur, ont succédé » neuf années de disgrace. Dieux! protecteurs de » l'innocence, mettez fin à vos rigueurs? Que la » paix succéde à tant de troubles, & qu'elle soit » le fruit de ses succès; bénissez son bras, & be- » nissez les armes de ses valeureux compagnons.....

SCENE V.

Les précédens, ELIDURUS, *armé de pied en cap, entre précipitamment.*

ELIDURUS *se jette aux pieds d'Evelina.*

EN proie aux chagrins j'ose à peine implorer le ciel. Si j'en avois le courage, je lui demanderois de verser sur moi seul tous les maux de cette guerre. Dieux immortels! lancez sur moi tous les traits des Romains, que toutes leurs flèches fassent rétentir mon vaste bouclier, & que le frère de cette aimable Princesse, couronné des mains de la victoire, vienne en paix lui faire hommage de ses lauriers.

MODRED.

Levez-vous: les Dieux ordonneront de votre sort; voyez ces étoiles qui s'obscurcissent, la nature semble s'envelopper d'un voile ténébreux, profitons de ce moment pour allumer nos flambeaux, leur lumière en sera plus terrible: — nos cris perçans, le bruit de nos armes vont inspirer la crainte aux Romains. Bardes, donnez le signal du combat: ces chants lugubres, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, épouvantoient autrefois l'intrépide *Jule César:* l'harmonie de ces hymnes augustes lui fit chercher son salut dans ses vaisseaux. — Allez,

Princes, rendez-vous en silence au camp ennemi, & sitôt que la trompète retentira dans nos bois, attaquez avec fureur, nos vœux seconderons vos efforts.

CARACTACUS.

Adieu, unique appui de ton pere, que la victoire soit ton guide.

EVELINA.

Arrêtez, mon frere : embrassons-nous.... Vaillant Elidurus, ne le quittez pas, sa bravoure soutiendra votre bras.

(*Arviragus se retire avec Elidurus.*)

MODRED.

Hâtez-vous, ministres des Dieux, de parer vos autels; rassemblez les feuillages sacrés, allumez-y la flâme dédiée à l'aurore. — Ciel, que vois-je ! Mador arrache sa harpe suspendue aux branches du chêne ? — Il dirige vers nous ses pas.

SCÈNE VI.

Les précédens, MADOR *dans le fond du bocage.*

(Symphonie derriere la scène.)

ODE.

MADOR.

»ECOUTES!

MADOR *approche, la symphonie augmente.*

» Ecoutes!

MADOR *sur l'avant-scène, symphonie avec tout l'orchestre.*

» Ecoutes! n'avez-vous pas entendu les pas d'un » géant effroyable? La terre tremBloit sous ses » pieds: c'étoit la *mort*: malgré sa marche rapide, » j'ai distingué en lui l'apparence d'un guerrier; sa » tête altière couverte d'un casque, sa cotte- » d'arme, son bouclier, sa lance brillante, son bras » robuste, armé d'une hache, tout annonçoit son » dessein; il s'est écrié en me voyant: attendez, » *Bretons, je vais vous conduire aux champs du des-* » *tin: voyez la-bas ce char qui fend les airs, c'est le* » *mien; il porte votre Dieu & votre héros; il vient* » *seconder ma puissance. Mes superbes coursiers,*

» *fiers de leur fardeau, hennissent sous leur harnois.*
» *Entendez-vous le bruit de mes roues d'airain? Soyez*
» *attentif aux sons perçans de ma trompète, vos fo-*
» *rêts en rétentissent, c'est le signal de la destruc-*
» *tion.*

Le Chœur.

» *Il porte notre Dieu & notre héros, &c.*

Mador.

» Ne craignez plus la fièvre ardente, m'a-t-il dit, les
» angoisses du trépas, les infirmités de l'âge, ni tous
» les maux de l'humanité: ces maux habitent mon
» lais, ils sont soumis à mes ordres; j'en accable
» les sujets d'un tyran; j'en opprime les esclaves
» de la mollesse, & je les lance sur les enfans de
» l'oisiveté, voila mes victimes,... Les Bretons
» vont partager aujourd'hui ma puissance, ils mê-
» leront leur arcs & leurs flèches avec les miennes,
» & terrasseront leurs ennemis: les Romains formi-
» dables, vaincus par la crainte, descendront en
» tremblant dans l'asyle, où reposent les ombres de
» leurs ancêtres; c'est dans ce lieu fatal où la source
» profonde du noir Tartare, roule parmi d'épaisses
» ténèbres ses eaux bitumineuses, qu'ils verront
» le rivage des morts: mille spectres épouvantables
» attachés à des tristes peupliers, y attendent en
» frémissant, leur destinée. Diane renouvellera

» douze mille fois son orgueilleux croissant, elle » changera douze mille fois sa couleur argentée, » avant que ces pâles ombres revoient la lumière » du jour. Enfans de la *liberté*, votre destin est » bien différent; si vous succombez, je n'exercerai » qu'un instant mon empire sur vous: au moment » où vous périrez, l'étincelle céleste qui vous anime, » enflammera d'autres mortels non moins valeu- » reux; la douce liberté armera de nouveau votre » bras, vous vivrez & mourerez encore pour sa » défense.

Le Chœur.

» L'étincelle céleste qui nous anime, &c. &c.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

CARACTACUS entre précipitamment, MODRED & le Chœur des Druïdes font des efforts pour le retenir.

SCENE PREMIERE.

CARACTACUS.

Vous vous flattez en vain d'arrêter mes pas : ah! Druïdes ! le bruit tonnant des armes frappe encore mon oreille. Silence ! silence ! la *mort* m'appelle, elle a besoin de mon bras. Me voici, tyran insatiable ! — hommes paisibles, obéissons; rappellez-vous que mon ame est Bretonne : si je succombe, elle communiquera son courage à un Breton aussi valeureux que moi. — Fasse le ciel qu'une flèche propice m'enlève à l'âge & aux infirmités ! Les Dieux me feront renaître pour sauver ma patrie.

MODRED.

Seigneur, modérez cetre ardeur guerriere..... voyez le nuage doré qui s'élève dans l'orient, ... il vient se reposer sur nos autels..... Ah, Prince !

cet heureux présage annonce la victoire,.... nous ne tarderons pas à en être certain....

CARACTACUS *fait de nouveaux efforts pour se dégager des bras des Druïdes.*

Caractacus vous en apportera l'heureux détail.....

MODRED.

J'apperçois le Barde chargé de ce soin; son maintien me rassure.

SCENE II.

Les précédens, LE BARDE.

CARACTACUS.

HÂTEZ-VOUS de nous instruire.....

Le BARDE.

Les Romains ont fui.....

MODRED.

Les Dieux en sont loués.....

CARACTACUS.

Quoi! ils ont fui sans combattre?

Le BARDE.

Après avoir traversé en silence la voûte de la colline où repose notre grand *Divin*, nous sommes

arrivés au passage où le célèbre *Brute* construisit jadis ses informes autels, nous y avons attaché nos torches ardentes, & nous y avons placé des Druïdes vêtus de blanc; aussi-tôt ils maudissent d'une voix tonnante, Rome & ses guerriers. Le son de toutes nos harpes secondent leur imprécation, & l'horrible signal des combats fait rétentir les échos d'alentour. La forêt tremble, les autels agités semblent s'écrouler; nos sœurs armées de tisons enflammés parcourent tous les rangs, & menacent, dans leur fureur divine, d'exterminer toute la nature. La *nuit* s'étonne de voir ses rites sacrés, exposés à la face des cieux, & les étoiles s'éclipsent à cet affreux spectacle.

MODRED, *à Caractacus.*

Seigneur, vous voyez que le pouvoir des Druïdes surpasse celui des Romains.

Le BARDE.

Tremblans ils ont à peine évité nos coups; leurs énormes boucliers jonchoient déja la terre, quand la trompète auguste nous a donné le signal: aussi-tôt Arviragus suivi de nos vassaux, s'élance sur l'ennemi, le pousse & le met en fuite..... oui, Seigneur, ces yeux ont vu fuir les Romains.....

CARACTACUS.

Mon fils les a poursuivis.....

LE BARDE.

Jusques dans leurs vaisseaux.

CARACTACUS.

Quelle étoile propice a présidé à sa naissance! Viens, mon enfant, revoir les carresses d'un pere; que ses larmes mouillent ton bras valeureux.... mais j'entends quelqu'un; ah! c'est lui, sans doute....

LE BARDE *regarde.*

Non, Seigneur; ce sont six captifs qu'on conduit en ces lieux.

SCENE III.

Les précédens, six CAPTIFS *conduits par des guerriers Bretons.*

CARACTACUS.

TOUT annonce qu'ils sont des chefs de l'armée.

MODRED.

Qu'on les enchaîne dans nos cavernes.

CARACTACUS.

Pontife, l'honneur vous défend cette insulte; apprenons plutôt aux Romains à respecter les vaincus.

(On emmene les Captifs.)

SCENE IV.

CARACTACUS, MODRED, LE CŒUR, EVELINA.

EVELINA, *se jette dans les bras de son père.*

AH! mon père! protégez-moi, nous sommes perdus. Ah ciel! la crainte étouffe ma voix.

CARACTACUS.

Qu'avez-vous, ma fille?

EVELINA.

On nous trahit : pendant que j'offrois dans ce bocage mes vœux aux Immortels, j'ai cru entendre plusieurs Guerriers diriger vers nous leurs pas : aussi-tôt une lumière soudaine a éclairé toute la forêt, j'ai vu briller au travers des arbres l'acier des casques & des boucliers.....

CARACTACUS.

Vaine terreur d'un sèxe foible, qui t'a fait craindre ces dangers!

EVELINA.

Oubliez-vous, Seigneur, que Vellinus s'est enfui dans ces bois? J'ai cru entendre le son de sa voix....

CARACTACUS.

Cesse de t'alarmer, ton frère triomphe, regarde

l'astre du jour : tout rayonnant de gloire, il vient saluer le vainqueur....

MODRED.

Ah ! ciel ! des flammes sacrilèges consument nos forêts, voilà cet astre que vous voyez. O mes frères ! sonnez la trompette, rappellez le Prince, qu'il vole à notre secours : — Dieux ! ç'en est fait de la malheureuse *Mona*.

CARACTACUS.

Quoi ! tu trembles auprès de Caractacus ? ma main est plus ferme que ton cœur. Ce glaive va défendre vos autels. Venez braves Bretons triompher, ou périr avec moi. (*Il sort précipitamment.*)

EVELINA.

Où courrez-vous, Seigneur ? Ah Druïdes ! arrêtez ses pas ! Hélas ! il oublie sa vieillesse. — Ah ! Dieux ! Dieux ! vous m'enlevez mon père.

MODRED.

Impitoyables Dieux ! vous répandez la crainte dans nos cœurs, vous enchaînez notre courage. Courrez, mes frères ! défendez le Roi, défendez vos autels. Ah ! ciel ! notre perte est assurée : malheureux Arviragus ! vous êtes la victime de nos fiers ennemis.

SCENE

SCENE V.

Les précédens, ARVIRAGUS *blessé*, *& conduit par* ELIDURUS *qui le soutient.*

ARVIRAGUS.

DIEUX! vous m'accordez la faveur de mourir, aux pieds de vos autels. Ah! mon ami, grace à vos soins j'expirerai dans les bras d'un père! ma sœur recevra mon dernier soupir. (*Evelina se jette à ses pieds.*) Malheureuse Evelina! cesse de t'affliger, mon sang appartient à la patrie.

EVELINA.

Ah Druïdes! je vois la flèche aigue qui perce son sein : Dieux immortels! si vous avez résolu son trépas, épargnez à mes yeux ce spectacle cruel; & vous hommes divins, vous dont l'art pénétre la nature, guérissez ses maux, arrachez cette flèche fatale, mes plus ardentes prières seconderont vos efforts, — mais hélas! vos regards annoncent votre impuissance; enseignez-moi donc l'art d'engourdir tous mes sens? Donnez-moi quelque breuvage violent, qui puisse me priver du jour, quand mon frère perdra la lumière.

ARVIRAGUS.

Ah! ma sœur! conservez-vous pour mon père.

EVELINA.

Hélas ! s'il exiſte, il eſt captif.

ARVIRAGUS.

Qu'entends-je ?

MODRED.

Nous ignorons son sort, des Romains, conduits sans doute par Vellinus, ont investi la forêt qu'ils ont embrasée ; Caractacus s'en est apperçu, il est sorti, il a volé pour nous défendre.

ELIDURUS.

Malheureuse témérité !

ARVIRAGUS.

Traitre ! je me suis apperçu trop tard de ton artifice... Perfide Vellinus ! Mais j'oublie, Seigneur, qu'il est votre frère....

ELIDURUS, *tire son épée.*

Cette épée fera couler le sang qui m'allie à l'infâme....

ARVIRAGUS.

Par pitié, épargnez-le pour défendre ma sœur ; hélas ! bientôt elle n'aura plus de frère : captive des Romains, elle a besoin d'un appui.... Mais le ciel m'est témoin que je ne desire pas de vous voir l'esclave de Rome.

ELIDURUS.

Oui, je vivrai pour la servir : je porterai pour elle les chaînes les plus pesantes....

SCENE VI.

Les précédens, UN BARDE.

LE BARDE.

AH! fuyez dans vos cavernes, le chef des Romains approche de ces lieux.

MODRED.

Le Chef de *Mona* ne craint pas son approche : qu'il paroisse ! je confondrai son orgueil ; l'âge m'affoiblit, mais la vertu me rend intrépide....

ARVIRAGUS.

Mes forces m'abandonnent.... Le moment fatal approche.... Druïdes ?.... accordez à mes froides cendres.... un asyle paisible parmi vous.... Hélas !.... Adieu ma sœur..... la mort demande sa proie.

(*Il meurt : Evelina s'évanouit.*)

ELIDURUS.

Secourez-la grands Dieux !

EVELINA, *en reprenant ses sens.*

Il m'est ravi pour toujours ! j'ai senti son ame s'exhaler dans ce froid soupir. Elle s'est arrêtée un moment sur mes lèvres tremblantes, & a quitté pour jamais sa terrestre demeure. (*Elle se jette sur le corps d'Arviragus. Les Druïdes veulent l'en empêcher.*) Ah Druïdes ! laissez-moi embrasser mon frère ! Dieux ! si vous accordez à son ame la faveur d'animer un corps plus heureux, jamais ! non jamais, vous ne lui donnerez une sœur aussi tendre.

MODRED.

Avant que l'ennemi s'empare de nos autels, rendons à ce guerrier les honneurs destinés aux héros.

(*Symphonie lugubre.*)

RÉCITATIF.

MADOR.

Tandis que le ciel réserve à *Mona* une heure de liberté, employons ce doux bienfait à chanter les louanges du jeune guerrier, qui a péri pour sa défense.

ARIETTE.

Second BARDE.

» Brillant Dieu du jour, repose-toi un moment

» sur ton orbe éclatante ; enchaîne cette heure
» auguste, ordonne au temps d'arrêter sa course
» rapide, qu'il écoute les plaintes des enfans de
» *Mona*.

Quatrième BARDE.

ARIETTE.

» Pretez l'oreille aux accens de nos harpes, leur
» sons annoncent la douleur. Leurs accords tou-
» chans peignent la perte d'un héros.

Troisième BARDE.

ARIETTE.

» Voyez les larmes des enfans de *Mona*, larmes
» sacrées qu'arrache la vertu d'un guerrier mort
» pour sa défense ; larmes dignes du Prince que
» nous pleurons, dignes des Bardes de *Mona*.

TRIO.

» Brillant Dieu du jour, nous vous implorons
» en faveur du héros, dont la valeur a combattu
» pour nous ; il a succombé en défendant la justice,
» la patrie & la liberté. Son dernier soupir fut
» celui d'un guetrier digne des immortels.

RÉCITATIF.

MADOR.

Eclatez harpes mortelles ! & vous harpe divine du grand *Adrastes*, repondez à nos accords, ne dédaignez pas de mêler vos sons harmonieux aux tendres accens de nos voix : le ciel doit s'unir à la terre pour chanter la gloire du fils de la *liberté*

CHŒUR.

» La lyre immortelle d'*Adrastes*, daignera s'unir » aux nôtres, pour chanter la gloire du fils de la *liberté*.

SCENE VII.

MODRED, EVELINA, ELIDURUS, AULUS DIDIUS, ROMAINS,

CHŒUR des DRUIDES.

AULUS DIDIUS.

MINISTRES sanguinaires, suspendez vos rites funèbres ; rendez-moi les prisonniers enchaînés dans vos cavernes : vous ne tremperez pas vos mains barbares dans l'auguste sang des Romains : ne vous flattez pas qu'une aveugle superstition arrête nos pas : si je ne respectois nos loix propices à tous les cultes, je renverserois vos autels, (*montrant les chênes*,) je détruirois ces symboles d'une religion sauvage, & je permettrois aux rayons dorés de phœbus, d'éclairer vos noires demeures.

MODRED.

Esclave de César, ta langue profane a-t-elle fini ses impiétés ? Reçois la peine que tu mérites : le Ministre de ces Dieux que tu méprises, te maudit.

DIDIUS.

Téméraire ! je ne crains ni leur pouvoir ni le

tien. (*A ses Soldats.*) Visitez ces antres épouvantables, retirez-en les prisonniers, mais, sur-tout, menagez Caractacus, il faut qu'il vive. (*A d'autres Soldats montrant Élidurus.*) Et vous, chargez de fers ce jeune audacieux : César prononcera lui-même son arrêt.

ELIDURUS.

Je brave sa fureur, & j'en fais gloire.

DIDIUS, *montrant Evelina qui pleure auprès du corps de son frère.*

Prenez soin de cette jeune Princesse, qu'on respecte sa douleur.

EVELINA, *aux Soldats qui s'approchent.*

Retirez-vous, barbares; vous n'aurez pas la gloire de montrer à Rome, les restes infortunés de ce Breton vertueux. N'approchez pas perfides : ce corps insensible fut autrefois celui du vaillant Arviragus.

DIDIUS.

Ne craignez rien, Madame, nous respectons les morts.....

MODRED.

Puissiez-vous respecter aussi les vivans : vous rougiriez d'enchaîner leur plus bel ouvrage. Seigneur, le ciel nous fit naître libres.

DIDIUS.

Rome combat pour vaincre & non pour donner des fers : généreuse & clémente, elle civilise les barbares.....

MODRED.

Nous méprisons ses faveurs : Seigneur, prononcez vîte notre arrêt.

DIDIUS.

Nous épargnerons vos forêts & vos autels, mais il faut nous livrer Caractacus.

MODRED.

Périssent à jamais nos chênes superbes, avant que leur ombrage refuse un asyle, à la vertu malheureuse.

SCENE VIII.

Les précédens, UN BARDE.

LE BARDE.

PLEUREZ, enfans de *Mona*, Caractacus est captif. — Tu souris Romain, sa défaite te coutera des larmes : il a vaincu tes plus célèbres guerriers. Ton esclave, ton vil espion n'a pu échapper à son bras. — J'ai vu porter le coup fatal : « C'est celui de » la justice, s'écrioit-il : Dieux ! tu couronnes tous » mes exploits ». Aussi-tôt on l'entoure, le courage a cedé au nombre ; un vil Soldat, craignant d'envisager ce héros formidable, s'est saisi de ses bras, & tandis que d'autres lui arrachoient son épée, on l'a chargé de chaînes. — Mais le voici, vos yeux obscurcis par vos larmes, vont être témoins de son malheur.

SCENE IX.

Les précédens, CARACTACUS *chargé de chaînes.*

CARACTACUS.

CES chaînes sont moins cruelles que la douleur de céder à la perfidie. Tyran : malgré mon âge, j'ai la force de braver ton injustice. Présomptueux Romain, dis-moi ? Suis-je moins grand, moins formidable, qu'à la tête de mes armées ? Mon ame intrépide ose encore défier ta fureur ; le feu qui m'anime..... (*Il voit le corps de son fils.*) Que vois-je ? O Dieux ! — Romain ! .... Oui, tu m'as vaincu.

DIDIUS.

Quand *Claude*, le maître du monde, apprendra le récit de tes exploits, sa pitié.....

CARACTACUS.

Sa pitié ! Ah ! guerrier, peut-elle animer le cœur d'un Romain ? Et si les Dieux le rendent sensible, faut-il que ce soit pour un Breton ? Arviragus ! tu as eu le bonheur d'éviter cet affront. Ah ! mon fils.....

DIDIUS.

Seigneur, le vent enfle nos voiles, tout nous presse de partir.....

CARACTACUS.

Barbare ! Quoi ! tu refuses à un père la douceur de repandre quelques larmes sur son malheureux fils ? Cruel ! un siècle me suffiroit à peine pour regretter cette perte, & tu ne m'accordes pas même un moment. Mais vous Romains impitoyables, vous dédaignez de pleurer vos enfans : Rome condamne cette foiblesse, & moi je triomphe dans mes larmes. — Oui, mon fils : oui, ton père ose te pleurer, il ose arracher ses cheveux blanchis sous les armes, ces restes infortunés de l'âge & des combats, uniques monumens de sa gloire passée. Ah ! mon fils ! si ton père eût connu la modération, tu aurois, comme tes ancêtres, gouverné les heureux Bretons, mais la valeur étouffa en lui la sagesse. Hélas ! si j'avois su modérer cette ardeur guerrière, ceux qui me chargent aujourd'hui de fers, auroient sollicité ma clémence, ou du moins ils eussent brigué mon appui.

DIDIUS.

Implacable ennemi de Rome, tu méprisas toujours son amitié....

CARACTACUS, *se lève tout-à-coup d'auprès du corps de son fils.*

J'avois des armes, des vigoureux coursiers, des chars d'airain, des trésors & un Royaume ; avois-

je tort de les défendre ? Faut-il que l'Univers se soumette à César, parce que César prétend soumettre l'Univers ?

DIDIUS.

Ton sort te sert de réponse : si ton orgueil eût cédé....

CARACTACUS.

La gloire de César seroit en proie à l'oubli : mon courage & mes malheurs font sa renommée & la mienne. Grands Dieux ! après avoir lutté neuf ans contre le pouvoir d'un tyran, faut-il enfin que je sois son esclave ? — Dieux ! où est votre justice, vôtre équité ? — César triomphe, Seigneur ; il a vaincu le malheureux jouet de l'infortune : il peut facilement le courber sous son joug : s'il est généreux : qu'il s'applaudisse de cette vertu, je ne la crains ni ne la désire.... (*Montrant son fils.*) En perçant ce sein vertueux, Caractacus perdit tout son espoir. — Levez-vous, ma fille. (*En regardant Elidurus.*) — Quoi ! Prince, vous portez des fers ? — Approchez ? soyez mon fils, soyez son frère : venez mes enfans, soutenez les bras de votre malheureux père ? Nous allons donc voir cette orgueilleuse capitale ! — Ne pleurez pas ma fille, gardez ces larmes pour une mère captive ; nous lui devons raconter nos malheurs. — Mais pourra-t-elle les entendre sans mourir de douleur ? (*En montrant le*

le corps de son fils.) — Hélas ! il faut l'instruire de cette dernière infortune : Dieux ! je m'oublie : L'âge & la douleur s'épanchent en longs discours. Je me tais Romain, & me soumets. Adieu, Ministres de nos autels. (*Il regarde le bocage & le corps de son fils.*) Adieu, adieu, pour toujours.

(*L'Orchestre joue une marche lugubre, pendant laquelle Caractacus, Evelina & Elidurus, se retirent conduits par des Romains.*)

FIN.

ELFRIDA,

TRAGÉDIE,

Sur le modèle des anciennes Tragédies Grecques,

Par M. WILLIAM MASON;

REPRÉSENTÉE pour la première fois, sur le Théâtre Royal de Covent-Garden, l'année 1772.

ARGUMENT.

Edgar, Roi d'Angleterre, ayant appris, par la renommée, qu'*Elfrida*, fille d'*Orgar*, Comte de Devonshire, étoit la personne la plus accomplie de son sexe, envoya *Athelwold*, son Ministre favori, au château du Comte, avec ordre de vérifier, par ses propres yeux, des rapports aussi flatteurs; & s'il trouvoit *Elfrida* aussi belle qu'on le disoit, de lui offrir sa main & sa couronne. En conséquence *Athelwold* partit, devint éperduement amoureux de la jeune Comtesse, l'épousa, & peu de jours après son hymen, la conduisit secrettement à son château dans la forêt d'*Harewood*. Obligé de se rendre à la Cour, il confia sa femme à de jeunes personnes, qui forment le Chœur de cette Tragédie. L'amoureux époux s'absentoit de tems en tems de la

Cour pour voir la belle *Elfrida. Orgar*, son père, désapprouvant la retraite de sa fille, trois mois après son mariage, se rendit déguisé à *Harewood*, avec le projet de s'éclaircir d'une conduite aussi bizarre. La Pièce commence à ce voyage. Les incidens que produit le retour d'*Athelwold*, & l'arrivée inattendue du Roi, en forment l'épisode. Le pardon simulé du Roi, arraché par les larmes d'*Elfrida*, amène le *peripetia.* Enfin, le combat singulier entre *Edgar* & *Athelwold*, & la mort de ce dernier, après laquelle sa veuve prend le voile, forment la catastrophe. Cette Tragédie, à l'inſtar de plusieurs Tragédies Grecques, n'est point divisée par Scènes, ni par Actes; le Chœur supplée à cette division. M. *Coleman*, Directeur du Théâtre de Covent-Garden, l'a partagée

dans le goût moderne; mais ce fut à l'insçu de l'Auteur, qui s'offensa beaucoup de cette licence. On a cru devoir la traduire telle qu'elle existe dans l'original.

ACTEURS.

ORGAR, *Comte de Devonshire.*

ELFRIDA, *sa fille.*

LE COMTE ATHELWOLD, *son époux.*

EDGAR, *Roi d'Angleterre.*

EDWIN, *Officier d'Athelwold.*

ALBINA, *Coriphée.*

LE CHŒUR.

La Scène est au Château d'Athelwold, dans la forêt d'Harcwood.

ELFRIDA,

TRAGÉDIE.

(*La Pièce commence par un Prologue. Orgar, déguisé en Paysan, s'arrête sur une grande plaine, dans le Parc, en face du Château*).

PROLOGUE.

ORGAR.

QUE l'aspect de ce bois vénérable, embelli par les rayons du soleil, répand de l'éclat sur cet antique château, auquel il sert d'ombrage ! L'air pur qu'on y respire calme le trouble de mon ame : mes pas chancelans, en foulant les fleurs dont ces prairies sont émaillées, répandent une odeur suave qui flatte les sens. — Si le bonheur daignoit habiter parmi les mortels, sans doute ce seroit ici sa demeure. — Puissé-je y

trouver le repos! — Voici bientôt trois mois que le Comte Athelwold a obtenu la main de ma fille. — Il me pria, il me supplia de tenir quelque tems ce mariage secret, il m'allégua de si justes raisons, qu'en consentant à ce mystère, je ne semblois que suivre les conseils de la prudence. — Mais à peine l'hymen eut-il allumé son flambeau, que l'époux de ma fille l'arracha de ma maison, la conduisit à mon insçu dans ce château, prétexta un voyage à la Cour, sa faveur auprès du Roi, son zèle pour le bien de l'Etat, & abandonna sa belle épouse. — Je n'ignore pas qu'il quitte le Roi pour voler dans cette retraite. Mais pourquoi ce mystère? pourquoi n'ose-t-il paroître chez elle qu'à l'ombre de la nuit, & à la faveur d'un déguisement? — Ses visites nocturnes sont autant de larcins: à peine une seconde aurore éclaire son séjour dans ces lieux; il charme un moment les ennuis de ma fille, pour la laisser ensuite en proie aux chagrins de l'absence. — Ah! s'il eût donné sa main à quelque vile mortelle, qu'eût-il fait de plus? Née d'un sang noble, d'un sang illustre, Elfrida mérite d'autres égards; mon alliance doit l'honorer; mes Maîtres l'ont recherchée: mes aïeux ont donné des Reines à *Albion*. — La beauté d'Elfrida est digne d'un trône; elle feroit

l'ornement de la Cour. — Insensé Athelwold! tu caches ton trésor dans le fond des forêts..... — Mais auroit-il abusé de ma confiance ? — Si un autre hymen..... — Non, le traître n'eût point osé m'outrager à ce point; il connoît ma valeur, mes exploits; non, non, il respecte ma renommée. — O Ciel! s'il avoit pu..... Ce bras, que l'âge n'a pas encore affoibli, puniroit bientôt son audace; oui, j'atteste le Ciel qu'il n'échapperoit pas à ma juste vengeance. — Vaine fureur! calmez-vous. Examinons sa conduite en silence : pour mieux réussir dans mon dessein, j'ai emprunté les attributs de la misère; je cache, sous ces modestes vêtemens, le nom, le pouvoir & le rang d'un illustre Breton.

CHŒUR, *derrière les coulisses.*

« Salut, ô lumière éclatante du matin! Salut, » ô rayons bienfaisans! ».

ORGAR.

Ecoutons? Le son mélodieux de quelques voix célestes vient frapper mes oreilles. — C'est sans doute celle des compagnes de ma fille. Pendant qu'elle pleure l'absence d'un époux, la divine harmonie vient adoucir ses peines. — Elles s'approchent; cachons-nous dans ce bocage : lorsqu'il en sera tems, approchons, & sous le voile

de l'infortune, tâchons de les intéresser à mes maux. (*Il sort*).

CHŒUR DE FEMMES.

« Salut, ô lumière éclatante du matin ! Tes » rayons bienfaisans raniment la nature, & lui » prêtent mille nouveaux attraits. Les fleurs en- » core humides des larmes de l'aurore, brillent » d'une couleur plus vive : les flots argentés » des ruisseaux, qui descendent en murmurant » du haut de ces montagnes, vont baigner nos » vallons.

» Esprits malins, qui tourmentez le voyageur » égaré, retirez-vous ; cessez d'exercer sur lui » votre cruel empire : tremblant & craintif, il » a fixé votre demeure sous les murs des anciens » monumens, sur les ruines d'une superbe tour. » — C'est-là qu'au moment où l'heure tranquille » donne le repos aux mortels accablés par les » soucis, vous vous plaisez à traîner tristement » vos images hideuses. — L'astre livide de la » nuit, dardant, à la faveur des ravages du tems, » ses rayons incertains, éclaire, en hésitant, » vos assemblées effroyables. Esprits malins, re- » tirez-vous ; obéissez à Phébus ; ses rayons » bienfaisans, en développant à nos yeux la scène » majestueuse de la nature, vous forcent de ren- » trer dans vos sombres cavernes..... »

ORGAR, ALBINA, CHŒUR.

ALBINA.

SILENCE, mes sœurs. — Imprudent étranger! pourquoi viens-tu troubler notre repos?

ORGAR.

Pardon, ô vierges! Quelle ame assez insensible n'écouteroit pas, avec transports, des sons aussi mélodieux. Au milieu des ténèbres mêmes de la nuit, je n'ai jamais refusé de prêter une oreille attentive au chant du doux rossignol. Jugez si je puis être sourd aux accens de vos voix, que l'art embellit encore?

ALBINA.

Un langage si flatteur, sous un extérieur si grossier, a droit de nous surprendre. Qui es-tu? D'où viens-tu?

ORGAR.

Hélas! j'ai connu un meilleur sort; mais à quoi sert d'en parler? Chacun a sa destinée; la mienne est bien rigoureuse.

ALBINA.

Racontez-nous vos malheurs....

ORGAR.

Souffrez qu'ils reposent à jamais dans mon triste sein.

ALBINA.

L'infortune, souvent avare de ses peines, se plaît à les cacher; elle les accumule en silence, pour en jouir sans témoins dans quelqu'endroit solitaire. — Peut-être avez-vous les mêmes desseins? — Si je me trompe, accordez-nous le plaisir de pleurer avec vous.

ORGAR.

Hélas! n'altérez pas l'éclat de vos beaux yeux, en donnant des larmes à un malheureux.

ALBINA.

Qui voit d'un œil indifférent les peines d'autrui, ne mérite aucune pitié. — De grace, ne nous refusez pas la consolation de partager vos chagrins.

ORGAR.

Vous le voulez, j'obéis. — Je possédois jadis, de ce côté du fleuve *Tweeda*, des riches troupeaux & des terres fertiles; j'ai donné dans ma jeunesse plus d'une preuve de ma valeur, & les exploits que j'ai consacrés à la beauté qui m'enchaînoit, ont mérité une place distinguée dans les annales de l'amour; j'ai obtenu sa tendresse, elle a couronné mon espoir. Quand Edwin, frère d'Edgard, à la fleur de l'âge, paya le tribut commun à la nature, la raison ayant succédé aux feux ardens du jeune âge, j'ai quitté le séjour

bruyant de la Cour, pour vivre paisiblement dans mes terres, au milieu de tous mes vassaux. Mais je n'y ai pas joui long-tems du repos; les avides habitans des montagnes d'Ecosse, conduits par l'appas du pillage, ont investi mes domaines; ils ont massacré mon peuple; ils ont abusé de ce bras, trop foible, hélas! pour me défendre, & m'ont forcé de traîner ma misère dans cette même contrée, témoin autrefois de ma prospérité.

CHŒUR.

« La tendre pitié s'empare de notre cœur; » nous plaignons votre triste sort, sans pouvoir » l'adoucir. Le plaisir des ames sensibles est de » consoler la vieillesse malheureuse, d'essuyer » les larmes que lui arrache le chagrin, de faire » naître la joie sur son front sourcilleux, & de » rendre à ses cheveux blancs tous les respects » qui leur sont dûs. Mais, hélas! nous sommes » privés de ces plaisirs. Le Seigneur de ces lieux, » ne permet à personne de pénétrer dans son » auguste demeure.... ».

ORGAR.

Quel est le tyran?.....

ALBINA.

Il est doux & humain; son cœur est l'asyle de la bonté; sa générosité n'a point de bornes;

la Cour d'Edgar célèbre comme nous ses vertus : Edgar lui-même le distingue ; il accumule sur lui ses faveurs : il les reçoit comme les vases sacrés où l'on brûle l'encens, pour les répandre sur ceux qui l'environnent.

ORGAR.

Ce portrait ressemble beaucoup à celui d'Athelwold.....

ALBINA.

C'est lui-même ; tous les Bretons bénissent son nom.

ORGAR.

Après tant d'éloges, quel peut être le motif de sa rigueur ?

ALBINA.

Ce secret doit être enseveli dans le silence

ORGAR.

La richesse de vos vêtemens annonce que vous appartenez à la femme ou la sœur de ce redoutable Seigneur.

ALBINA.

Vieillard, nous ne pouvons satisfaire ta curiosité. La fidélité est la première vertu de l'Esclave à qui son Maître accorde sa confiance. — Adieu, recevez nos vœux & nos souhaits ; nous ne pouvons nous entretenir plus long-tems avec vous.

ORGAR.

Arrêtez : n'avez-vous pas dans le voisinage du château quelque hospice où je puisse reposer un moment ces membres fatigués? De grace, accordez-moi quelque soulagement; mes forces m'abandonnent; je me sens prêt à succomber sous le poids de la misère.

ALBINA.

Hélas! que ferons-nous, mes sœurs? Nous ne pouvons, sans enfreindre les ordres du Comte, admettre cet Etranger dans le château, & cependant mon cœur se refuse à lui faire éprouver un cruel abandon. — Oui, nous vous aiderons. — Cachez-vous dans le boccage, là où ce chêne majestueux étend ses branches antiques : sa tige, enracinée parmi d'épais feuillages, est enveloppée par le lierre verdoyant qui orne son écorce raboteuse : reposez-y en paix; nous viendrons bientôt vous donner d'autres secours.

ORGAR.

Que la bonté céleste vous récompense.....

ALBINA.

Allez : soulagez les infirmités de votre âge par un prompt repos, & quittez ces lieux en silence : si l'on s'appercevoit de notre entretien, vous ignorez les fatales conséquences qui en seroient la suite.

ORGAR.

Je périrai plutôt que d'en parler. Adieu; puisse le ciel reconnoître tant de pitié pour les malheureux. (*Il sort*).

SEMI-CHŒUR.

« Oui, mes sœurs, oui; quand la pâle détresse » vous implore, que les ordres d'un vain mortel » ne vous empêchent pas de vous livrer à la » divine Charité. Suivez les pas de cette Déesse » consolatrice. Elle vous montrera la route du » vrai bonheur. Si elle répand ses bienfaits sur » vous, c'est pour que vous les partagiez avec » tous les humains.

AUTRE SEMI-CHŒUR.

» Nous chanterons tes louanges, ô divine Cha» rité! Nos clairons & nos lyres, d'accord avec » nos voix, célèbreront à jamais tes célestes at» tributs ».

ALBINA.

Voici la belle Elfrida : célébrons sa présence par nos chansons.... Mais non, mes sœurs; attendons plutôt ses ordres; une affreuse tristesse semble l'accabler : pour une ame agitée, la plus douce harmonie devient quelquefois un tourment insupportable.

ELFRIDA.

ELFRIDA, LE CHŒUR.

ELFRIDA.

AH, mes amies! combien l'attente appesantit les aîles fugitives du tems : hélas! trois heures sont écoulées depuis que la charmante aurore a éclairé le vaste horison, & ces trois heures sont pour mon cœur autant de siècles. — Me suis-je trompée? Athelwold à son départ n'a-t-il pas fixé son retour à ce matin? Oui : il me l'a promis; un baiser a été le garant de sa promesse. Je ne puis m'y tromper : ce moment fortuné est trop cher à mon cœur, & cependant il n'arrive pas! — Son empressement autrefois lui faisoit devancer l'aurore : hélas! j'oubliois avec lui la lumière du jour..... Ce retard m'afflige & m'inquiète : mon ame est en proie aux soupçons : la Cour est l'asyle de la beauté; Athelwold est sensible, peut-être une autre a su lui plaire, peut-être Elfrida est oubliée.

ALBINA.

Regardez là-bas; ah! regardez ce lierre malfaisant, autour de l'orme fleuri; il empoisonne les branches qui lui servent d'appui. La pâle jalousie n'est pas moins funeste au tendre amour.

ELFRIDA.

Je ne suis point jalouse, mais j'aime, & la crainte est compagne de l'amour.

ALBINA.

Ah, Madame! d'où naissent ces soupçons? Athelwold, toujours tendre, ne paroît point changé; ses yeux, à son départ, exprimoient la plus vive tendresse : bannissez de vaines terreurs.

ELFRIDA.

Hélas, Albina! j'ai d'autres raisons de crainte. Pourquoi ce mystere? Pourquoi m'empêche-t-il de le suivre à la Cour? Ah! sans doute il aime quelqu'autre beauté : sinon, pourquoi garderoit-il si long-tems le silence sur notre hymen? — Semblable à la vierge cloîtrée, dont le sombre oiseau de la nuit interrompt, par son vol pesant, la douceur du sommeil, je passe mes jours dans cette solitude. — Dis-moi pourquoi mon époux ne veut-il pas que je l'accompagne à la Cour d'Edgar?

ALBINA.

Ah, Madame! applaudissez-vous de cette rigueur : Athelwold, jaloux de tant de charmes, craint de les exposer aux regards avides des courtisans : l'innocence & la modestie perdent

leur éclat dans ce séjour dangereux. Ah, Elfrida! si le ciel vous forçoit d'y fixer votre demeure, vous soupireriez souvent, après nos paisibles forêts.

ELFRIDA.

Sans doute, si j'étois avec mon époux, ces forêts auroient tous les charmes du plus beau Palais. Ces chênes superbes seroient préférables aux plus riches colonnes; ces prairies, ces champs, ces troupeaux bondissans surpasseroient pour moi les plus pompeux spectacles des joûtes & des tournois. — Ou s'il n'avoit d'autre ambition que de poursuivre dans les bois le cerf timide, ou le loup dévorant; Elfrida, contente de son sort, ne se plaindroit pas d'un moment d'absence.

ALBINA.

L'ame d'Athelwold est trop élevée pour s'attacher à de si foibles objets : *Albion* a besoin de son appui.

ELFRIDA.

Faut-il que le bonheur public soit la source de mon malheur?

ALBINA.

La fougueuse jeunesse, emportée par l'attrait du plaisir, perd bientôt sa vigueur; mais si la prudence modere son ardeur, la force de la vertu soutient sa raison. Le Roi & la Patrie doivent

partager les soins de votre époux : rassurez-vous, Madame ; il ne tardera pas à se rendre à vos vœux.

ELFRIDA.

Puisse le ciel vérifier cette heureuse prédiction ! En attendant, calmez mes sens par la douce harmonie. Nourrie dans les antres mystiques de *Cornwald*, je sais que l'art divin des Druides ne vous est point inconnu. Mon ame, en proie au chagrin, veut des chants moins pompeux : abrégez l'ennui de l'attente ; donnez des aîles plus rapides aux heures fugitives ; plus d'une fois la musique a produit d'heureux effets ; essayez son pouvoir : je vais en attendant monter sur cette coline ; mes regards impatiens devanceront le retour de mon époux. (*Elle sort*).

CHŒUR.

ODE.

« La tendre tourterelle, cachée dans le fond » de ce boccage, y pleure, par ses gémissemens, » l'absence de son amant. L'allouette, par des » sons plus mélodieux, annonce les plaisirs de » la liberté. La linotte, perchée sur une branche » de l'aube-épine, exerce son gozier à chanter » le retour du soleil ; elle évite les bois solitaires, » ne caresse pas de ses aîles les champs fleuris de » nos parcs ; l'amour malheureux n'altère pas sa

» voix; elle n'aspire point, dans ses chansons, » à les faire répéter par les échos; contente de » son bonheur, elle en jouit sans témoins. Li- » notte charmante, nous nous plaisons à t'imiter. » — La *Paix*, couchée nonchalamment sur nos » prés verdoyants, a prêté plus d'une fois » l'oreille à tes chansons. Pourquoi n'y vient- » elle pas aujourd'hui? Peut-elle trouver de » plus riants boccages, des forêts & des plaines » plus attrayantes? Mais peut-être la tranquille » Déesse a porté ses pas dans quelqu'antre obscur, » asyle sacré où repose le sage, loin du tumulte » des cours; c'eſt là qu'elle s'entretient avec » lui; c'eſt là que la modeſte Déesse console les » ennuis des timides mortels.

» C'eſt dans ces cavernes où le bruit des » torrents précipités de la cime des rochers, font » retentir les échos de la plaine qu'ils arrosent; » que la séduisante Paix reçoit les vœux du sage: » elle préside à ses repas, puise l'eau limpide, » en remplit sa coupe, puis, tout-à-coup, se » levant comme un trait de lumière, elle le » couronne des roses du bonheur. Dans quelque » lieu que tu sois, Déesse consolante, tu re- » viendras bientôt visiter cét asyle; ton sourire » enchanteur, ta forme céleste, tes yeux brillans » où se peignent les plaisirs, tes pieds légers, ta

» démarche agréable, ramèneront la joie dans » nos forêts ; tu précéderas le maître de cet » heureux asyle ; tu mêleras ta voix à nos » accords ».

ALBINA.

Vos voix prophétiques sont exaucées..... Ecoutez..... Entendez-vous le bruit des chevaux ?..... Le fer dont on arme les pieds des coursiers fait gémir la terre.... Ils approchent.... Loin d'ici, tourmens de la crainte ; les échos nous annoncent qu'Athelwold, l'Amour & le Bonheur sont de retour dans nos forêts.

ELFRIDA, ATHELWOLD, CHŒUR.

ATHELWOLD.

AH ! recevez-moi toujours avec ces mêmes transports ; ayez toujours cette grace charmante ; que ces beaux bras me serrent sans cesse de même, & que ces doux embrassemens soient les interprètes de notre bonheur..

ELFRIDA.

Hélas, Seigneur ! j'avois armé mon front de rigueur, mes yeux de regards indifférens ; mais je vous vois, & j'oublie toute ma colère.

ATHELWOLD.

Ma chère, ma tendre Elfrida! Grand Dieu! pourquoi ne prolonges-tu pas ces momens heureux? Mais non; mon cœur n'y suffiroit pas; mon ame perdroit son existence à tant de plaisirs. (*À part*). Hélas! la honte va bientôt m'écraser de son poids.

ELFRIDA.

Pourquoi ces regards inquiets? Vous m'aviez promis de laisser vos chagrins à la Cour: vous m'avez enfermée dans cette retraite, pour n'avoir, en me voyant, qu'à vous occuper de votre tendresse; vous deviez, en ces doux momens, bannir les soins & les soucis, compagnes de l'ambition. — Ah, mon cher Athelwold! oubliez-vous sitôt vos projets? ..... Mais ces regards incertains m'inspirent l'effroi..... Ah! je ne le vois que trop, la paix des forêts doit céder au tourbillon de la Cour. — Partons.....

ATHELWOLD.

Gardez-vous d'un dessein si funeste.....

ELFRIDA.

Pourquoi? — Mais vous gardez le silence!.... Ne craignez rien: maître de mon cœur, vous êtes celui de ma volonté. Ordonnez-moi d'habiter un désert; si vous partagez ma solitude, elle

deviendra pour moi le plus charmant séjour. — Mais je crains mon père.....

ATHELWOLD.

Votre père ?.....

ELFRIDA.

Vous le connoissez, Seigneur: fier de sa naissance, il ne souffrira pas long-tems que sa fille languisse dans l'obscurité. — Ah, Seigneur ! si jamais il se livre aux projets orgueilleux de sa Maison, il éclatera, & alors.....

ATHELWOLD.

Il ignore votre retraite, & si le hasard la lui faisoit découvrir, n'êtes-vous pas libre de vous conformer à votre choix ? — Je me repose sur votre tendresse, Madame. Si jamais votre père vous interroge sur votre séjour en ces lieux, je connois mal Elfrida, ou son aveu autorisera ma conduite.

ELFRIDA.

En douter seroit une injure. Mais pardonnez, Seigneur, des craintes puériles; expliquez-moi un mystère qui m'afflige : pourquoi changez-vous de visage quand je demande à vous suivre à la Cour ?

ATHELWOLD.

Consultez les eaux tranquilles de ce lac, vous y verrez ma réponse.

ELFRIDA.

Je n'ai point l'art de pénétrer cette énigme.

ATHELWOLD.

Tant de charmes doivent fuir les regards du public..

ELFRIDA.

Athelwold peut-il soupçonner la foi d'Elfrida?

ATHELWOLD.

Non ; mais il craint le pouvoir de sa beauté. Je ne voudrois pas, pour la couronne d'Angleterre, qu'Edgar fût le témoin de mon bonheur.

ELFRIDA.

Croyez-vous, Seigneur, que ces foibles charmes qui vous ont subjugué aient le même empire sur tous les hommes? Quelle présomption! Ne craignez rien ; le cœur d'Elfrida vous est dévoué ; elle ne veut plaire qu'à vous seul. — Toute la pompe d'Edgar ne peut rien contre mon amour : d'ailleurs Edgar est Roi & n'est pas un tyran.

ATHELWOLD.

Edgar est juste & magnanime ; mais il est homme, Madame : toutes ses vertus ne sçauroient le préserver des foiblesses de l'amour. Ah, ma chère Elfrida! si vous lui présentiez seulement l'amorce brillante du plaisir, vous verriez ce Prince voluptueux plus prompt à briser toutes les loix, pour satisfaire ses desirs, que le lion affamé n'est

ardent à rompre les filets du chasseur. A peine encore le Temps a-t-il jetté un voile léger sur le sort de la belle *Matilda;* il la vit, & força sa vertueuse mère de lui céder sa malheureuse fille. La repectable matrone eut recours à l'artifice, & pour sauver l'honneur de sa Maison, elle envoya, à la faveur des ténèbres, une de ses femmes dans le Palais: l'amoureux Edgar l'y reçut, & l'y retint auprès de lui.

ALBINA.

J'apperçois un courier s'avancer vers ces lieux; son empressement annonce des nouvelles importantes.

ELFRIDA, ATHELWOLD, EDWIN, CHŒUR.

ATHELWOLD.

QUELLES affaires si pressantes conduisent ici Edwin?

EDWIN.

Le Roi va se rendre chez vous, Seigneur.

ATHELWOLD.

Le Roi?

EDWIN.

Il a formé tout-à-coup le projet d'aller en *Mercie;* vous étiez nommé pour l'accompagner;

& lorsqu'on vous en a apporté l'ordre, vous veniez de partir : aussi-tôt le Roi a changé le plan de son voyage ; & voulant chasser le cerf, il a pris la route qui traverse vos forêts ; il amène avec lui un très-petit nombre de courtisans.

ELFRIDA, *à Athelwold.*

Vous paroissez interdit ! Qu'avez-vous ?

ALBINA.

Ah Ciel ! quel désespoir s'empare de son ame !.....

ELFRIDA.

Soyez sans inquiétude : un Roi indulgent sçait excuser le défaut de pompe & de magnificence, sur-tout quand le sujet qu'il honore de sa présence n'est point prévenu d'une si haute faveur.

ATHELWOLD.

Ah, ma chère Elfrida !.... Hélas ! vous changerez bientôt de langage..... — Votre époux va périr..... — Serrez-le encore une fois dans ces bras d'albâtre.....Avant peu, vous me fuirez comme l'approche de la vipère. (*Il l'embrasse*). — Tout est dit : c'est dans ces bras que sont ensevelis à jamais & l'amour d'Elfrida, & la paix du malheureux Athelwold.

ELFRIDA.

Grand Dieu ! que veut-il dire ?

ATHELWOLD.

Ah, Edwin, Edwin! quand la calomnie noircira la mémoire de ton malheureux maître, auras-tu le courage de prendre sa défense?

ELFRIDA.

Expliquez-vous, Seigneur.....

ATHELWOLD.

Ne cherchez pas à pénétrer cet affreux mystère. (*Au Chœur*). Retirez-vous..... Mais non, restez. Je ne puis plus long-tems me taire. (*Au Chœur*). Vous me devez la fidélité. — Et vous, Edwin, vous me devez vos secours. (*A Albina*). N'oubliez pas que j'ai sauvé votre père.

ALBINA.

Mes compagnes, ni moi, nous n'oublierons jamais l'excès de vos bontés, Seigneur: un maître si généreux fait aimer son service, & le devoir auprès de lui porte l'empreinte de la liberté.

ATHELWOLD.

Je me confie à votre foi. — Mais, Elfrida, quel est le gage qui me répond de la vôtre?

ELFRIDA.

Celui de l'hymen, Seigneur: essayez son pouvoir.

ATHELWOLD.

J'y suis forcé. — Ecoutez-moi, Madame.

— Un jour, dans un festin, où tout respiroit le plaisir, le Roi, environné de sa Cour, s'entretenoit des beautés qui ornent l'Angleterre; le jeune *Ardulph* fit tant d'éloges de l'incomparable fille d'*Orgar*, qu'un Prince moins galant encore en eût été enflammé. Dès le lendemain, au point du jour, le Monarque impatient m'ordonna de venir m'en instruire; & si vos charmes, Madame, répondoient à ces rapports flatteurs, de vous offrir sa couronne & sa main.....

ELFRIDA.

Et vous me donnâtes la vôtre avec votre cœur. — Ah, Seigneur! est-ce là ce grand secret que vous avez eu tant de peine à me cacher? Est-ce là ce mystère qui m'auroit, disiez-vous, arraché de vos bras? (*Elle se jette dans ses bras*). — Ah! jamais, non jamais le cœur d'Elfrida ne cessera d'être à vous. — Rien n'y éteindra la flâme qui le consume. — Si l'Amour, jaloux des feux qu'il a inspirés lui-même, vouloit en rallentir l'ardeur, elle se ranimeroit à ces doux embrassemens; elle brilleroit encore d'un nouvel éclat.

ATHELWOLD.

Quoi! tu me pardonnes? Viens, ma souveraine; plonge ce poignard dans mon sein, & venge-toi.

ELFRIDA.

Voulez-vous m'arracher la vie ? — Mais songeons au danger qui nous menace.

ALBINA.

Fuyez, fuyez : la sécurité devient souvent fatale ; en vain elle se repose sur l'amour ; le moindre zéphir la disperse comme le léger duvet qui couvre le chardon. Mais auparavant daignez nous apprendre par quels détours vous avez sçu tromper le Roi.

ATHELWOLD.

L'ombre de ces forêts n'eut pas plutôt voilé les charmes de ma belle épouse, que je retournai à la Cour ; je riois des éloges d'*Ardulph*, & je parlai d'Elfrida comme d'une beauté ordinaire ; je parus mépriser l'éclat de ses yeux, la blancheur de son sein, les roses de son visage. Le crédule Prince me crut, & l'oublia.

ALBINA.

Mais l'hymen de la fille d'Orgar étoit un évènement trop important pour rester long-tems dans l'oubli.

ATHELWOLD.

Le Roi en a été instruit ; mais il croit que l'hymen n'a resserré nos nœuds qu'à mon dernier voyage en ces lieux.

ELFRIDA.

Quel motif avez-vous pu donner à ce mariage ?

ATHELWOLD.

La fortune de vôtre père ; excusez l'artifice d'un tendre époux. Quoiqu'Edgar pense que vos charmes ne méritent pas le don d'une couronne, il les croit assez puissans pour enchaîner un sujet. Je lui ai dit qu'après votre hymen, je vous conduirois dans ce château ; il a souri, & il a applaudi à mon choix. Hélas ! il ne soupçonne pas la fraude....

ELFRIDA.

Je suis votre épouse ; je n'ai plus rien à craindre.

ATHELWOLD.

Il verra ces regards charmans, & sera jaloux de mon bonheur.

ELFRIDA.

J'éviterai sa présence ; Albina, parée de mes robes nuptiales.....

ATHELVOLD.

Douce & indulgente Elfrida ! votre bonté soulage mes tourmens..... Insensé ! te flattes-tu d'éviter ton malheur ? Ardulph connoît Elfrida ; il est avec le Roi ; il l'instruira bientôt de cet artifice. Il n'y faut plus songer ; rien ne peut empêcher ma ruine ; il faut absolument paroître.

ELFRIDA.

Vous l'ordonnez, j'obéirai : mais je voilerai si bien ces charmes dangereux, qu'Edgar les verra avec indifférence.

ATHELWOLD.

O la plus aimable des femmes! poursuivez de si sages projets. — Mais non : les graces ne peuvent se cacher.....

EDWIN.

Seigneur, le Roi approche; vous êtes averti; il compte que vous le recevrez avec le respect dû à son rang.

ATHELWOLD.

Allez, Edwin, allez le recevoir; je n'ai pas la force de déguiser le trouble qui m'agite. Mon crime se peindra sur mon visage avec les traits du remords. — Jusqu'à présent j'ai toujours ignoré l'art de feindre avec un si bon Maître.

EDWIN.

Vous n'êtes pas le seul coupable : l'amour a fait commettre plus d'une faute....

ATHELWOLD.

Hélas! Edwin, il m'a ravi l'innocence. Ah Ciel! pourquoi as-tu formé mon épouse aussi belle? — Regardez-la, Edwin : non, non, je ne puis vivre sans elle.....

ELFRIDA.

Ne vous affligez pas : ah, mon ami ! rien au monde ne nous séparera.

ATHELWOLD.

Allons ; je me repose sur votre prudence : ce regard enchanteur ranime mon courage. (*Il sort*).

ELFRIDA.

Que le bonheur conduise vos pas.

ALBINA.

Ah, mes sœurs ! ce silence majestueux annonce le respect que tant de vertus vous inspirent.

ELFRIDA.

L'amour vertueux élève l'ame ; il est la source du vrai bonheur. — Mais nos instans sont précieux : je vais me rendre dans le boccage voisin ; il y croît une herbe, dont le suc noircit les doigts qui la pressent ; je vais m'en masquer les traits, Qu'on attende mon retour. (*Elle sort*).

CHŒUR.

ODE.

« D'où vient cette lumière éclatante ? Elle » éclaire tout le boccage ; elle ne ressemble pas » aux traits que Phœbus lance au milieu de sa » course, sur les flots agités ; elle ne ressemble » point aux éclairs qui percent d'épais nuages ; » mais elle est douce comme les rayons de

» *Cinthia*, lorsqu'elle parcourt la voûte azurée,
» montée sur le char de la *Nuit*. La chaste Déesse,
» contente de sa course, semble s'arrêter, pour
» contempler le vaste Univers ; charmée de
» sa beauté, elle y jette des regards satisfaits.
» — Mais cependant, d'où vient l'éclat qui nous
» éblouit ? Ah, mes sœurs ! c'est la divine *Cons-*
» *tance ;* elle vient ici fixer son séjour. C'est elle
» qui, d'un seul regard, assigne aux étoiles leurs
» places éternelles ; c'est elle qui règle les heures
» & les saisons. La neige d'albâtre, la moisson
» dorée de l'Eté, les fruits vermeils de l'Au-
» tomne, les fleurs variées du Printems, tout
» obéit aux ordres de la Déesse : elle réveille
» l'Hiver engourdi, & lui commande de cou-
» vrir de son manteau d'argent, les ornemens
» de la nature. — Aussi-tôt les ruisseaux suspen-
» dent leur murmure, & coulent en silence sous
» leur voûte glacée. — L'ame qu'elle inspire,
» peut atteindre aux plus sublimes connoissances :
» nul obstacle ne la rebute : elle s'élève & plane
» sur la montagne qu'habite la Renommée. C'est
» là que des Génies bienfaisans lui prodiguent
» le nectar, breuvage céleste des Muses : mais
» Elfrida mérite ses soins particuliers ».

(*Elfrida revient tenant des fleurs à la main ; Orgar la suit*).

ELFRIDA, ORGAR, CHŒUR.

ELFRIDA, *en regardant les fleurs.*

CROIROIT-ON, en voyant ces fleurs si fraîches & si belles, sur lesquelles l'Aurore se plaît à répandre ses bienfaits, qu'elles renferment un pouvoir si dangereux? — Hélas! voilà l'image de l'humanité.....

ORGAR.

Daignez m'écouter, noble Princesse.

ELFRIDA.

De grace, laissez-moi, vieillard; retirez-vous. (*Au Chœur*). — Connoissez-vous cet étranger? Il se reposoit sous ces arbres.

ALBINA.

Ah, Madame! pardonnez. — Il nous a tantôt instruit de ses malheurs; la tendre pitié a partagé ses peines. — Mais je commence à croire qu'il nous a trompés. — Peut-être n'est-il qu'un espion; peut-être a-t-il entendu parler.....

ORGAR.

Tu me devines; mais je ne te trahirai pas. — Ah, belle Elfrida! mon cœur sent pour vous la tendresse d'un père.....

ELFRIDA.

D'un père ? Juste Ciel ! je connois cette voix. — Ces traits.....

ORGAR.

Ma chère Elfrida !.....

ELFRIDA.

Oui, c'est lui ; oui, c'est mon père. Ah, mes amies ! soutenez-moi : je succombe.....

ORGAR *la prend dans ses bras.*

Ma fille !

ELFRIDA.

Ah, Seigneur ! pourquoi ce déguisement ?

ORGAR.

Pour mieux m'instruire de votre sort. — J'ai tout appris.....

ELFRIDA.

C'en est donc fait, nous sommes perdus.

ORGAR.

Après l'honneur de ma maison, vous fûtes toujours ma plus douce espérance. — Une telle insulte ! — Un artifice aussi méprisable ! — Non, non ; je ne sçaurois l'excuser : je jure, par la gloire de mes ancêtres, que je serai vangé.

ELFRIDA.

Hélas ! je redoutois ce terrible moment ; je connoissois l'orgueil de mon père. Ah, Seigneur !

ayez pitié de votre fille! épargnez son malheureux époux!

ORGAR.

Osez-vous lui donner ce nom? L'infâme! Unissez-vous à moi pour punir le perfide.

ELFRIDA.

Il est votre fils; il a reçu ma foi en face des autels; ils me défendent de punir mon époux. Ah, mon père! la vengeance a placé son trône au plus haut des cieux; elle y repose parmi la foudre & les tempêtes: laissez au Tout-Puissant le soin de la réveiller, & n'ayons pas l'audace d'enfreindre sa puissance.

ORGAR.

Il faut m'obéir. Va te parer de tes plus beaux atours; relève tes charmes par tout l'éclat de l'art; prends un sourire enchanteur, plus séduisant que les plus riches ornemens, & viens recevoir Edgar avec cette grace qui te distingue.....

ELFRIDA.

Non, jamais; si ce cœur constant peut renoncer à Athelwold, fasse le Ciel.....

ORGAR.

Point de sermens: sois soumise aux vœux d'un père; sinon craignez la force du pouvoir. — Suivez-moi.

ELFRIDA.

Père barbare! j'obéis; mais rien ne m'arrachera d'auprès d'Athelwold. (*Elle sort avec Orgar*).

SEMI-CHŒUR.

« Quelle horreur! La plume fatale du destin, » trempée des plus noires couleurs, écrit peut-» être, sur ces murs malheureux, l'événement » de ce grand jour. Ah! si nos foibles yeux » pouvoient lire ces caractères mystiques, & » pénétrer dans les ténèbres de l'avenir.

AUTRE SEMI-CHŒUR.

» Destin, tyran impitoyable! retire-toi de » ces lieux: l'indigent, accablé de misères, est » mille fois plus heureux que l'homme livré à » ton incertitude: en vain il habite de superbes » palais; tu lui arraches des soupirs, & tu fais » couler ses larmes ».

ALBINA.

Ecoutons? Le moment décisif approche: j'ai entendu les sons perçans des cors; l'arrivée soudaine du Roi préviendra peut-être le dessein cruel d'Orgar. Elfrida n'a pas besoin d'ornemens précieux pour plaire; les graces naturelles surpassent tous les raffinemens de l'art. Répondez-moi, mes sœurs: célébrerons-nous la présence du Roi par

des chants d'allégresse ? Nos cœurs, déchirés par les allarmes, exprimeront foiblement les accens du plaisir. — Mais voici ce Prince redoutable.

EDGAR, ATHELWOLD, *Suite du Roi*, CHŒUR.

EDGAR.

NON, non, mon cher Athelwold ; ce n'est point à l'indulgence de votre Maître, c'est à son cœur que vous devez cet éloge. Ce parc, ce château, ces forêts & ces plaines, ne doivent pas moins à la nature qu'au goût distingué de celui qui les a embellis. (*En regardant le Chœur, composé de femmes*). — Mais que vois-je ? Quels charmes animés ornent ce séjour enchanteur ! Les beautés de votre château ne doivent pas me distraire de ces objets charmans. — Pardon, ô filles célestes ! Vos graces méritoient mes premiers hommages.

ATHELWOLD, *à part.*

Ah, Dieux ! elles pleurent. Quelqu'accident imprévu vient traverser mes desseins.

EDGAR, *au Chœur.*

Vous gardez le silence, & vous baissez les yeux d'un air douloureux ! — D'où peut naître votre tristesse ? (*Au Comte*). Je vous connois ;

sans doute vous n'abusez pas de votre pouvoir, & vous respectez leur sexe : un autre que vous m'inspireroit des soupçons désavantageux.

ALBINA.

Athelwold est le meilleur des Maîtres : puisse-t-il trouver dans son Roi le plus indulgent des Monarques !

Les précédens, ORGAR.

ATHELWOLD, *en le voyant.*

ADIEU tout espoir.....

ORGAR *se saisit de lui.*

Malheureux ! tu as raison de craindre : puisse ce bras, armé par la vengeance, arrêter de même les suites de ta noire trahison. Ah ! que ne puis-je arracher ton cœur, & l'exposer à la lumière....

EDGAR.

Qui êtes-vous ?

ORGAR.

Je suis le Comte de Devon..... Pardonnez, Sire, aux fureurs d'une ame grièvement offensée. Vous-même, Seigneur, êtes le jouet du perfide. — J'atteste le Tout-Puissant que les crimes d'Athelwold exigent une prompte justice.

EDGAR.

Non, non, Seigneur; Athelwold aime son Prince; il lui fut toujours fidèle. Le poids des années égare votre raison.....

ORGAR.

Ah, Seigneur! le tems l'a respectée : puisse celle de ma fille être aussi pure que la mienne!

EDGAR.

Que veut-il dire?

ATHELWOLD.

Ne l'écoutez pas, Seigneur; son esprit.....

ORGAR.

Audacieux! Je veux qu'il entende mes plaintes.

EDGAR.

Modérez-vous, Orgar.....

ORGAR.

Quand vous m'aurez entendu, Seigneur, vous prononcerez mon arrêt.

EDGAR.

Expliquez-vous promptement.

ORGAR.

J'avois une fille, Seigneur; sa beauté méritoit vos hommages : Ardulph vous en avoit parlé; vous la crûtes digne de partager votre couronne, & vous envoyâtes Athelwold pour la lui offrir.....

EDGAR.

Athelwold fut chargé de s'assurer de la vérité....

ORGAR.

Il ne s'en est que trop assuré. — Mais, Seigneur, pourquoi tardez-vous à vous en instruire vous-même ? Entrez dans le château ; vous lirez dans les charmes d'Elfrida toute l'horreur de son crime.

EDGAR, *bas à Athelwold.*

L'ambition l'aveugle ; mais la vieillesse mérite des égards. (*Haut à Orgar*). — Je vous suis ; conduisez-moi chez ce prodige de beauté.

(*Le Roi se retire avec Orgar & sa Suite*).

ALBINA.

Dans ce péril extrême, pourquoi vous arrêter, Seigneur ?

ATHELWOLD.

Sçais-je, hélas ! ce que je fais ou ce que je dis ? — Hâtez-vous ; instruisez-moi de mes malheurs. Qu'a-t-elle dit ? qu'a-t-elle fait ? Quel étoit son maintien quand elle m'a quittée ? Comment a-t-elle reçu son père ? A-t-elle consenti à voir le Roi, ou est-ce la force qui l'y oblige ? Lui a-t-elle inspiré ce projet de vengeance ?

ALBINA.

Elfrida est la victime de l'artifice. Son père, déguisé sous d'humbles vêtemens, s'est rendu ce

matin au château ; nous l'avons rencontré dans le parc ; son âge, son maintien, son extérieur indigent ont attiré nos regards & notre pitié : nous lui avons permis de se reposer dans ce boccage ; il y a sans doute appris votre secret. — Seigneur, notre humanité.....

ATHELWOLD.

A fait mon malheur. — Le Ciel le veut ainsi ; je ne m'en plains pas. — Hélas ! vous m'avez enfoncé le poignard dans le cœur ! — Ah, Elfrida ! mon œil jaloux croit avoir apperçu quelques signes d'inconstance sur ton visage. Hélas ! cet affreux changement seroit le signal de ma mort ! Mais non ; tes vertus accroissent mon désespoir. — Affrontons le danger. Viens, Edgar, hâtes-toi de m'arracher à ma malheureuse existence. (*Il sort d'un air furieux*).

CHŒUR.

ODE.

« Accourez, enfans de la lumière ; venez pro-» téger ces tristes demeures ; daignez les garantir » des funestes effets de la haine : déployez-y vos » aîles dorées. — Mais ce morne silence annonce » le danger : en vain le coupable vous implore, » vous êtes sourd à ses cris.

» Paix. — Du haut de son trône éclatant, l'au-» guste *Vérité* vient frapper mes sens étonnés ; elle

» prononce d'une voix lente les immuables arrêts » du destin : mortels aveuglés, nous dit-elle, mes » rayons percent la nuit des tems : cessez d'im- » plorer d'autres secours; votre raison que j'é- » claire, suffit pour vous conduire dans le laby- » rinthe de la vie. — Filles de la terre, osez-vous » m'oublier pour une mortelle ? L'éclat de ses » yeux, de son teint, sa grace, sa fraîcheur, » le doux son de sa voix, cette forme si sédui- » sante périront, & seront réduits en poussière ; » à peine en conservera-t-on un foible souvenir. » — L'instant où elle a vécu s'évanouira, tandis » que moi, jouissant d'une éternelle jeunesse, je » compterai des jours immortels ».

ATHELWOLD, EDWIN, CHŒUR.

ATHELWOLD, *d'un air désespéré.*

On me bannit! — Fuyons; mais non : mourrons plutôt. — Je ne puis vivre dans la honte : l'honneur a déserté mon foible cœur; rien n'y peut remplir le vuide affreux qu'il y laisse : ce fer....

ALBINA.

Où est votre courage, Seigneur? Quoi! l'adversité l'épouvante?

ATHELWOLD.

Puis-je souffrir mon crime sans remords? Ce fer va me soustraire au plus cruel supplice.....

ALBINA.

Arrêtez : songez aux peines d'un éternel avenir : la race humaine, pareille à une armée bien disciplinée, doit se soumettre au chef suprême qui assigne à chacun son poste : on ne peut le quitter sans se rendre criminel.

ATHELWOLD.

Hélas ! j'étois vertueux : chéri de mon Maître, lui-même se plaisoit à m'accabler de ses éloges. — Quel changement, grand Dieu ! Maintenant en butte à ses reproches, je suis l'opprobre de mon nom. — Ma femme ! la vertueuse Elfrida ! — ô désespoir ! — volons pour la sauver....

EDWIN *l'arrête.*

Ah, Seigneur ! que faites-vous ? La mort suivra cette audace.....

ATHELWOLD.

J'affronte le danger, & tu veux m'en empêcher ?...

EDWIN.

Oui, Seigneur : la fidélité que je dois au Roi, mon amour pour vous, tout veut que je m'oppose à ce dessein.

ATHELWOLD.

Traître!.... Pardon, mon ami: — j'oubliois que je suis banni : — j'oubliois que ces portes sont fermées désormais pour leur Maître : — ah, Ciel! voici cependant la route qui me conduit auprès d'Elfrida : quoi! peut-on m'opposer ici des barrières? (*Il se jette à terre*). O terre! froide & insensible mère, reçois-moi dans ton sein. — Et vous, chênes âgés, respectables pères de ces forêts, dont les branches généreuses ont servi d'asyle à mes nobles Ancêtres! ah, prêtez, prêtez au dernier rejetton de leur race une ombre bienfaisante; je ne vous importunerai pas longtems : c'est ici, c'est sous vos ombrages frais que je veux offrir à mes aïeux le sacrifice de leur indigne fils.

EDWIN, *au Chœur.*

Le désespoir le prive de ses sens; ses yeux, fixés vers le Ciel, semblent lui reprocher son malheur.

ALBINA.

Quand l'homme vertueux oublie ses devoirs, il n'en est que plus sensible à sa faute.

ATHELWOLD. *Il se lève.*

C'en est fait : je veux entrer. Je lui demanderai une autre audience..... Vain espoir! ma

disgrace est connue; le courtisan flatteur m'empêchera de lui parler....; le mépris accompagnera le refus..... Mais j'entends la voix d'Elfrida.... Ah, Dieux! c'est elle....

Les précédens, EDGAR, ELFRIDA, ORGAR.

ELFRIDA.

RIEN ne peut m'arrêter; je veux le voir; je veux encore une fois le serrer dans mes bras; je le suivrai dans l'exil. — Ah, mon cher époux! on veut m'arracher d'auprès de toi; — rien ne peut m'en séparer.

EDGAR.

Prenez garde, Madame : ces transports indiscrets peuvent rallumer ma colère; séparez-vous du traître, si vous voulez le sauver.

ATHELWOLD.

(*Il présente sa poitrine à Edgar*). — Frappez, Seigneur : j'ai mérité la mort.

ELFRIDA, *à Athelwold.*

Malheureux! tu veux m'ôter la vie. — (*A Edgar*). Si vous l'immolez, je ne le survivrai pas.

EDGAR.

Juste Ciel! elle l'aime!

ELFRIDA, *à Athelwold.*

Ah, mon ami! — Non, nous ne mourrons pas: Edgar s'attendrit! je lis votre pardon dans ses yeux. — Jettons-nous à ses pieds! implorons sa clémence! Dites-lui : mais non; votre voix timide n'osera lui peindre que bien foiblement le bonheur dont nous jouissons. — Qu'Edgar le lise dans nos regards. — Qu'il pèse vos vertus; qu'il les compare avec votre faute; hélas! elle est bien légère.....

EDGAR.

Ah! que dites-vous? J'aurois pardonné plus aisément la perte de ma couronne.....

ATHELWOLD.

Mon arrêt est juste.... Adieu, Elfrida : je vais traîner mes jours dans un long & pénible exil : chaque minute rappellera à mon ame désolée que je fus autrefois vertueux.

ELFRIDA, *à Edgar.*

Cruel! quoi! vous êtes inexorable. L'Eternel se laisse fléchir par le repentir....

EDGAR.

Ah! cessez de m'implorer! Ces graces, ces charmes, cette divine beauté aggravent son offense : perfide! c'étoit donc là cet objet indigne de ma tendresse? — Traître! elle mérite l'hommage

l'hommage de l'univers. — Sors à l'instant de ces lieux; vas errer loin de mes Etats....

ELFRIDA *se jette aux pieds du Roi.*

Ah, Seigneur! j'embrasse vos genoux; épargnez-vous les regrets; épargnez votre ami, votre soutien, le défenseur de la Patrie: faut-il, hélas! qu'une seule faute efface toutes ses vertus? — La douleur me suffoque! — elle ne me laisse que des larmes....

EDGAR *la relève.*

Consolez-vous, Madame.

ELFRIDA.

Vivra-t-il, Seigneur?

EDGAR.

Oui; mais loin de la Cour....

ELFRIDA.

Cet arrêt est celui de sa mort. — Il ne supportera point la honte d'un exil.

EDGAR, *à Athelwold.*

Rappellez-vous ma faveur passée: songez à l'amitié que j'avois pour vous, & vous avez pu....

ATHELWOLD.

Epargnez mes regrets; enfoncez-moi plutôt le poignard dans le cœur; ce souvenir me perce l'ame: jettez-moi seulement un regard de bonté, & ma main.... (*Il tire son épée pour s'en percer le sein*).

ELFRIDA *l'arrête.*

Souffrirez-vous, Edgar.....

EDGAR.

Tu me fus cher! — Perfide! tu l'es encore! — Tu fus mon ami & non pas mon sujet. — Ma colère a passé de justes bornes. — Je sens: oui, cruel! je sens qu'il ne falloit pas te bannir....

ELFRIDA, *en s'adressant au Chœur.*

Chantez les louanges d'Edgar; il pardonne mon époux. — Ah, mon Prince! mon généreux Maître!....

EDGAR.

Retenez vos transports, Madame; un cœur, attendri par vos charmes, peut oublier la clémence: vous ignorez l'effort que me coûte cette générosité. Adieu, la plus belle des femmes. (*Il lui baise la main*). — Mon ame se colle avec mes lèvres sur cette main charmante. — Je vais parcourir ces forêts avant de me rendre à Mercia, pour rendre la chasse plus agréable; Athelwold vous m'accompagnerez.

(*Le Roi sort avec sa Suite*).

ATHELWOLD.

Adieu, ma chère Elfrida: j'ai mille affaires à vous communiquer....

ELFRIDA.

Allez : le moindre retard peut l'offenser. — Gardez-vous de prononcer mon nom ; étouffez jusqu'aux soupirs de l'absence. — Si vous m'aimez, ne vous arrêtez pas dans ces lieux. N'oubliez point votre fidèle épouse.....

(*Athelwold sort*).

ELFRIDA, ORGAR, CHŒUR.

ORGAR.

VOTRE fidèle épouse ! Opprobre de ta race ! ne rougis-tu pas de prononcer ce nom ? — Je ne puis retenir mon juste courroux. — Non, tu n'es pas ma fille : quelque Fée malfaisante m'a dérobée la mienne, pour me donner ce prodige de beauté & de bassesse. (*Elfrida se jette au col de son père*). Laisse-moi ;... sèche tes larmes ; elles ont produit leur effet.... — Le Roi a pardonné à ton époux.... — Il lui a pardonné ! Non, cela ne se peut pas. Non, non : il soutiendra mieux la dignité royale. — Mais si Edgar peut avoir cette foiblesse, doit-elle arrêter mon bras ? Cette épée....

ELFRIDA.

Ah, Seigneur ! j'espérois....

ORGAR.

N'espère pas que j'oublie jamais ni sa lâche perfidie, ni ta méprisable tendresse.

ELFRIDA.

Ah, mon père! jettez sur moi des regards moins sévères; mon père! laissez-vous attendrir: rappellez-vous ces jours heureux où votre fille avoit l'art de vous persuader; mais, hélas! je crains d'avoir perdu cette douce éloquence qui pénétroit dans votre ame: mes tristes pensées sont toutes à Athelwold. — Ah, Seigneur! le courroux se peint dans vos yeux; je n'en parlerai plus; je n'implorerai que votre indulgence, pour cette tendre sympathie que vous nommez foiblesse. — Hélas! peut-elle l'être dans mon sèxe! La nature m'a formée timide & sensible..... Tout me fait ombrage: un mot, un regard, peut rallumer la colère du Monarque. — Juste ciel! Je m'égare. — Hélas, Seigneur! (*Au Chœur*). — Ah! mes amies, plaidez en ma faveur. — Une horreur secrette me saisit..... Dieu! je succombe à la crainte.....

ALBINA.

Que pouvons-nous espérer, si la vertu de sa fille ne le désarme pas?

ORGAR.

Songez aux torts qu'Athelwold nous a fait?

Songez aux suites de sa perfidie. Votre hymen avec Edgard nous eût remis sur le Trône ; ma postérité eût gouverné cette même contrée, dont elle ne sera que citoyenne. — Perfide Saxon ! Ta vie ne suffit pas pour expier cette horrible trahison. — Oui, je t'attendrai en ce lieu même : dans ton parc, sur tes domaines, je te combattrai : la vengeance suppléera à la force ; elle fera renaître dans l'hyver de mes années encore quelques beaux jours de mon printems. — Ma lance n'aura pas oublié qu'elle a puni autrefois *Oswald* ; le traître avoit osé me noircir auprès du Roi *Athelstan*. (*Il sort*).

ELFRIDA.

Ah, Seigneur ! Athelwold se refusera à un combat où le vainqueur deviendroit parricide. — Mais, hélas ! il ne m'écoute pas. — Père dénaturé ! ma douleur augmente ta férocité : non, je ne veux pas te suivre : je resterai seule en proie à l'infortune ; je déplorerai en silence mon triste sort.

ALBINA.

Consolez-vous, Madame : peut-être.....

ELFRIDA.

Ne me flattez pas d'un vain espoir.

ALBINA.

Je n'en ai pas le dessein. Quoique l'*espoir* soit un baume salutaire qui guérit les blessures de la

douleur, il lui reste néanmoins une qualité malfaisante ; elle affoiblit l'ame de celui qu'elle caresse : la vôtre a besoin de fermeté : je crains.....

ELFRIDA.

Ah Dieux ! que craignez-vous ? Je me flattois, hélas ! que mon cœur s'allarmeroit sans raison. L'amour rend timide. — Je ne le vois que trop, j'aurois dû suivre le Roi : mes transports m'ont trompé ; ce pardon n'étoit qu'à moitié prononcé ; je devois l'arrêter ; je devois l'engager du moins à sceller leur réconciliation par des signes plus sensibles.

ALBINA.

Le désespoir d'Athelwold est plus à craindre que la colère du Roi : avez-vous remarqué, Madame, avec quelle indifférence il a reçu son pardon ? — Sa main peut achever ce qu'Edgar n'a osé commencer.

ELFRIDA.

O mon cœur ! je croyois que votre tendresse avoit prévu tous les dangers ; mais le plus grand vous est échappé. — Non, non ; il ne veut pas la mort d'Elfrida.

ALBINA.

Fasse le ciel que ces bois paisibles soient bientôt les témoins de son repos. — Allez, Madame, adoucir la rigueur de votre père : ne lui laissez

pas le tems de s'occuper de sa vengeance. — La solitude, propice au bonheur, est dangereuse aux ames en proie aux passions : la tranquillité fait le charme des cœurs contens ; mais elle attise le flambeau de la haine : craignez les desseins d'un père ambitieux.

ELFRIDA.

Je hais l'artifice ; mais pour sauver l'objet de ma tendresse, il faut que les traits de mon visage déguisent les secrets de mon cœur. — Ecoutez ; quelqu'un accourt dans ces lieux.

ALBINA.

Ah Dieux ! j'apperçois Edwin.

Les précédentes, EDWIN.

ELFRIDA, *à Edwin.*

C'EN est fait : ces regards annoncent mon malheur. . . . .

EDWIN.

Hélas ! . . . . .

ELFRIDA.

Ne me cachez rien ; racontez-moi jusqu'à la moindre circonstance. . . . . Je me sens assez de force pour vous entendre . . . . & même pour supporter le comble de l'infortune.

EDWIN.

Vous allez être instruite, Madame : à peine le cerf a-t-il été lancé, que le Roi a ordonné à sa suite de le poursuivre ; aussi-tôt, chacun a pris une route différente ; votre époux, le Lord Ardulph & moi, sommes restés seuls avec lui. Edgard s'enfonce dans le plus épais de la forêt, pénétre, au travers des broussailles, dans une plaine environnée de tilleuls ; tout-à-coup il s'arrête, tourne la bride de son cheval, & s'écrie : « cet endroit favorise nos desseins.... ».

ELFRIDA.

Quels desseins ? Perfide ! tu m'as caché tes projets ; tu m'as trompée par une vaine espérance. — Mais poursuivez.

EDWIN.

Le Roi jette un regard tranquille sur Athelwold : je t'ai pardonné ta trahison, lui dit-il ; j'ai oublié l'offense d'un Sujet envers son Prince ; mais cette grace ne suffit pas : tu as blessé l'honneur ; les droits communs de la nature, ceux de l'amitié exigent que tu répares ta faute. Défends-toi ; le sang doit laver cette injure : si je succombe, ma mort sera l'arrêt de ta grace ; si je triomphe, tu me céderas Elfrida & tes droits sur son cœur. Athelwold cherche en vain à fléchir son Maître ; rien ne peut l'attendrir. Le Roi tire l'épée ; il

ordonne au Comte de tirer la sienne ; il obéit en hésitant : ils se battent ; Athelwold, voulant épargner son auguste adversaire, lève le bras, & laisse sa poitrine sans défense ; Edgar y porte un coup vigoureux. — Le dirai-je, Madame ? Ce coup lui perce le cœur. Il tombe, & s'écrie : « vous voilà vengé, Edgar ; respectez ma mé- » moire ; qu'Elfrida répande une larme sur la fin » de son époux ». Il expire, & tous ses traits avoient encore l'empreinte de la tranquillité.

ELFRIDA, *au Chœur, qui l'environne.*

Laissez-moi ;... je n'ai pas besoin de secours :... je ne pleure pas ;.... mon ame est ferme ;.... je n'invoque pas le Ciel ;.... je sçaurai soutenir mon infortune ;.... je ne fais point de vœux contre le tyran qui m'accable ;.... je ne desire pas que sa main, qui m'a privée de tout mon bonheur,..... soit séchée par la foudre ;..... j'attends avec patience que le tems soit arrivé.... où ses crimes exciteront la vengeance céleste ;... c'est alors,..... oui, c'est alors que le barbare sentira tout le poids de son crime. — Paix, élémens destructeurs ; & toi, terre, mère commune de tous les mortels, n'ouvre point tes gouffres profonds ; n'engloutis point ce monstre abominable, mais laisse-lui traîner sur ta surface des jours marqués par les remords : oui, permets

qu'il vive; qu'il soit le fléau de l'humanité; qu'il arrache aux veuves, victimes de ses infâmes desirs, autant de larmes qu'il m'en fait répandre aujourd'hui. — Pleurs insensés! pourquoi inondez-vous mon visage? Hélas! vous peignez bien foiblement les maux qui déchirent mon cœur!

ALBINA.

Au secours! au secours, mes sœurs! Elle succombe à sa douleur: rentrons, Edwin.....

(*Elfrida tombe dans les bras des femmes du Chœur*).

Les précédens, ORGAR. *Il entre du côté opposé par où l'on s'efforce d'emmener Elfrida.*

ORGAR.

JE crois avoir entendu des plaintes lamentables. — Que vois-je? .....

ELFRIDA, *au Chœur.*

Arrêtez: j'entends la voix de mon père;... oui, c'est lui. (*Elle se jette aux pieds d'Orgar*). — Ah, Seigneur! ayez pitié de votre malheureuse fille! vengez-la, vengez l'infortunée Elfrida, la triste veuve d'Athelwold.....

ORGAR.

La veuve d'Athelwold? Quoi! le traître est donc puni? .....

ELFRIDA.

La main du plus farouche des tyrans a tranché les jours du plus tendre des époux. Edgard a violé les droits sacrés de l'hospitalité : punissez cette offense. — Mais vous gardez le silence ! vous restez immobile ! Qu'est devenue cette ardeur guerrière ? Cessez-vous d'être Breton ? Où est ce courage qui animoit la postérité du grand *Belin?* — Pardon, Seigneur; l'excès de la douleur m'égare : j'oublie, hélas ! que ce bras dont j'attends ma vengeance m'eût privé d'un époux, si l'infortuné eût échappé au féroce Edgar. — Ah, Seigneur ! n'ai-je donc plus d'amis pour défendre mes droits ?

ORGAR.

Calmez-vous ; je suis votre père, votre appui; reposez-vous sur ma tendresse. — Ecoute, Edwin. (*Au Chœur*). — Veillez sur elle. Rentrez, ma fille.....

ELFRIDA, *au Chœur, qui s'approche d'elle.*

Non, non ; rien ne peut m'arrêter : je veux, je dois aller dans ce funeste bocage, où repose le corps sanglant de mon époux. — Je veux le serrer dans mes bras.... (*Orgar l'arrête*). — Pourquoi vous opposer à mon dessein ? — Hélas ! ces yeux, noyés dans les larmes, ne lanceront point

des regards animés ; leurs feux ne réchaufferont point son sein glacé : ne craignez rien ; ils ne sçauroient rallumer en lui le flambeau de la vie.

ORGAR.

Rentrez, ma fille ; avant peu la raison vous rendra le repos.

ELFRIDA.

Le repos ! hélas ! la pâle & froide Déesse habite là-bas dans ce bocage ; elle ferme dans cet instant les yeux de mon époux. — Ah, mon père ! elle le conduira bientôt dans le séjour de l'éternelle paix. Elle m'ordonne de l'y suivre ; oui, il faut vous obéir.... Athelwold ne peut être heureux sans moi. (*Elle veut sortir, mais chacun s'y oppose*).

ALBINA.

Renoncez à cet affreux dessein....

ELFRIDA.

Retirez-vous : rien ne peut changer mon projet. (*Au Coriphée*). — Viens, ma chère Albina ! toi seule seras la compagne de mon infortune. Viens ; sois la dépositaire d'un secret important.... Que ton bras soutienne mon corps tremblant ; que ta voix pénètre mon ame ! tu soulageras les peines qui déchirent mon cœur. (*Elle sort, appuyée sur le bras d'Albina*).

ORGAR, EDWIN, SEMI-CHŒUR.

ORGAR, *au Semi-Chœur.*

QUE personne ne m'approche, sous peine de la vie. (*A Edwin*). C'est vous sans doute qui l'avez instruite de ce grand évènement.

EDWIN.

Oui, Seigneur.

ORGAR.

Où avez-vous laissé le Roi?

EDWIN.

Auprès du corps d'Athelwold, déplorant son infortune.

ORGAR.

Ne reviendra-t-il pas en ces lieux?

SEMI-CHŒUR.

Puisse le ciel l'en éloigner! Sa présence acheveroit le malheur de votre fille.

ORGAR.

Loin de desirer son retour, je vais lui faire, s'il se peut, abandonner ces forêts. (*A Edwin*). Conduisez-moi auprès de lui; engageons-le à séjourner au Château du vieux Egbert; l'amitié qu'a pour moi ce Vieillard respectable, secondera mes desseins. (*Au Chœur*). Veillez sur les jours de la Comtesse; profitez des intervalles

favorables, pour chanter les louanges d'Edgar; l'amour de ce Prince pour ma fille doit faire la gloire de ma postérité. Que la vérité préside à vos discours. (*Il sort avec Edwin*).

SEMI-CHŒUR.

« Si la vérité a droit à nos hommages, l'exem-» ple de ce jour nous prouve qu'il est fatal de » l'oublier. La route qui conduit à son Temple » est sûre & facile,: le mensonge au contraire » nous présente vainement des sentiers couverts » de fleurs; des précipices affreux environnent » son Palais ».

ALBINA *revient.*

Orgar est-il parti?

SEMI-CHŒUR.

Oui : il est sorti accompagné d'Edwin.

ALBINA.

Ecoutez-moi : Elfrida vous invite à seconder ses vœux ; elle embrasse le seul parti que lui permet encore la rigueur de son sort. — Elle veut rester fidèle à son premier hymen....

SEMI-CHŒUR.

Ah ciel! nous devinons ce funeste projet.

ALBINA.

Cessez de vous alarmer. — Malgré l'excès de son malheur, sa piété sait réprimer les égaremens d'un criminel désespoir. La religion lui inspire

la plus grande soumission envers son Créateur. Son ame, aussi pure que constante, préfère une sainte retraite à l'éclat brillant du trône : hâtons-nous ; prévenons le courroux de son père & l'autorité de son Roi ; accompagnons, avant leur retour, la pieuse Comtesse dans l'asyle qu'elle s'est choisi ; ce sera celui de l'innocence & du repos. — Mais la voici ; jettons-nous à ses pieds ; implorons humblement en sa faveur la protection du ciel.

(*Elfrida se jette aussi à genoux, & lève les mains au ciel, tandis que le Chœur, rangé autour d'elle, chante, un genou à terre, l'Ode suivante*).

CHŒUR.

ODE.

« Esprits célestes ! daignez quitter vos trônes » éclatans ; soyez témoins de nos plaintifs accens : » — recevez nos vœux & nos sermens ; portez-» les au plus haut des cieux ; qu'ils y soient tra-» cés en caractères ineffaçables ; qu'ils y servent » de garant de notre foi ».

ELFRIDA.

Ecoutez, enfans de la lumière, les sermens de l'infortunée veuve d'Athelwold. Je jure d'ériger, sur la plaine funeste qui a été rougie du sang de mon époux, un asyle consacré aux larmes

& à la piété; j'y passerai mes jours dans les regrets & les prières; je parcourerai, en gémissant, les sombres voûtes de ce lugubre séjour : l'heure solemnelle où tout annonce le repos de la nuit, sera témoin de mes veilles. J'irai avec mes chastes compagnes, une torche à la main, presser de mes foibles genoux le marbre glacé des autels; mes lèvres tremblantes couvriront de leurs baisers, le tombeau qui renferme mon seul trésor; je lui offrirai un cœur pur & fidèle, où son image ne s'effacera jamais.

LE CHŒUR.

« Esprits célestes! daignez quitter, &c. &c. ».

ELFRIDA.

O vous, dont un seul regard pénètre tous les cœurs! si jamais le desir des vaines grandeurs pouvoit se glisser dans le mien, punissez-moi; que votre courroux me poursuive au-delà du terme prescrit à mes jours : Elfrida les consacre désormais à votre culte & à la mémoire de son cher Athelwold.

CHŒUR.

« Esprits célestes! daignez quitter, &c. &c. ».

FIN.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE,

Par RICHARD GLOVER, Ecuyer & Négociant;

REPRÉSENTÉE pour la première fois, sur le Théâtre Royal de Drury-Lane, l'année 1761; traduite de l'Anglois, par M. DE SAINT-AMAND.

Æstuat ingens
imò in corde pudor, mixtoque insania luctu
& furiis agitatus amor, & conscia virtus.

ÆNEID.

AVERTISSEMENT.

LA traduction de la Tragédie de Médée par M. de Saint-Amand, les Notes, la Préface, la judicieuse Dissertation ſur la Médée d'Euripide & de Séneque, prouvent les talens & les lumières de ce ſçavant & agréable Littérateur. Nous ne pouvons mieux témoigner notre zèle à nos Souscripteurs, & mériter leur approbation, qu'en leur fournissant l'occasion de rendre justice au mérite de l'ami de M. le Comte de Buffon, & de M. le Comte de la Cepede. On ne peut assez s'étonner qu'à l'étude sérieuse de la Botanique, de l'Histoire Naturelle, & à celle d'autres ſciences également abstraites, M. de Saint-Amand ait

eu le loisir de s'inſtruire si parfaitement de la langue angloise dont il connoît toute l'élégance & l'énergie.

NOTICE SUCCINTE

Sur la Vie de M. GLOVER.

LE commerce, la culture des Lettres, les devoirs d'un Citoyen dans le Parlement, ont également occupé M. Glover, & lui ont mérité l'estime du public. Un revers de fortune le força de s'ensevelir dans la retraite, & lui procura le loisir de se livrer entièrement aux Muses. Ce fut dans cet exil volontaire qu'il acheva le Poëme épique connu sous le nom de *Léonidas*, commencé dans sa jeunesse, mais retardé par une foule d'affaires indispensables. Soit que l'attente d'un ouvrage annoncé plusieurs fois, & différé toujours de publier pour les raisons que nous venons d'alléguer, eût réfroidi l'empressement des Lecteurs, ce Poëme, digne des plus grands éloges, n'eut qu'un foible succès. Il fit cependant connoître les talens & le génie de M. Glover; & lorsqu'ensuite il produisit les Tragédies

de Boadicée & celle de Médée, il recueillit alors avec usure les hommages qu'on doit au mérite supérieur. M. Glover continue de jouir d'un tribut aussi flatteur ; il est témoin que les lauriers accordés au vrai génie, acquerrent chaque jour une nouvelle fraîcheur, & que le tems ni l'envie ne peuvent flétrir une récompense si bien méritée.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

QUE la discorde ou la politique divisent les Nations, & bouleversent les Empires; les Sçavans, les Littérateurs, les Poëtes des divers pays de l'Europe, animés du même esprit, unis par le même lien, ne cessent de se regarder comme compatriotes, & conservent leurs droits à la reconnoissance de leur siècle & de la postérité. Ainsi les gens de Lettres, au milieu des horreurs de la guerre, goûtent seuls les avantages d'une paix universelle; il n'existe pour eux ni limites ni hostilités, leurs écrits se reproduisent, au-delà des mers ensanglantées, par l'instruction & le plaisir de leurs contemporains, & l'univers entier réclame leurs ouvrages. Cette communication d'idées

si consolante, si favorable au progrès des lumières & du goût; ce traité que l'intérêt mutuel applaudit, que la raison approuve, auquel l'orgueil national s'est lui-même soumis, est peut-être pour nous un présage qu'un jour la justice & la paix s'embrasseront enfin sur la terre; mais s'il nous est interdit de percer l'avenir, & de prédire une révolution qui feroit le bonheur du monde, la disposition générale des esprits cultivés, l'accueil empressé qu'on fait aux Muses étrangères, tout nous encourage du moins à publier la traduction d'un Poëme dramatique vraiment digne de tous les tems & de tous les pays; d'un Poëme qui nous semble sur-tout très-propre à rectifier en France les idées communément reçues sur l'état actuel du Théâtre de Londres, & sur le mérite des Poëtes qui lui consacrent leurs travaux.

Les critiques perpétuelles qu'un homme célèbre a faites de la Tragédie angloise,

dont il ne dédaignoit pas de s'approprier les beautés ; la constance avec laquelle il décria, tout le tems de sa vie, les chefs-d'œuvres de Shakespear, qui lui fournit plus d'un modèle, ont fait éclore un préjugé terrible contre cet Auteur illustre, & contre tous les Poëtes dramatiques de sa Nation ; ce préjugé terrible en effet s'est d'autant plus accrédité, il est d'autant plus difficile à détruire, que son Auteur sembloit avoir acquis le droit de faire des loix en littérature, & paroissoit même prononcer avec une juste impartialité, soit au moyen d'une critique adroite ou bien fondée, soit en rendant quelquefois justice à des morceaux sublimes. Ainsi Shakespear, malgré l'excellente traduction qu'on a donnée de ses ouvrages, trouve encore des Littérateurs François assez prévenus pour lui attribuer des défauts qu'il ne dut qu'à son siècle, à l'impéritie des Copistes, ou des Comédiens ; des Littérateurs assez injustes pour lui refuser

le génie qu'il reçut si abondamment des mains de la nature ; ainsi la Scène angloise, déshonorée aux yeux de ceux qui ne la connoissent point, passe généralement parmi nous pour une Scène toujours remplie d'horreurs, d'atrocités, d'infamie & de bassesse. Mais quand il seroit vrai que Shakespear fût un Auteur sans génie, qu'il n'eût produit, comme on l'a dit, *que des farces monstrueuses*, est-il raisonnable de juger du Théâtre d'une Nation, par le plus anciens de ses Poëtes dramatiques ? Faut-il croire que depuis la naissance de la Tragédie en Angleterre, elle n'a point dû se perfectionner ? Et si le Peuple de Londres conserve encore pour Shakespear une espèce d'idolâtrie, faut-il en conclure affirmativement que l'art de Sophocle & des Euripides n'a fait aucun progrès chez les Anglois ? Cela suffit-il pour avancer que *la même cause qui les prive du génie de la peinture, semble aussi leur ôter celui de la Tragédie ?*

Non sans doute; c'est écraser du poids de sa réputation des réputations que l'on craint; c'est abuser de son autorité pour propager une erreur qui fait tort aux lumières de ses compatriotes. Tous les Poëtes Anglois n'ont point suivi Shakespear, comme leur unique modèle. Depuis cet Auteur, le goût s'est perfectionné dans leur Ile, & Melpomène s'est exprimée à Londres avec autant de noblesse & d'élévation qu'à Paris. La Médée de M. Glover ne laissera subsister nul doute à cet égard; elle prouvera que le génie tragique n'a point été totalement refusé aux Anglois; elle fixera les opinions sur le Théâtre Britannique moderne, si du moins l'œil peut découvrir dans la foible copie d'un riche tableau, l'habileté du Peintre, & la grandeur de sa composition.

Cette pièce, qui parut à Londres en 1761, est visiblement faite sur le plan des Tragédies grecques. Elle en a la

simplicité noble, le pathétique, en un mot, toutes les beautés ; la terreur & la pitié y sont portées à leur comble. La fatalité y domine sans doute, mais elle n'y détruit point l'intérêt. D'un côté, c'est le crime involontaire commis dans l'égarement de la raison, éveillant la sensibilité au fond de l'ame du Spectateur qui frémit à l'idée d'un châtiment injuste ; de l'autre, c'est le crime réfléchi, consommé de sang-froid, par un tyran que l'indignation du Spectateur a déja marqué pour victime. Notre ame attendrie ou révoltée est donc ici toujours d'accord avec le destin ; &, soit qu'il pardonne, ou qu'il punisse, elle ne peut avoir nul reproche à lui faire. Ainsi la fatale nécessité, loin de nuire à l'intérêt théâtral, devient quelquefois même une source de beautés, lorsqu'elle est juste, & que l'événement nous console.

L'ingratitude de Jason, la vengeance de Médée, ont été regardées par les

Poëtes de toutes les Nations, & de tous les âges, comme très-propres à l'action dramatique. Aussi n'est-il point de sujets, sans en excepter même ceux d'Œdipe & d'Iphigénie, qu'ont ait traités plus souvent sur la Scène, & dont les Auteurs aient paru se promettre plus de succès. Non-seulement Euripide & Sénéque ont représenté, sur les Théâtres d'Athènes & de Rome, la fière & cruelle Médée égorgeant ses enfans; mais encore quatorze Poëtes Grecs ou Latins, dont on trouve les noms dans les traductions du Père Brumoi & de l'Abbé de Marolles, ont donné des Tragédies ou des Comédies, tirées de la Fable de Médée & de Jason. A la renaissance des Lettres, Jean de la Péruse remit au Théâtre l'aventure de la Toison d'or, dans une Tragédie, qui, selon Pasquier, *n'étoit point trop décousue.* Le seul Corneille a composé trois Poëmes dramatiques sur le même sujet (1).

(1) Une tragi-Comédie, sous le nom de la Toison

Longepierre, une Tragédie qui est la plus estimée de tous ses ouvrages ; l'Abbé Pelegrin, Jean-Baptiste Rousseau & Quinault, des Opéra mis en Musique ; en Italie, Louis Dolie ; en Ecosse, Buchanan ont travaillé d'après la Médée d'Euripide ; M. Clément a fait représenter à Paris, il y a peu d'années, une Tragédie de Médée, qu'il n'a point encore livrée à l'impression. M. Gotter a publié en Allemagne un Melo-drame qui porte le même titre, & duquel M. Berquin vient de nous donner une belle imitation françoise ; enfin, Médée & Jason ayant servi de sujet à plusieurs Ballets héroïques, ont paru sur tous les Théâtres, & même sur celui de la Comédie Italienne ; puisque le Bouffon Gherardi les joue dans une de ses meilleures Farces, intitulée la Toison d'or.

d'or, en 1660 ; la Tragédie de Médée, en 1662 ; l'Opéra de Médée, mis en Musique par Charpentier, en 1693.

De toutes ces Pièces, nous ne donnerons le précis que de celles d'Euripide & de Sénéque; les seules de l'antiquité qui soient parvenues jusqu'à nous, afin qu'on puisse comparer facilement le plan de leurs Auteurs avec celui de M. Glover. Ce rapprochement nous a paru d'autant plus convenable, que le Poëte Angloissemb avoir voulu réunir la majesté, la pompe & la simplicité du Théâtre des anciens, avec la décence & le goût qui règnent sur celui des Modernes. Nous ne dirons rien des Tragédies de Corneille, de Longepierre, &c. toutes ces Pièces étant aussi connues qu'elles méritent de l'être.

La plupart des Tragédies qu'on a composées sur la vengeance de Médée, sont tombées faute d'intérêt; leurs Auteurs auroient dû le prévoir, en représentant cette Magicienne, déja chargée de plusieurs meurtres, se rendant coupable avec réflexion d'un crime qui fait horreur à la nature : pour une mère aussi

barbare, il n'est point de pitié dans le cœur le plus sensible. Non-seulement nous devons louer M. Glover d'avoir évité ce défaut, pour ainsi dire, consacré par l'usage; mais nous devons le louer encore de n'avoir rien négligé pour rendre Médée aussi intéressante qu'elle pouvoit le paroître; nous devons l'applaudir de n'avoir point emprunté d'Euripide la robe empoisonnée que Médée fait présenter à Creüse par les enfans de Jason; de s'être passé d'épisode; de n'avoir introduit aucun Personnage inutile dans sa Pièce; enfin, de n'avoir point ensanglanté la Scène, & de s'être ainsi élevé beaucoup au-dessus de tous les Auteurs qui s'exercèrent avant lui sur le même sujet. Nous voudrions, à la vérité qu'il eût un peu moins donné dans cette espèce d'enflure orientale, dans ce style emphatique qu'on reproche si souvent avec raison aux Muses Angloises, qu'il eût moins négligé les vers lyriques des entre-Actes, & mis

en

en général plus de naturel dans ses expressions ; sa Médée alors auroit été le chef-d'œuvre du Théâtre ; elle eût été citée comme un ouvrage parfait : mais on ne sçauroit prodiguer assez d'éloges à la manière dont il a lié les Scènes de sa Tragédie ; à l'art avec lequel il a banni de son Poëme ces monologues qui tuent la vérité de l'action dramatique ; à la beauté, à la noblesse de la plupart de ses caractères ; enfin, au goût épuré qui renferme son génie bouillant & impétueux, dans l'étroite observation des règles les plus sévères.

Au surplus, il ne sera peut-être pas hors de propos, dans notre intérêt, de rappeler au Lecteur la différence qui doit exister entre l'imitation & la traduction. La première, libre dans son choix, & n'ayant d'autre but que de plaire & & d'amuser, s'approprie tout ce qui peut servir à son objet, ou le rejette au gré de son caprice ; la seconde, moins

agréable, mais plus utile, assujettie à une fidélité rigoureuse, nous offre également les imperfections & les beautés de l'ouvrage qu'elle nous transmet, & par-là nous procure l'avantage de le juger, de former notre goût, & d'augmenter nos connoissances. Ainsi c'est à l'imitation seule qu'il appartient d'embellir ses portraits; la traduction n'est qu'une copie exacte qui représente son modèle avec ses graces & ses imperfections; un miroir qui réfléchit les images dans toute leur vérité. Le mérite d'un Traducteur consiste donc à rendre son original tel qu'il est, à lui laisser, & l'air & le ton de son pays; à s'élever, s'arrêter, s'abaisser avec lui, sans chercher à le façonner selon nos goûts, à le parer selon nos modes pour lui ménager un plus favorable accueil. C'est du moins d'après ces principes que nous avons traduit, & ce n'est qu'en les invoquant que l'on peut apprécier notre travail. Si

nous demandons qu'on nous fasse grace des beautés de rithme & d'harmonie que M. Glover a semées dans une poësie brillante, & qui ne peuvent guère reparoître dans une traduction en prose ; nous avouerons cependant que la difficulté n'a pas tout-à-fait découragé notre zèle ; que nous avons mis un scrupule presque religieux à suivre les tours de phrase qui paroissent les plus familiers à notre Auteur, & que nous ne nous sommes dispensés d'écrire sous sa dictée, qu'autant que le génie des deux langues nous l'a sévèrement défendu. Alors, seulement alors, nous avons hasardé des expressions qui nous sembloient équivalentes à celles du texte ; & le plus souvent nous l'avons rapporté au bas des pages, afin que le Lecteur, plus heureux ou plus intelligent que nous, puisse suppléer à notre défaut, si le mot ou la tournure qui nous ont échappés, viennent s'offrir à son idée.

CETTE TRAGÉDIE est très-hum-

blement dédiée au Roi de la Grande-Bretagne, par

Le plus respectueux, le plus fidèle, le plus dévoué serviteur & sujet de sa Majesté,

R. GLOVER.

Digitized by Google

PROLOGUE (1).

QUELQU'ÉTRANGE que soit notre sujet, l'Histoire en a consacré le récit dans tous les siècles. Qui n'a point entendu parler de l'Argo envoyé par la Grèce à la conquête de la Toison d'or? Qui ne connoît pas les travaux de Jason, & les secours que la tendre Médée ne put refuser à ce Héros perfide? Dans tous les climats où les sçavantes Muses ont règné, le Théâtre a retenti des douloureux accens de Médée : il n'en est point où la Baguette magique & le Char volant n'aient été remis en partage à cette Fille des Dieux.

(1) Voyez les notes, à la fin de cette Traduction.

Les orages de trouble & d'inquiétude qui tourmentent les Grands, font connoître & chérir la tranquillité d'une vie obscure & privée. La morale de notre Fable rappelle cette vérité ; elle la retrace à nos yeux par les Scènes attendrissantes d'un malheur sans exemple ; par les souffrances d'une ame que la connoissance de son propre mérite exhalte, & que la honte oppresse ; dans laquelle l'amour & la fureur, la douleur & la folie, détruisent l'empreinte de la Divinité. C'est en vain que la science, la sagesse & la noble origine de Médée combattent pour elle ; ni la science, ni la sagesse, ni les Dieux ne peuvent soulager sa peine. Tout cède à ses

enchantemens, excepté le chagrin ; & malgré sa puissance, elle traverse inutilement les airs pour se dérober au désespoir.

Les caractères & les passions ici représentés, sont tous soumis aux cœurs sensibles : c'est aux Historiens à justifier le reste.

PERSONNAGES.

JASON.
ÆSON.
CRÉON.
LICANDRE.
Premier COLCHÉEN.
Premier CORINTHIEN.
MÉDÉE.
THÉANE.
HÉCATE.
Première PHÉACIENE.
COLCHÉENS, PHÉACIENES, THESSALIENS ET CORINTHIENS.

La Scène est dans la Citadelle de Corinthe; entre un bocage dédié à Junon, & le palais des Rois; on voit la mer en perſpective dans le fond du Théâtre.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LICANDRE, *voyant sortir* THÉANE *du Temple de Junon.*

LICANDRE.

CETTE auguste mortelle (*a*) que chacun respecte & chérit, porte ses pas hors du Temple (*b*); on voit règner à la fois sur son front préoccupé, le souci sacré de son mi-

(*a*) L'Anglois dit *That*, *forme divine.*

(*b*) Nous laisserons un petit espace dans la ligne, pour marquer les instans de réflexion ou de silence. Cet

nistère, & la douce sérénité qui relève la bienfaisance de son ame. Elle s'arrête à contempler la mer. Théane, pourquoi donc immobile à l'aspect de ces ondes, ne fais-tu nulle attention à la voix de ton frère?

THÉANE.

La suprême Junon (1), dans une extase religieuse, a présenté ce matin, à mes yeux étonnés, la figure de quelques étrangers poursuivis par le malheur, & que je dois admettre par son ordre, dans cette enceinte sacrée. Voilà un vaisseau qui tourne sa proue diligente vers le port de Corinthe.

LICANDRE.

Quelques coups de ses rames agiles le conduiront là-bas sur cette rive. Mais apprends l'objet de mon message. Créon est instruit que ton autel, dépouillé de guirlandes, témoigne encore ton opposition aux nôces de sa fille. Prépare tes yeux à soutenir la vue de son front menaçant; fortifie tes chastes oreilles contre ses ostentations impies: il ose citer l'exemple du puissant Jupiter,

usage, emprunté des Anglois, a déja été introduit dans l'impression françoise, par les Traducteurs du Théâtre de Shakespear.

(1) Voyez les notes à la fin.

pour autoriser la soif qu'il a d'usurper lui-même un empire absolu.

THÉANE.

Dis à Créon que s'il est quelquefois permis aux Rois d'imiter les Dieux, c'est dans leur clémence, & non dans leur pouvoir: dis-lui que les vertus humaines peuvent s'élever plus près de la perfection céleste, que toutes les grandeurs de la terre. Jupiter méprise les efforts des mortels ambitieux; mais il sourit aux actes de justice & de bienfaisance.

LICANDRE.

Je parlerois ainsi, Théane, si, comme toi, je pouvois accorder librement l'expression avec la pensée; mais le danger fait cesser l'harmonie de la langue & du cœur : leur union ne sçauroit exister dans le palais des Rois. Appaise donc la Déesse; & si Créon réclame mes services, si tu vois la Prudence emprunter le masque du zele, impute alors tout le blâme à la place que j'occupe, & pardonne généreusement Licandre.

Mais voilà l'équipage de ce vaisseau déja débarqué; il gravit avec lenteur, & d'un pas chancellant, le sommet de la montagne. Jette encore ici les yeux; une seconde troupe d'étrangers s'avance vers la ville; ils sont vêtus

de deuil; leur démarche annonce la tristesse. Ceci demande mes soins. Adieu. (*Il sort*).

SCÈNE II.

THÉANE, COLCHÉENS.

THÉANE.

QUELS sont ces inconnus? Déesse toute puissante! ta voix se fait entendre; mon songe est accompli.

Premier COLCHÉEN.

O toi (*c*) qui paroît le gardien de ces bois épais, dont la cime majestueuse guide le navigateur sur les mers de Corinthe, permets qu'un humble étranger s'informe à toi, & apprenne quel est le céleste pouvoir qu'on adore en ces lieux?

THÉANE, *à part.*

Les mêmes vêtemens! les mêmes traits qui s'offrirent à moi dans ma dernière vision! (*Haut*).

(*c*) Nous avons cru devoir conserver le tutoiement que tous les Personnages de la Pièce angloise emploient réciproquement entr'eux, sans distinction de rang ni d'âge. Le *vous* auroit été plus doux à l'oreille; mais le *tu* convient mieux aux mœurs antiques.

Tes pieds, ô Etranger! foulent une terre sacrée. Ces arbres ombragent le vénérable sanctuaire de Junon, Déesse de l'hymen, qui protége par sa présence la citadelle de Corinthe.

Premier COLCHÉEN.

Elevons donc nos voix suppliantes, & demandons que nos pieds exilés puissent trouver le repos dans ce saint asyle.

THÉANE.

Votre prière est exaucée. L'Immortelle qui réside en ce Temple, étend sur vous sa protection divine. Mais, dites-moi, ô favoris de la Déesse de l'hymen! quel est votre nom, & celui du Pays qui vous a vus naître?

Premier COLCHÉEN.

Fils errans de la Colchide, hélas! peut-être à jamais perdus pour notre Patrie! nous sommes venus des bords éloignés du Phase & des rives de l'Euxin, jusqu'aux murs de Corinthe, sur les pas d'une Princesse alliée au Soleil, à Hécate, à Circé; qui, par ses seules vertus, fait la gloire & l'ornement de l'Asie, & dont la haute sagesse est connuë dans tout l'univers. A ces traits, reconnoissez Médée, fille accomplie d'Œtès notre auguste Monarque.

THÉANE.

Où donc votre Princesse est-elle?

Premier COLCHÉEN.

Dans cette barque ancrée sur le rivage, qui, pour aborder en ces lieux, fit voile d'Iolchos; de cette ville où l'époux de Médée, feignant d'aller en ambassade vers Créon, la laissa sur une couche solitaire. Lassée d'une pénible & longue absence, elle s'est enfin hasardée à braver, avec ses enfans, tous les périls de l'onde infidelle.

THÉANE.

Ah, chers amis! Le cœur de l'homme est encore plus infidèle que l'onde. Votre Princesse, vouée à la douleur (*d*), éprouvera bientôt sur ces bords une vérité si désolante.

Premier COLCHÉEN.

Combien la nouvelle du malheur est rapide dans sa course! Notre barque touchoit à peine ces rivages fréquentés, que nous avons appris le divorce de l'ingrat Jason, & le nouvel hymenée qui l'unit en ce jour à la fille de votre Roi.

(*d*) *Daughter of affliction.*

THÉANE.

Si le Ciel n'y porte aucun obstacle! dirige ta vue à travers ces boccages sombres; remarque cet autel élevé près de la fontaine; conduis ta Princesse en ce lieu sacré. C'est un asyle que ni l'orgueil des Rois exalté par leur pouvoir, ni les désordres de la populace enflammée par les torches de la discorde, ni la main sacrilége des usurpateurs & des impies, n'ont jamais profané. Retirez-vous; je vois ouvrir les portes du Palais. Celui qui s'avance n'est point votre ami; c'est Créon. O, Déesse! sois aussi présente en ces lieux; protége ta servante (*e*). Eclaire les ténébres de son esprit terrestre.

(*Les Colchéens sortent*).

(*e*) *Thy servant.* J'ai conservé cette expression, qui d'ailleurs est consacrée dans toutes les liturgies modernes.

SCÈNE III (3).

THÉANE, CRÉON.

CRÉON, *en avançant.*

POURQUOI m'entretient-on des malheurs de Médée? Un Monarque doit toujours lever vers le Ciel un front assuré; & tandis qu'il fixe le trône radieux, où la brillante ambition règne parmi les étoiles, les espérances, les craintes, les perplexités du vulgaire passent & s'oublient, sans mériter son attention. Es-tu sortie de ton Temple, avec ces regards sinistres, pour troubler la joie publique?

THÉANE.

Réveille-toi, ouvre les yeux, trop crédule Cité (*f*); rejette de ton enceinte l'odieux festin qu'on y prépare, & que les habitans, vêtus de deuil, se hâtent de célébrer, par des cris lamentables, un hymen qui offense les Dieux.

CRÉON.

Pense-tu, Prêtresse séditieuse, avoir acquis le droit de contredire les arrêts des Rois? Va,

(*f*) L'Anglois dit ici : *howl, howl, howl deluded city.*

marche

marche à ton Temple ; va parer ton autel des guirlandes nuptiales, & ne m'oblige pas à rabaisser l'orgueil que t'a donné le puérile appareil de ton ministère.

THÉANE.

Non, Monarque abusé, ne crois pas que le bandeau sacré qui ceint mes tempes, la victime publique que je conduis au sanctuaire, les vœux des Nations portés par ma voix jusqu'au trône des Immortels, rendent en ce moment mon cœur plus fier, ma langue plus menaçante. C'est la Divinité qui daigne agréer mes services ; celle qui m'explique ses volontés, qui m'inspire la fermeté que je fais ici paroître. Mais la justice & la pitié guident mes pensées ; la bienveillance & la charité dirigent mes actions ; dans cet instant même, quelque présomptueux & terrible que Créon paroisse à ma vue, mon ame souffre en secret des malheurs qui le menacent, & desire de s'épancher en salutaires avis.

CRÉON.

Réserve tes avis pour l'oreille des lâches. Eh! qui t'a confié les dangers que je cours ?

THÉANE.

La même Déesse qui porta l'héritière de Colchos à quitter son père pour secourir les Héros

de la Grèce, & nous remettre en possession de la Toison d'or. Les cris plaintifs qui s'élèvent du rivage frappent déja son oreille..... Médée.....

CRÉON.

Que dis-tu de Médée?

THÉANE.

Elle est arrivée à Corinthe.

CRÉON.

A Corinthe !

THÉANE.

Médée & ses enfans viennent réclamer un père & un époux, dans le Prince que tu destines au lit de Creüse.

CRÉON.

O toi, qui dans les Cieux obtins le pouvoir suprême! souverain Maître de l'Olympe, Roi des hommes & des Dieux, si tu daignes abaisser tes regards paternels sur ceux de tes enfans qui tiennent ici bas un sceptre dans leurs mains, parle, dis-moi : le caprice d'une femme doit-il renverser la base où j'ai fondé l'espoir d'étendre mon empire? S'il en est ainsi, reprends mon diadême; je rejette avec mépris sa vaine décoration (g).

(g) L'expression originale est plus belle; *its scanty circle.*

THÉANE.

Vents, dispersez dans les airs toutes ces impiétés; que leur bruit ne profane pas le céleste Parvis.

CRÉON.

Fuis de ces lieux; rentre dans ton Temple.

THÉANE.

Ce n'est pas moi que tu braves: mais celle dont l'ineffable grandeur remplit ce sanctuaire; celle qui depuis long-tems fatiguée de victimes imparfaites, d'offrandes impures, d'horribles blasphêmes, témoigne chaque jour son mécontentement. Encore ce matin, au lever de l'aurore, sa divinité a frappé mes yeux. « Je prends, a-t-elle » dit, cette étrangère sous ma protection, & » t'ordonne de la recevoir dans l'enceinte de mon » Temple ». Monarque incrédule, rappelle-toi du moins que la science de Médée arme son bras d'un pouvoir plus qu'humain.

CRÉON.

Je le crois faux ce pouvoir, & tout ce qu'on raconte des merveilles de son art. Quant à ces victimes imparfaites, ces offrandes impures, ces horribles blasphêmes, dont tu fais un étalage affecté, ce sont des vains propos que les Prêtres publient, & qu'un Roi méprise.

THÉANE.

Adieu, Prince téméraire; j'ai satisfait à mon devoir.

CRÉON.

Arrête. Es-tu dans le dessein d'accorder un refuge à cette Colchéenne?

THÉANE.

Puis-je résister aux ordres de la Divinité?

CRÉON.

Eh bien! va rêver encore, & procure-toi quelque vision plus sage, qui t'enseigne le moyen d'éviter mon courroux. (*Théane sort*).

SCÈNE IV.

CRÉON, LICANDRE.

CRÉON.

D'OU vient ta négligence à m'apprendre l'arrivée de cette odieuse Magicienne, & le dessein que ta sœur a de la protéger?

LICANDRE.

Ces bruits me sont étrangers, Seigneur; J'apporte une nouvelle plus importante: Æson,

Roi d'Iolchos, & père de Jason, en s'avançant ici lui-même, prévient le compte que j'allois vous rendre de son entrée dans vos Etats.

SCÈNE V.

Les précédens, ÆSON, THESSALIENS *en habits de deuil.*

CRÉON.

MON frère, sois ici trois fois bien venu (*h*) Dois-je ton heureuse présence à notre ancienne amitié, ou bien à l'inquiétude que peut t'avoir causée la fuite de Médée, dont à peine l'arrivée précède ici la tienne ? La vivacité de ma joie ne m'avoit pas permis de faire attention à ce lugubre appareil.

ÆSON.

Il convient à ma fortune. Mes pieds fatigués sont bannis d'Iolchos. Tu sçais comment Pélias, ce frère barbare, cet usurpateur du Trône (4) paternel, fut vaincu & périt dans sa défaite. Son fils, réfugié chez les Thraces, vient d'entrer subitement en Thessalie, suivi d'un déluge de

(*h*) L'Anglois dit ici : *thrice hail! my double Brother.* Comment traduire cela en François ?

farouches guerriers. La fuite la plus précipitée a pu seule garantir ton ami. Hélas ! devenu ton suppliant, il réclame aujourd'hui ta protection, & te demande un asyle.

CRÉON.

Hâte-toi de dissiper tes alarmes. Ton valeureux fils n'aura pas plutôt déployé ses drapeaux, qu'il étendra les bornes de mon empire, & recouvrera le tien ; mais oublie tes malheurs pour donner tout entier à l'alégresse ce jour illustré par les nôces de Jason.

ÆSON.

Après avoir calmé si généreusement la douleur du Monarque, satisfais la tendresse du pere : conduis-moi dans les bras de mon fils.

CRÉON.

Entrons dans ce palais.

LICANDRE.

Jason n'y est pas, Seigneur.

CRÉON.

Que dis-tu ?

LICANDRE.

Je viens de le voir, seul & d'un air mélancolique, tracer sur le sable un sentier incertain.

ÆSON.

D'un air mélancolique ?

CRÉON.

Ce matin même, sa promesse l'oblige d'épouser Creüse.

ÆSON.

Peut-être, & je ne le crains que trop, peut-être est-il accablé de quelque calamité nouvelle; écoute-moi.....

CRÉON.

Ta présence éloigne tous les doutes. Licandre, va trouver le Prince, & qu'il apprenne par ta bouche, quel est celui qui vient célébrer son hymen.

ÆSON.

Ignore-t-il le débarquement de Médée à Corinthe?

LICANDRE.

Je crois qu'il l'ignore, Seigneur.

ÆSON.

Ah Ciel! fais qu'ils ne puissent se rencontrer!

CRÉON.

Licandre, préviens leur entrevue. Commande à Théane de se rendre auprès de nous: ta tête me répond de son obéissance.

(*Licandre sort*).

SCÉNE VI.

CRÉON, ÆSON.

ÆSON.

AH, si mon fils voyoit Médée!

CRÉON.

Son aspect peut-il détruire une ligue aussi forte que la nôtre?

ÆSON.

Hélas! tu connois bien peu celle dont tu parles. Ses yeux surpassent en éclat cette étoile brillante qui la première vient embellir le soir; ses talens sont au-dessus de sa beauté. Comme à la foudre des Dieux, tout cède à son éloquence, & ses paroles volent avec plus de rapidité que l'éclair.

CRÉON.

Pourquoi tressailles-tu?

ÆSON.

La voilà. Elle s'avance; mes yeux, déja frappés de sa démarche audacieuse, ne peuvent la voir sans frémir, avant même qu'elle ait atteint le sommet de la montagne.

CRÉON.

Fais-moi connoître la fameuse Magicienne de Colchos?

ÆSON.

Elle n'est que trop bien distinguée, & trop au-dessus de son cortège éploré, par ce port majestueux, cet air imposant qui caractérise les rejetons des Immortels : la rage sur le front, la douleur dans les yeux, tout annonce les tempêtes qui bouleversent son ame.

CRÉON.

Dieux des Eaux, puisque ta main partiale jette cette femme barbare (5) sur mes Etats, je vais dans l'instant la repousser dans tes flots.

ÆSON.

Mon royal ami, par quels moyens? Mais retirons-nous.... Evitons cette femme impérieuse qui pourroit blesser notre dignité. Je sçais que son esprit altier, orné des connoissances les plus sublimes, dédaigne la majesté des Rois, & qu'elle porte son orgueil jusqu'à s'égaler à la divinité même.

CRÉON.

Exécrable beauté! Malédiction sur elle & sur cet air majestueux! Mais quand le Soleil, son aïeul si vanté, pourroit armer son bras de ses

traits brûlans ; quand bien même Hécate & Circé, Déesses des noirs complots, précederoient ses pas, & répandroient la terreur sur ses traces : nous avons aussi nos démons, nos furies, & la Magicienne éprouvera leur pouvoir. Oui, la douleur, le désespoir, la rage combattront avec nous pour déchirer son cœur, malgré toutes les ressources de son art funeste. (*Ils sortent*).

SCÈNE VII.

MÉDÉE, ses deux Enfans, COLCHÉENS, PHÉACIENNES.

MÉDÉE.

JE vous défends d'insister. Les ames nobles, oppressées par l'injure, dédaignent la voix de la consolation. O vous, esprits infernaux, dévoués à mes volontés, accourez maintenant, & secondez la rage de Médée ! Donnez-moi la voix du tonnerre, pour faire éclater mon indignation sur la terre, & dans les Cieux ; pour publier par-tout, que moi, fille du Soleil, suis tombée au-dessous du rang des plus vils esclaves ; & que la douleur, la misère, le désespoir, le mépris, la honte, accumulés sur ma tête par les mains

du sort, ont pu terrasser mon courage, & triompher de ma vertu.

Premier COLCHÉEN.

Pourquoi fermes-tu les oreilles à nos fidelles conseils?

MÉDÉE.

Peux-tu par tes conseils me remmener dans ma famille, au milieu de mes amis, dans le palais où j'ai reçu le jour? Hélas! Je lui donnai tout; je lui remis la fleur de ma virginité (*k*); j'abandonnai pour lui & mon père

(*k*) *To him my virgin bosom i resigned, &c.* . . . . . Ai je eu tort de chercher à traduire ce vers? Aurois-je dû le passer sous silence, parce qu'il renferme une idée que la décence de notre Théâtre ne pourroit supporter, & qui blesseroit notre délicatesse françoise? Cela peut être. J'ai balancé quelque tems; j'ai été sur le point de citer ici le texte, sans essayer de le rendre en notre langue; cependant les réflexions sur les principes énoncés dans la Préface de cet Ouvrage l'ont emporté, & j'ai cru devoir employer une expression qui, en conservant l'idée angloise, ménageât en même-tems notre goût difficile. Si le Lecteur trouve cette expression encore trop forte; s'il la juge indigne du Théâtre tragique, je le prierai de se rappeler que Racine, en traduisant, ne l'a pas rejetée, & qu'il rendit une phrase de Coëphores d'Eschille, par ces mots: *la fleur de la virginité ne se restitue point.* Le même embarras s'étant représenté

& les compagnes bien aimées de ma jeunesse ; je le sauvai d'une infame défaite, de la honte, de la mort ; que pouvoit faire de plus une femme ? Cependant il en épouse une autre ; il me trahit ; il m'abandonne avec ses enfans, sans secours ; exposés sous un ciel étranger, à tous les besoins, à tous les outrages. Ecrasez sa tête perfide, foudres vengeresses ! Ah, malheureuse ! dans l'excès de ton désespoir, de ton indignation, de ta rage, peux-tu charger cet homme coupable d'une malédiction plus terrible, qu'en lui souhaitant des maux pareils aux tiens ?

Premier COLCHÉEN.

Quoique je partage ton juste ressentiment, acquitte, ô Princesse ! ce que tu dois à mon âge, à ma fidélité, à mes longs services. Dans le pénible trajet d'Iolchos à Corinthe, & depuis ton arrivée, tu as toujours refusé les secours nécessaires de la nourriture & du repos.

MÉDÉE.

Ne me parle plus de nourriture, ni de repos : les alimens sont désormais étrangers à cette

dans la cinquième Scène du second Acte, j'ai cherché à m'en sortir par une tournure différente, & qui s'éloigne moins de l'original.

bouche, & le sommeil est pour toujours interdit à ces yeux.

Premier COLCHÉEN.

Par la lumière de ton céleste aïeul, je ne verrai jamais ta sagesse devenir ainsi l'esclave de tes passions. Princesse, je t'exhorte encore une fois à profiter de cet asyle. C'est un bois consacré à la chaste épouse de Jupiter; tu trouveras l'hospitalité dans ce refuge secourable, & tu pourras prier les Dieux d'adoucir l'excès de tes malheurs.

MÉDÉE.

Imprudente Médée! pour élever un ingrat du gouffre de la destruction au sommet de la gloire, tu te verras donc toi-même dépourvue de tout secours, & réduite à l'état de suppliante? Hélas! qu'es-tu, toi que les aveugles humains nomment Sagesse? Tu ne sçaurois percer le voile léger & aërien qui dérobe à mes yeux l'avenue du danger; tu ne peux dissiper cet orage de détresse qui s'éléve sur les aîles de la vengeance, & qui va pour toujours chasser la paix de mon cœur. Descendue dans les ténébres d'une horrible nuit, je te bannis du fond de mon ame, impuissante Sagesse, afin qu'aucun soulagement ne puisse s'offrir à moi, que rien ne puisse modérer ma douleur, ni me sauver des transports de la rage. (*Elle sort*).

SCÈNE VIII.

COLCHÉENS, PHÉACIENNES.

Un COLCHÉEN.

DOUCES compagnes de nos malheurs, filles de la Phéacie (*l*), instruites dans l'art mélodieux des vers, approchez-vous. Exprimons nos regrets par des chants alternatifs : peut-être charmerons-nous les maux de notre Souveraine, dans les douceurs du tranquille repos.

Une PHÉACIENNE.

(6) O Musique ! source pure de plaisirs, pourquoi n'auroit-on recours à ton art céleste, que dans les fêtes de l'hymen, ou dans les assemblées tumultueuses des mortels heureux ? Ah, plutôt ! implorons ta puissance dans ce jour d'affliction & de larmes, pour faire passer dans nos ames ces divines sensations, qui calment les plus amères douleurs, & qui font, malgré lui-même, oublier au malheureux l'objet de sa tristesse.

Un COLCHÉEN.

Employons des accens convenables à notre

(*l*) *Melodious daughters of Pheacia's isle.*

infortune ; que Médée se rappelle qu'il est des chagrins pareils à ceux qui dévorent son cœur ; que le regret d'avoir abandonné notre patrie, nos amis fidèles, frappe ses oreilles, & que du moins notre douleur puisse apporter à la sienne un soulagement passager.

Première partie de la Musique.

Un COLCHÉEN.

(*m*) Superbes boulevards de cet heureux Empire,
Remparts audacieux que l'Univers admire ;
Et toi, qui de Corinthe asservis les deux mers,
Citadelle fameuse, ô toi ! qui dans les airs,
Vois tes dômes altiers surpasser les nuages,
Qui, de ton ombre immense, obscurcis ces rivages,
Et qui semble braver avec impunité,
Le courroux menaçant de Neptune irrité,
Hélas ! pour admirer votre gloire immortelle,
Faut-il que tourmentés d'une douleur cruelle,
Nous venions sur ces bords, malheureux Etrangers !
Consumer une vie échappée aux dangers,
Et mourir éloignés des rives fortunées
Que la Phase embellit de ses eaux argentées (7).

Une PHÉACIENNE.

(*n*) Chefs-d'œuvres si vantés, colonnes imposantes,
Dont les chapiteaux glorieux

(*m*) *Jambics.* On omet les Chœurs à la représentation.
(*n*) *Trochaics.*

Portent des Immortels les demeures brillantes,
Jusques à la voûte des Cieux ;
Fontaines, qui cédez avec un doux murmure
A l'art qui gêne votre cours,
Vous dont mille canaux reçoivent l'onde pure,
O vous ! dont l'utile secours
Désaltère Corinthe, & féconde ses rives ;
Loin de célébrer vos beautés,
Nous ne frappons les airs que de nos voix plaintives ;
Las ! nos cœurs sont trop attristés,
Pour permettre à nos yeux d'admirer vos merveilles :
O regret, tendresse, desir !
La seule Phéacie est l'objet de nos veilles ;
Pleurer, fait notre seul plaisir.

UN COLCHÉEN.

(o) Ah, plût au Ciel, qu'aux bords du célèbre Penée (8),
Nymphes de Pélion, votre troupe affligée
Eût vu par Jupiter ces arbres foudroyés,
Sapins cent fois maudits ! qui furent employés
A former de l'Argo la masse trop solide.
Ah, plût au Ciel, hélas ! que ce vaisseau perfide,
Fatal à notre paix, source de tous nos maux,
N'eût jamais sillonné le vaste sein des eaux ;
Qu'il n'eût point, triomphant des flots adriatiques (9),
Sur nos paisibles bords, souillé les mœurs antiques,
Médée n'eût jamais aimé l'ingrat Jason ;
Jamais de son époux l'affreuse trahison,
Dans l'exil, sur les pas de cette auguste Reine,
Ne nous eût entraînés pour partager sa peine.

(o) *Jambics.*

Seconde

Seconde partie de la Musique.

Une PHÉACIENNE.

(*p*) Délicieux bosquets, solitaires retraites,
Où les échos des vallons,
S'unissoient à nos voix dans nos paisibles fêtes;
Et répétoient nos chansons;
Gazon frais, toujours vert, ruisseaux, cavernes sombres;
Vous nous prêtiez votre secours,
Contre les traits brûlans du Dieu vainqueur des ombres;
Et toi, l'asyle des Amours,
Agréable berceau planté par nos Ancêtres,
Sous ton feuillage heureux,
Chaque soir, au retour de nos danses champêtres,
C'étoient de nouveaux jeux.
Mais ne rappelons point à notre ame attendrie
Ces jours de paix & de bonheur:
Leur souvenir n'est plus, loin de notre patrie,
Qu'un triste sujet de douleur.

Un COLCHÉEN.

Loin de ces riches bords où la Grèce orgueilleuse,
Protége & réunit l'élite fastueuse
Des Muses & des Arts, fils de l'oisiveté;
Loin de ces riches bords, l'auguste vérité,
S'exilant à jamais, entraina la justice;
L'antique bonne foi, simple & sans artifice,
Suivit bientôt leurs pas, & fuit loin de ces lieux,
Dès-lors, & pour toujours, monstre banni des Cieux,

(*p*) *Trochaics.*

Mensonge, sur ces bords tu fixas ton empire.
Plutôt que d'y souffrir un injuste martyre,
Puisse le noir Caucase, attendri sur nos maux,
Nous engloutir vivans dans ses affreux cachots;
Puissions-nous succomber à des douleurs nouvelles,
Sur son sommet chargé de glaces éternelles.

Une PHÉACIENNE.

Zéphirs, qui d'une course agile & passagère,
Traversez l'empire des airs,
Calmez les flots émus, & d'une aile légère,
Folatrez sur le sein des mers.
O Zéphirs! désormais dans ces fertiles plaines,
Où brilla notre premier jour,
Vous n'agiterez plus de vos douces haleines,
Nos cheveux tressés par l'Amour.
Cascades, dont les eaux claires, mélodieuses,
Invitoient nos yeux au sommeil,
Et qui, portant le frais dans nos grottes heureuses,
Charmoient encor notre réveil;
Par des torrens de pleurs vous êtes remplacées,
Hélas! & le même destin
Fait, de nos lits de fleurs, des couches hérissées
Par les épines du chagrin.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASON, *qui paroît dans le fond du Théâtre, marche lentement;* THÉANE, *retirée sur un côté de la Scène, observe Jason;* MÉDÉE *est dans le Bocage sacré.*

THÉANE.

On voit d'ici Jason s'avancer en ces lieux. Il ne se doute pas que celle qu'il trahit remplisse ce Bocage des tristes accens de sa douleur.
O, illustre ingrat! combien de pensées cruelles t'agitent! Que sont devenues les graces qui accompagnoient toutes tes actions, depuis que tu combats avec les remords, depuis que tu t'es livré aux reproches de ta conscience? C'est devant ce juge intérieur, que tu m'entendras plaider la cause de la malheureuse Médée. Voici l'instant.
Trop facile Héros, quoiqu'égaré dans le sentier de la gloire; quoique séduit, entraîné malgré toi, tu

supporteras avec modération la censure que tu mérites.

JASON.

Pressé par les ordres absolus d'un père, sollicité par le superbe Roi de Corinthe, engagé par le prétexte spécieux du bien public, j'ai consenti, & l'heure approche. Ah, puisse mon cœur n'éprouver jamais de repentir! puisse-t-il n'être jamais forcé de convenir avec lui-même, que l'intérêt public ne fut qu'une ambition déguisée, & le respect filial, une foible excuse pour rompre des nœuds solemnels!

MÉDÉE, *dans le Bocage.*

Ingrat Jason!

JASON.

D'où viennent ces plaintes?

MÉDÉE, *dans le Bocage.*

Père du jour! tu vois mes torts.

JASON.

Encore? L'imagination troublée par les remords, enfante ces sons dépourvus de réalité, & témoigne la terreur dont elle est frappée.

MÉDÉE, *dans le Bocage.*

O vous, arbitres de la foi promise! ô vous, Jupiter & Thémis, qui présidez aux sermens, exaucez-moi!

JASON.

C'est une voix pareille à la sienne, lorsqu'elle... Hélas! ne méprisons pas ce que nous retrace une imagination sensible. (*Il s'appuie sur le devant de la Scène*).

THÉANE, *en s'approchant de Jason.*

La fleur de la santé s'est flétrie sur son teint. Des paupières tremblantes ferment ses yeux obscurcis. Un frémissement involontaire naît sur ses lèvres livides, & passe dans son corps défaillant. Bénis soient à jamais les signes de son retour à la vertu! Salut, Prince; pourquoi sembles-tu prêter une oreille attentive? Quel est l'objet de tes alarmes?

JASON.

Un murmure respectable du Ciel offensé, sorti de ce Bocage, sous l'apparence d'une voix, terrasse mon courage, & glace mes esprits.

THÉANE.

Qu'as-tu donc entendu?

JASON.

Les accens de Médée, par un prodige inouï, ont trois fois frappé mes oreilles; quoique l'immensité des mers la sépare aujourd'hui de ces bras infideles.

THÉANE.

Il n'est pas ici besoin de prodige. La nature tressaillira dans ton cœur, quand tu sçauras que c'étoit la voix de Médée elle-même qui réclamoit Jason.

JASON.

Elle même ?

THÉANE.

Oui, la fille outragée d'Œtes, venue depuis peu des rives de la Thessalie. Tu peux la voir assise au bord de la fontaine, inclinant ses joues pâles sur l'autel.

JASON, *jettant les yeux sur le Bocage.*

(10) O vous, Divinités de la justice & de la vengeance! Thémis & Némésis! O vous, Juges sévères! condamnez-moi, coupez la trame de mes jours, qui furent voués au malheur.

THÉANE.

Invoque la patience.

JASON.

Chaque âge de ma vie fut affligé par des maux particuliers..... Je vis presqu'en naissant la couronne de mon père usurpée. Ma jeunesse, soumise aux volontés d'un tyran insidieux, fut offerte en sacrifice sur le rivage de Colchos. Tu l'espérois ainsi, cruel Pelias; plût au Ciel que tes vœux

n'eussent point été trompés!..... Je triomphois. La gloire que j'acquis ne fut pour moi qu'une nouvelle source de calamités. Hélas! qu'est-elle devenue cette gloire, en servant des Rois intéressés, en favorisant l'injustice, & protégeant le crime?

THÉANE.

Oublie tes propres infortunes, pour t'attendrir sur le sort de ton épouse & de tes enfans, rendus malheureux par ta fragilité.....Ecoute.

JASON.

J'obéis.

THÉANE.

Comment pouvois-tu conduire cette Princesse accomplie, de climats en climats, & l'associer à tes travaux, pour la rendre victime, dans une terre étrangère, des loix injustes qui laissent les époux maîtres du divorce? Comment pouvois-tu te flatter que la coutume établie chez les Grecs, ou tout autre coutume colorée des vains prétextes d'une politique criminelle, pût jamais rompre un nœud solemnel & sacré; un nœud formé sous les auspices de ces loix suprêmes, qui ne sont point écrites; mais que dicte l'honneur à tous les cœurs sensibles?

JASON.

O femme respectable, prête-moi ton secours!

THÉANE.

Reconnois ta faute. Le repentir est héroïque, & tient sa place au rang des humaines vertus.

JASON.

Oui, je renonce à Creüse, à son empire. Cependant vois ce cœur agité par une terreur nouvelle. Toutes les épreuves que j'ai subies; les dangers sans nombre que j'ai bravés, en affrontant les monstres; la famine, les mers orageuses, prouvent moins mon courage que la résolution de soutenir l'entrevue qui se prépare. Je crains ce mépris, cette colère qui peuvent étouffer le repentir, & provoquer la destruction.

SCÈNE II.

Les précédens, LICANDRE.

LICANDRE.

THÉANE, le Roi t'ordonne de paroître devant lui.

THÉANE.

Dans quel temps?

LICANDRE.

A l'instant même.

THÉANE.

J'obéis.

JASON.

Tu ne m'abandonneras pas.

THÉANE.

Tu as entendu ce qui m'est ordonné. Rappelle-toi mes dernières paroles. Conserve tes justes intentions. Et toi, Licandre, que ta conduite ne mérite ni mes reproches, ni la colère de Junon.

LICANDRE.

Ne crains rien. Tes avis seront gravés dans ma mémoire (*q*). (*Théane sort*).

(*q*) L'Anglois dit : *fear not; thy counsels shall be treasured here.*

SCÈNE III.

JASON, LICANDRE.

LICANDRE, *à part.*

JE m'apperçois ici d'un changement subit. Je dois délivrer simplement ma commission, en évitant toute recherche étrangère. (*Haut*). Prince, j'ai long-tems suivi tes traces. Le Roi Æson vient d'aborder à Corinthe, & souhaite au plutôt te serrer dans ses bras.

JASON.

Mon père en ces lieux! Dieux justes, pourquoi multipliez-vous mes infortunes, & accumulez-vous ainsi sur ma tête la honte & la perplexité?

LICANDRE.

Prince, voici le Roi; je retourne auprès de Créon. (*Il sort*).

SCÈNE IV.

JASON, ÆSON.

JASON.

INTERDIT, aliéné, tourmenté, je conserve encore pour lui toute ma vénération. O respectable vieillard! quel sujet te fait abandonner ton habitation paisible! O tête sacrée, qui conduit tes cheveux blancs dans ces demeures du malheur? Viens-tu pleurer en habit de deuil nos erreurs mutuelles? Viens-tu gémir en ces lieux sur la honte de ta maison?

ÆSON.

Hélas! Jason sçaura trop tôt la cause de ce lugubre appareil, & celle de mon voyage. Mais, réponds-moi, pourquoi mon fils s'éloigne-t-il du palais de Créon? Pourquoi l'a-t-on vu tracer à l'écart un sentier sur le rivage, lorsque Corinthe n'attendoit que sa présence pour remplir les airs de chants d'allégresse?

JASON.

Elle feroit mieux d'attendre encore ce que jusqu'ici tous les siécles ont vainement attendu;

que le glaive de la Justice soit émoussé, & que le retour de l'honneur soit maudit.

ÆSON.

Puis-je interprêter ces paroles mystérieuses?

JASON.

Mon père! ne sçais-tu pas que Médée pleure dans ce Bocage, en invoquant Jupiter & Thémis, & les prenant à témoin de mon ingratitude.

ÆSON.

C'est ce que je craignois le plus. Ma vieillesse ne quittera donc jamais cette triste livrée, deuil éternel de ta patrie, de tes amis, de ta famille? Les malheurs de l'exil vont creuser sur mon front des rides plus profondes que celles du tems.

JASON.

Les malheurs de l'exil!

ÆSON.

Hélas, oui! La race de Pelias m'oblige à me réfugier à Corinthe. Le jeune Acaste règne. Créon me promet son secours; ce secours me sera-t-il refusé par mon fils?

JASON.

Ainsi nous commençons à recueillir l'amère moisson d'infortunes dont une politique inté-

ressée avoit répandu les semences. Lorsque je fus entraîné dans cette fatale enceinte, & qu'agité par de jaloux soupçons, ô Médée! je pus te délaisser ; le Ciel alors effaça nos noms des registres de la fortune, & le sceptre en poussière te tomba des mains.

ÆSON.

De grace, évitons ces détails. Mais quel objet arrête tes regards?

JASON.

Un soleil obscurci par les vapeurs qui s'élévent de nos crimes. Elle sort du Bocage. Eveille-toi; tombons aux pieds de notre protectrice. Confessons à ses yeux, à ceux de Jupiter, moi l'inconstance qui ternit ma renommée ; toi, les foiblesses qui dégradent ta tête royale.

ÆSON.

Et qui sauvera Colchos?

JASON.

Elle. Médée dont la généreuse sagesse arrête la force des armées, qui terrassa le vieux Pelias, peut bien détrôner son fils.

ÆSON.

Quelle frénésie t'agite! Suis-moi chez Créon.

JASON.

Reste toi-même ici.

ÆSON.

Cruel ! pourrois-tu te faire un plaisir de voir outrager mon âge & ma dignité ? Suis-moi, je te l'ordonne.

JASON.

Inébranlable ; &, comme si je faisois partie de ce rocher, j'attendrai dans ce lieu l'arrivée de Médée (*r*).

ÆSON.

Fils rébelle ! Elle vient. Mais mes yeux ne vous quitteront pas. Souviens-toi que tu hasardes en ce jour l'amitié de ton pays, & peut-être aussi celle d'un père. (*Il sort*).

(*r*) Le texte est ici bien affoibli par la traduction françoise :

Riveted
I wait as if congenial with this rock s grew
From its foundations, till Medea comes.

SCÈNE V (10).

JASON, MÉDÉE, COLCHÉENS, PHÉACIENN-ES.

JASON, *à part.*

COMMENT soutenir l'aspect de son mérite outragé? Comment choisir l'instant le plus favorable pour l'aborder?

MÉDÉE.

Pourquoi puis-je commander à la lune, tirer les esprits des royaumes de la nuit, & découvrir les pouvoirs cachés de la nature malfaisante? N'ai-je donc eu la science & la sagesse en partage que pour sentir mes malheurs avec plus d'énergie; que pour prouver combien est foible la raison, lorsqu'elle combat avec le désespoir?

Premier COLCHÉEN.

Ne néglige pas cependant leur secours. La science & la sagesse, aimables sœurs de la vertu, adoucissent tous les chagrins dont le cours de notre vie est parsemé.

MÉDÉE.

Silence vieillard. La douleur de Médée lui permet-elle en ce moment de prêter à tes dis-

cours une oreille attentive? Non : laisse-moi plutôt détester mon existence, maudire le Soleil mon brillant aïeul, & reprocher au Ciel de m'avoir donné l'être. J'éleverai ma voix vers vous, Dieux inexorables! je vous demanderai pourquoi votre injustice épouvante la terre par un malheur égal au mien.

JASON, *à part.*

Je prévois, je ressens d'avance toutes les suites de cette terrible entrevue. Mais un instant de plus donnera peut-être quelque relâche à sa fureur. (*Haut*). Médée. Je viens.....

MÉDÉE.

Oses-tu venir avec cette ingratitude, & cette fausseté qui n'eurent jamais d'égales, pour soutenir les regards de celle que tu trahis?

JASON.

Je viens exposer mes erreurs à tes yeux.

MÉDÉE.

Non, non: tu viens plutôt, sans doute, vanter ici le mérite de Creüse, & relever à mes yeux des attraits qui surpassent les miens.

JASON.

J'atteste la Divinité qui réside en ce Temple; je l'appelle à témoin de la volonté de mon père....

MÉDÉE,

MÉDÉE.

Perfide! crains-tu d'irriter ton père? Ton père!

Ah! plût au Ciel que j'eusse toujours été aussi prudente, & que je n'eusse jamais oublié le devoir filial. Ton père ne te donna qu'une existence passagère, une existence qui, dès son premier essor, alloit devenir la victime de l'oubli, si je ne t'eusse sauvé du naufrage, & fait naître à la gloire.

JASON.

Oui : je te dois ma vie, & ma renommée!

MÉDÉE.

Je te donnai aussi mon cœur, mon premier amour (*s*). Je te sacrifiai ma patrie, mes amis, mon honneur, ma tranquillité; je t'accordai tout, tout; un père!... qu'auroit-il fait de plus? Ce père, foible & barbare, ne fut-il pas aussi l'objet de mes soins? Je le délivrai d'une infame oppression; je chassai ce traître Pelias, ce frère cruel qui voua ta jeunesse à la mort..... Mais, ô ma colère! appaise-toi; & le père & le fils, aussi vils, aussi faux l'un que l'autre, ne méritent plus que mon indifférence.

(*s*) Il y a dans le texte : *my virgin love.*

JASON.

Ton outrageante dureté obscurcira-t-elle toujours les perfections que tu dois à ta noble origine? Et ne seras-tu jamais rendue à la sagesse, pour m'écouter avec modération?

MÉDÉE.

Non : le plus ingrat de tous ceux qui jamais oublièrent leurs bienfaiteurs. Quand le célébre Argo reposa sa proue sur les bords sabloneux du Phase, quelle autre main que la mienne éleva les trophées des Princes de la Grèce? La Toison d'or eût resté suspendue dans le Bocage enchanté, sous la garde du monstre; des chiens sauvages & des vautours auroient dévoré vos membres; & vos ossemens, privés de sépulture, auroient au loin blanchi les rives de la Colchide, si je ne m'étois jetée avec courage entre les étroites limites qui séparoient alors votre vie de la destruction; si je n'eusse, par des charmes magiques, endormi le dragon vigilant, & courbé sous le joug les taureaux indomptés; enfin, si par un seul & même bienfait, je ne vous eusse donné le secours, la vie & la victoire.

JASON.

J'avoue les bontés sans nombres dont tu m'as comblé, & le souvenir.....

MÉDÉE.

Maudit soit pour toujours ce souvenir que je déteste. Maudit soit aussi l'art infernal qui dirigea votre vaisseau sur les vagues obéissantes. Mais plus maudite encore soit à jamais l'heure, l'heure fatale où je vis pour la première fois ces traits perfides; l'heure où je cédai trop tendrement à la douce illusion de mes yeux. Ah! plût au Ciel que dans l'horreur de mes enchantemens, lorsque, pour ton salut, les antres du Tartare étoient ouverts à ma vue, plût au Ciel que les démons m'eussent emportée dans un tourbillon, à l'extrêmité du globe, ou que la terre s'entrouvrant sous mes pas, m'eût ensevelie dans son sein.

JASON.

Je trouve ta douleur, fille d'Œtès; elle m'accable, elle, si je n'avois à t'offrir un cœur pénétré du repentir le plus sincère.

MÉDÉE.

Ton cœur parjure, souillé par l'ingratitude & le crime? Retire-toi; va le porter à Creüse; tu n'obtiendras de moi que du mépris.

JASON.

Quoiqu'ici je m'avoue criminel, & que je m'abaisse jusqu'à pleurer ma faute, n'oublie pas

que je suis ce Jason dont la renommée publie par-tout les exploits. Je mérite tes reproches, je les endure; mais l'éclat de mon nom me sauve du mépris.

MÉDÉE.

C'est la récompense de la fausseté.

JASON.

Arrête, je t'en conjure. Que je sois écouté! Lors de mon départ pour Corinthe, je n'avois d'autre dessein que d'affermir, par une ligue avec Créon, le trône chancelant de la Thessalie : ce trône depuis renversé par le féroce Acaste. Je reçus bientôt après l'ordre précis d'épouser Creüse. Tu étois éloignée de mes yeux; Créon m'accordoit son amitié.....

MÉDÉE.

Au prix de ton infamie!

JASON.

Femme impatiente!

MÉDÉE.

Homme foible & parjure! La protection d'un Roi pouvoit-elle être comparée à la mienne?

JASON.

Par les Dieux immortels, tu m'écouteras! La violence de la passion étouffe sa voix.

O majesté ! ô sagesse ! ô traits jadis divins ! La rage altèrera-t-elle encore long-tems vos graces ? Il n'est point de beautés, point de talens, point de vertus auxquelles je n'eusse préféré tes perfections célestes.

Ebloui par le faux éclat du trône ; séduit par une vaine politique, ou trompé par le respect filial, j'oubliai, je l'avoue, la foi sacrée que je t'avois promise. Mais, à peine je te revois, qu'un trait de lumière éclaire mon erreur. Aussitôt le repentir me conduit à tes pieds. J'y viens, non comme un lâche suppliant, implorer ta pitié ; mais comme le fléau des tyrans, le vainqueur des monstres ; comme un héros couvert de ta propre gloire, qui se subjugue lui-même. Femme opiniâtre ! femme injuste ! tandis que je m'humilie jusqu'à te supplier, tes regards inflexibles ne témoignent que le dédain. Pense à tes enfans.

MÉDÉE.

Traître ! oses-tu les nommer ?

JASON.

Prends garde ; la destruction nous poursuit d'un vol rapide (*t*), des piéges inévitables nous

(*t*) L'expression angloise n'est pas rendue : *destruction with a hunters speed persues usboth.*

environnent de toutes parts. Pèse dans la balance de la sagesse toutes les obligations qui me furent imposées.

MÉDÉE.

Peuvent-elles être comparées avec la vie, la gloire, & les bontés sans nombre que j'eus pour toi, homme aveugle, foible, insensible & vil? Mais mon ame, supérieure à la tienne, ne s'arrêtera plus sur ton ingratitude. Quoique je t'aie sauvé d'une honteuse défaite, de l'infamie & de la mort, je ne veux pas t'élever au-dessus de ta lâche perfidie. Que la fortune épuise désormais sur moi tous les traits de sa malignité; que le malheur le plus affreux me poursuive partout; que je sois rejetée, avec mes enfans, des Etats policés, méprisée par les Nations barbares; que le désespoir, la misère & la famine errent avec nous dans un monde étranger à l'hospitalité; au milieu de nos maux, nous ne penserons jamais à leur infame auteur, qu'avec le mépris qu'il mérite. (*Elle sort*).

SCÈNE VI.

JASON, ÆSON.

JASON.

QUE la tempête éclate donc, femme tyrannique, & que les vagues s'élévent au-dessus de ta tête.

ÆSON.

Eh bien, tu l'as vue! tandis que les yeux de ton père te demandoient une soumission que tu lui as refusé avec cruauté, dis-moi, mon fils, si tu persistes encore à suivre la compagne des furies? si tu veux toujours habiter avec l'aigre querelle, le reproche, les noirs soucis? Jason abandonnera-t-il sa renommée à l'oubli? son bras refusera-t-il de relever le trône de ses pères? de venger sa patrie, & de ranimer ses lauriers flétris dans l'oisiveté?

JASON.

O Mars! tu prépares un banquet pour le désespoir.

ÆSON.

Non, mon fils; une moisson pour la valeur, une fête pour la gloire. Suis-moi, quittons ce

triste lieu. Viens goûter encore la joie dans le sein de ton père.

JASON.

Je te suis à l'instant. Mais ne parle jamais de joie à ton fils. Mon ame n'entretiendra plus d'agréables pensées ; elle ne trouvera plus de soulagement que dans l'horreur de l'homicide & du ravage. Fasse le destin que ce soir, à la pâle lueur des étoiles, il me soit permis d'abandonner les remparts de Corinthe ; que le bruit du cor, les éclats de la trompette, & le son perçant du clairon, les cris du massacre & le cliquetis des armes, puissent à l'envi se confondre pour célébrer mon hymenée.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VII.

COLCHÉENS & PHÉACIENNES, *sortant du Bocage sacré, & fixant les yeux sur Jason, pendant qu'il quitte la Scène.*

Un COLCHÉEN.

Récitatif (*u*).

O toi, qui sous le joug asservis la furie
Des taureaux menaçans armés de pieds d'airain;
Toi qui sçus les dompter; toi dont la main hardie
Osa guider le soc travaillé par Vulcain,
Dans la terre où les dents du dragon dispersées
Devoient donner naissance à des guerriers nouveaux;
Toi qui de ces guerriers tranchas les destinées,
Dans les mêmes sillons qui furent leurs berceaux;
O Jason! ô mortel chéri de la victoire!
Songe qu'en ce palais, tes plus grands ennemis
Se réunissent tous pour obscurcir ta gloire,
Et tremble d'être un jour à leurs ordres soumis.

Une PHÉACIENNE (*x*).

Des lâches séducteurs t'attendent en ces lieux,
Pour te fermer les sentiers glorieux,
Où l'honneur te promet des couronnes certaines.

(*u*) *Solemn recitative.*
(*x*) *Trochaics.*

Les monstres de Colchos, le doux chant des Syrènes
Ne menaçoient que le fil de tes jours;
Mais ici, de ta vie on veut ternir le cours,
En te rendant coupable:
Arrête encor tes pas, guerrier incomparable.

COLCHÉEN.

Récitatif.

Magnanime héros, victorieux Jason!
D'un éternel remord, évite le poison.
Ah, daigne réfléchir que l'affreuse misère,
L'esclavage, l'exil, & la douleur amère,
Sont d'inéfables biens auprès des traits cruels
Que lance Némésis dans le cœur des mortels,
Lorsqu'ils sont ennyvrés d'une vaine louange;
Et qu'éprouvant du sort les rigueurs sans mêlange;
Ils peuvent s'accuser d'avoir par leurs forfaits,
Mérité tous les maux que le Ciel leur a faits.

Une PHÉACIENNE.

O Nymphes de Tempé! ô vous, qui dans vos fêtes;
Chantez en vers harmonieux,
L'amour du héros dont les Dieux
Se plaisoient à voir les conquêtes;
O vous qui remplissez les airs,
Du bruit éclatant de sa gloire,
Et qui célébrez sa victoire,
Suspendrez-vous aujourd'hui vos concerts,
Par les accens du reproche & du blâme?
Aux remords déchirans, livrerez-vous son ame?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉANE, premier COLCHÉEN.

Premier COLCHÉEN.

L'ESPOIR dans sa fleur (*y*) a été détruit par la colère.

THÉANE.

Déplorable colère ! Mais si ses torts sont grands, ma pitié n'est pas moindre. Dis-moi, Colchéen, ta Princesse ne connut-elle pas les devoirs de l'hospitalité ?

Premier COLCHÉEN.

Plus d'une fois son humanité reçut & protégea les Grecs, sur nos côtes barbares.

THÉANE.

Cependant un Prince de la Grèce lui refuse en ce jour un asyle. Allons, guide mes pas vers cette infortunée.

(*y*) *In its bud.*

Premier COLCHÉEN.

Le chagrin, qui jamais ne repose, la conduira bientôt en ces lieux. Elle vient. Attendons ici quelque intervalle de calme.

THÉANE.

Ces enfans sont-ce les siens?

Premier COLCHÉEN.

Hélas oui! ce sont les gages de l'amour de Jason.

THÉANE.

Ils augmentent encore par leurs larmes l'intérêt qu'inspire un si touchant spectacle. Et toi, cèdre superbe (z), dont la cime s'élevoit dans les airs, & dominoit si majestueusement les vastes forêts, quelle cruelle main te ravit ta dignité première? Aujourd'hui, comme si tu venois d'être frappé de la foudre, on voit tes jeunes rameaux flétris autour de toi.

(z) *Thou fair and stately tree.*

SCÈNE II.

THÉANE, premier COLCHÉEN, MÉDÉE, ses DEUX ENFANS, COLCHÉENS, PHÉACIENNES.

L'AINÉ DES ENFANS (*aa*).

POURQUOI nous fuir? Pourquoi te fâcher, quand nous nommons, ou quand nous demandons notre père?

MÉDÉE.

Vous n'avez point de père.

L'AINÉ DES ENFANS.

Lorsque nous quittâmes Colchos, ne nous dis-tu pas qu'il étoit ici, à Corinthe? Nous avons traversé la mer, qui nous empêche à présent de le trouver?

(*aa*) M. Glover s'éloigne ici de la coutume des anciens, qui metoient en personnages muets tous ceux qui contribuoient plus au spectacle qu'à l'action, & sur-tout les enfans, dont le bégaiement ne leur paroissoit pas digne du Théâtre tragique. On ne peut disconvenir cependant que le peu de mots que ceux de Médée prononcent dans cette Scène & dans la seconde de l'Acte suivant, n'augmentent l'intérêt, & ne produisent un pathétique sublime.

MÉDÉE.

C'en est fait. Nous ne retrouverons jamais en lui, vous un père, moi un époux.

L'AINÉ DES ENFANS.

Hélas! tu pleures.

MÉDÉE.

Vous devez aussi, mes enfans, apprendre à verser des larmes. Misérables victimes, destinées à errer ici bas dans la sombre vallée du deuil, pourquoi lever les yeux sur votre déplorable mère? Elle ne sçauroit protéger la foiblesse de votre enfance; elle ne peut commander au chagrin, à la douleur, d'épargner vos têtes innocentes.... J'eus aussi des parens! O mortels chers & sacrés! votre souvenir déchire mon cœur! Vous inondez de pleurs vos joues creusées par l'âge; vous dépouillez vos têtes de leur neige vénérable, lorsque la triste Médée se retrace à votre cœur navré, & vous gémissez comme elle sur une postérité malheureuse.

Premier COLCHÉEN.

A la rage succède à présent l'accablement de la douleur. Ma Souveraine, tourne ici tes regards; vois devant toi la Prêtresse sacrée.

MÉDÉE.

Salut à la plus humaine des femmes.

THÉANE.

Rendez graces à Junon.

MÉDÉE.

Elle me devoit un refuge. Ce fut par son conseil, que j'abandonnai les rives qui m'avoient vu naître, & que je transportai dans le climat qu'elle chérit la précieuse Toison. O Théane! l'humanité seule a dirigé ta conduite.

THÉANE.

Sage Princesse, Créon veut t'obliger par ses menaces à quitter Corinthe. Mais attends sa présence en ces lieux. Ne crains point sa colère. Garantie par Junon, par mon auguste ministère, plus encore par mon inclination naturelle, je te donnai, & te continue ma protection.

MÉDÉE.

Jette sur ces enfans des regards favorables. Les préserver des maux & des chagrins qu'ils vont recueillir sur les traces du tems, c'est l'unique souci de leur mère. Daigne exaucer ses vœux les plus chers; reçois leur innocence en dépôt : mais laisse Médée se protéger elle-même.

L'AINÉ DES ENFANS.

Abandonnés depuis long-tems par notre père, nous avons toujours trouvé la consolation dans ton sein. Veux-tu nous abandonner aussi?

MÉDÉE.

Nous nous retrouverons encore. Qu'on les éloigne de moi (*bb*), je ne puis plus supporter l'aspect de ces miroirs fideles qui réfléchissent mon malheur, & multiplient mes peines.

THÉANE.

Ne pleurez pas, mes enfans.

MÉDÉE.

Etouffez, s'il se peut, les transports de leur douleur; elle éteindroit peut-être dans mon ame le courage qui doit les sauver.

Médée continue ses sanglots.

THÉANE.

Venez, aimables affligés; venez offrir avec moi des vœux au Ciel pour la plus infortunée des mères. Vous élèverez vos mains pures vers Junon, jalouse de la foi conjugale; vers

(*bb*) La même idée, avec moins d'énergie cependant, se trouve dans *Inès de Castro*, Acte V, Scène V. *Eloignez mes enfans; ils irritent mes peines.*

Thémis,

Thémis, arbitre des sermens. La voix de votre enfance, douce comme le gémissement de la colombe, volera jusqu'au trône des Immortels, tandis que les prières de l'homme faux, devenu réprouvé par l'âge, se perdront dans la pompe des sacrifices. (*Elle retourne au Temple avec les Enfans de Médée*).

SCÈNE III.

MÉDÉE, COLCHÉENS, PHÉACIENNES.

MÉDÉE.

A-T-ON éloigné mes Enfans?

Premier COLCHÉEN.

Oui, Madame.

MÉDÉE.

Rappelons maintenant dans mon cœur ce courage intrépide qui l'enflamma jadis, lorsque, dans le Bocage enchanté, j'évoquai les pouvoirs rébelles de l'enfer, & que l'enfer obéit à ma voix; lorsque la Lune obscurcie descendit de son char arrêté dans sa carrière; que les chênes noueux se courboient à mes charmes puissans; que je domptai le dragon furieux, & donnai la sûreté aux héros, aux demi-dieux de la Grèce,

PREMIER COLCHÉEN.

Voici le Roi.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, COLCHÉENS, PHÉACIENNES, CRÉON, LICANDRE, *suite de Créon.*

MÉDÉE.

POURQUOI le Roi de Corinthe vient-il interrompre mes sanglots? Vient-il se vanter de ce que son injustice est revêtue du pouvoir d'opprimer Médée?

CRÉON.

Femme foible! quereller fut toujours ton partage; commander est le mien. Fuis de ces lieux, abandonne au plutôt cette enceinte.

MÉDÉE.

Qui es-tu pour me faire ainsi la loi, pour m'interdire le passage sur ce petit espace de terre? Libre comme les vents, je parcours la nature jusqu'en ses dernières limites; quand je marche, le genre humain révère mes traces, chaque élément me dévoile ses principes les plus secrets, &

les héros, jaloux de la renommée, implorent mes faveurs. Quel est donc ce Créon qui refuse à la fille du Soleil la justice & l'hospitalité?

CRÉON.

Il n'est pas de ceux qui révèrent tes traces, ni de ceux qui mandient tes faveurs. C'eſt un Prince absolu dans son autorité, dont le sceptre te défend de t'arrêter à Corinthe. Va, éloigne-toi; traverse les neiges du Caucase; retourne dans les déserts (12) où tu reçus le jour; va raconter tes exploits à des barbares. Cette terre n'admet point une vagabonde telle que Médée, qui, pour s'enfuir avec un étranger, abandonna son père, abandonna sa patrie, & les trahit tous deux.

MÉDÉE.

Je pris la fuite avec celui que tu voudrois, par la plus noire, par la plus infame trahison, attirer au lit de ta fille. Si la sagesse & la justice étoient connues de Créon, je pourrois ici peut-être excuser le reste de ma conduite; mais, justifier mes actions devant le brigand qui voulut bassement profiter de mon absence pour me ravir ma seule richesse, c'est ce que ma grande ame dédaignera toujours.

CRÉON.

Loin d'ici, femme téméraire ; sors de ces murs, tandis que tu le peux encore, avant d'éprouver combien la respectable image des Dieux est gravée sur le front des Monarques, & que ma colère est aussi prompte dans la destruction que la foudre du grand Jupiter.

MÉDÉE.

Eh, tu racontes à Médée ces fables ! ces contes puériles, par lesquels l'imbécille vulgaire est abusé ; tu les racontes à celle qui connoît la source secrette de toutes choses ! Admirez cette noble image des Dieux ! Prophanateur des liens les plus sacrés, revêtu de la pourpre, & couvert des ornemens de la royauté, par la triste main d'un hasard aveugle, il croit retracer dignement à nos yeux la majesté des Immortels.

CRÉON.

Le seul exil n'est plus la punition que je te réserve. Œtès sera vengé par moi de sa fille infidelle, & les crimes qu'elle commit en Colchide seront expiés dans ces climats. Le châtiment, la honte & l'insulte dépouilleront ce corps superbe, humilieront ce cœur farouche jusqu'à ce qu'il se brise dans l'agonie la plus amère, &

que tu maudisse la témérité sauvage qui te fit braver le bras d'un Monarque irrité.

MÉDÉE.

Mortel orgueilleux! ignores-tu que je puis ébranler le trône d'airain de Pluton; que je puis, malgré toute ta puissance, t'enchaîner sur les rocs arides du mont Riphée. Là, environné des furieuses tempêtes, privé de tes sens, livré au plus affreux désespoir, invoquant en vain le Ciel à ton aide, les frimats glaceront ton sang; tes vêtemens royaux, ton diadême & ton sceptre deviendront le jouet des plus horribles tourbillons, tandis que moi..... ô stérile & vain pouvoir! tandis que moi, je ne cesserai d'être infortunée..... Menaces infructueuses! N'a-t-il pas arraché Jason de ces bras? A quoi sert ma puissance? Mon cœur n'est-il pas en proie aux plus cruelles angoisses? Reste-t-il encore dans ce cœur malheureux une seule étincelle de la sagesse qui l'animoit? Tout s'y est éteint à la fois..... Ah, Jason! Jason! (*Elle tombe dans les bras de ses femmes*).

CRÉON.

Tu vois cette Magicienne orgueilleuse, terrassée devant la fermeté d'un Roi menaçant.

LICANDRE, *à part.*

O, la plus outragée des femmes!

CRÉON.

Qu'on la transporte hors de ces lieux, avant qu'elle ne revienne à la vie.

LICANDRE.

Déja la multitude commence à murmurer. Si ce lieu saint étoit prophané par la violence, le zèle du peuple iroit jusqu'à la révolte. Cette Princesse, dont par-tout on vante la sagesse, pourroit peut-être se laisser persuader d'abandonner Corinthe. Je la vois reprendre des forces ; son regard s'adoucit.

MÉDÉE, *à part.*

Modère-toi un moment, ô ma fierté! emprunte aujourd'hui le masque de la bassesse, pour mieux t'élever à la vengeance. Prince, je te demande seulement trois heures pour quitter tes Etats.

CRÉON, *à Licandre.*

Si elle excède ce court espace de tems, j'emploierai la force pour l'éloigner de mes yeux.

LICANDRE, *à Médée, pendant que Créon quitte la Scène.*

Princesse, tu viens de terminer avec prudence

cette orageuse contestation; lorsque trois heures seront écoulées, je reviendrai conduire sûrement tes pas aux frontières de ce Royaume.

(*Il sort*).

SCÈNE V.

MÉDÉE, COLCHÉENS, PHÉACIENNES.

Premier COLCHÉEN.

CESSE de t'affliger. Tel qu'on voit ces nuages d'une forme hideuse, se disperser en vapeurs légères, à la première agitation de l'air; de même ton souffle peut dissiper les vaines menaces de ce tyran barbare. Instruit de bonne heure par la sœur de ton père, par l'illustre Circé, qui m'initia dans les secrets magiques, je tâcherai, dans tes enchantemens.....

MÉDÉE.

Oui, reprenons la baguette magique; ce sceptre puissant, formé d'une branche de l'ébène qui couvre de son ombre le trône de Pluton: jadis coupée dans les Enfers, plongée trois fois dans les ondes froides & dormantes du Léthé; donnée par Hécate à Circé, elle fut ensuite remise dans

mes mains pour calmer les vents & les flots, pour forcer au repos les feux actifs du firmament, & pour couvrir l'univers des sombres voiles de la nuit. Laissez-nous. Retirez-vous, Vierges fidelles, qui partagez si généreusement mes malheurs; je ne voudrois pas porter la terreur & l'effroi dans vos ames timides.

(*Suite de Colchéens, & les Phéaciennes se retirent*).

SCÈNE VI.

MÉDÉE, premier COLCHÉEN.

MÉDÉE, *agitant sa baguette.*

ELEVEZ-VOUS d'abord, vous, ombres impénétrables à la vue; & vous, nuages ténébreux, descendez à ma voix; couvrez-nous, ainsi que nos mystères, d'une profonde nuit.

(*Le Théâtre est obscurci*).

(13) O toi, dont les magiques chants forcent la lune à quitter son orbite, arrêtent les planètes dans leur course rapide, & peuvent obscurcir les flambeaux des Cieux!

Divinité terrible, dont le nom est révéré sur des autels rougis de sang humain, par le Scythe

féroce du mont Taurus, & par les tribus du Sarmate sauvage.

Tandis que les torrens enchaînés suspendent leur cours ; que les Nymphes effrayées des fontaines refusent aux prairies le tribut de leurs ondes ; que la couleuvre engourdie expire à tes accens.

Couronnée des rameaux de ces chênes funèbres qui dérobent l'entrée du palais de Pluton, & répandent une seconde nuit sur les régions infernales.

Parée de tes lugubres vêtemens, agitant dans ta main la torche redoutable au milieu des hurlemens de ton cortége, puissante Hécate, parois à nos yeux.

Premier COLCHÉEN.

Par les noires eaux du Stix, par celles du Léthé, lentes & paresseuses, par la mortelle vapeur qui s'éléve de l'Averne bourbeux, par le sanglot éternel qui grossit les ondes du triste Cocyte, par le feu de l'ardent Phlégeton, terrible Déesse, exauce nos prières.

Souillant tes pieds dans une rosée de sang, tu erres maintenant au milieu du carnage, dans ces lieux où la discorde vient d'offrir sa dernière hécatombe à Mars (14).

Ah, détourne un instant tes oreilles des cris funestes des vautours ; abandonne le corbeau qui croasse autour des cadavres; laisse heurler le loup nocturne (*cc*), toujours avide de nouvelles proies, & porte ici tes pas.

Les vents soutenus par une sainte horreur, cesseront de respirer en ta présence; les nuages qui recèlent la foudre, n'approcheront point; les vagues mugissantes deviendront immobiles & muettes.

MÉDÉE.

C'est assez. La puissance du charme a suspendu la foudre dans les airs; les feuilles flexibles sont roidies sur leurs tiges; les fontaines sommeillent; les oiseaux se taisent, & les vagues expirent en silence sur le rivage des mers. Quitte au plutôt ces lieux. Elle vient. Je sens frémir la terre. Ses entrailles gémissent. Sa surface s'entrouvre. A peine la fille d'Œtès peut-elle supporter ce spectacle.

(*Premier Colchéen sort*).

(*cc*) *Midnight wolf.*

SCÈNE VII (15).

MÉDÉE; HÉCATE, *sortant du sein de la terre, vêtue de longs habits noirs, portant une couronne formée de serpens & de feuilles de chênes sur la tête, & une torche enflammée dans sa main.*

MÉDÉE.

O Déesse! qui me fus toujours propice; qui daignas m'enseigner le pouvoir des végétaux, & m'initier dans les secrets de la négromancie : ô toi! qui présidas si long-tems aux triomphes de Médée, vois-la maintenant à tes pieds, vaincue par le désespoir.

HÉCATE.

Je connois tes souffrances, ô ma fille! mais guérir les plaies de l'affliction, calmer l'excès du désespoir, ce n'est pas l'ouvrage de l'Enfer.

MÉDÉE.

Accorde-moi donc la vengeance.

HÉCATE.

Nomme-moi ta victime.

MÉDÉE.

Creüse? Non..... mon noble courroux doit

épargner une foible mortelle.... Le vieux Æson?... Non; il est le père de mon héros;..... mais périsse Créon.....

HÉCATE.

L'heure approche où le ravage & la mort exerceront leurs fureurs sur ces bords malheureux. Ce rocher, couvert d'un sang illustre, en frémira jusqu'en ses fondemens. Alors les furies, la discorde & le zèle bouillant plongeront trois fois leurs traits dans les feux stygiens, & vengeront tes torts. Adieu.

MÉDÉE.

Arrête encore un instant..... Mon foible cœur voudroit te demander..... si Jason me rendra son amour?

HÉCATE.

Ne cherche point à connoître ton sort.

MÉDÉE.

Dévoile à mes yeux ma destinée. Je t'en conjure par ceux que tu révères; je te demande au nom sacré des Divinités infernales.....

HÉCATE.

Tu as prévalu contre toi-même. Avant que les roues du char de la nuit aient commencé

leur course ténébreuse, les objets que tu chéris périront par ta rage, sans que tu puisse connoître le moment fatal où le coup sera frappé: ensuite, errante, désespérée, tu fuiras dans les climats les plus éloignés, traçant à l'aventure des routes marquées par la désolation.

(*Elle retourne sous terre*).

SCÈNE VIII.

MÉDÉE, *seule.*

QUOI! je pourrois détruire l'objet de mon amour! Par moi Jason mourroit! Trop affreuse, trop insupportable idée! O clémente & fière Junon! viens à mon secours. Terrassée par la douleur, j'implore ta pitié!

SCÈNE IX.

MÉDÉE, *succombant à sa douleur, s'affaisse, & tombe à terre;* COLCHÉENS, PHÉACIENNES.

Premier COLCHÉEN, *en entrant.*

LES rayons du soleil couchant surmontent les ténébres que la baguette de notre auguste Souveraine avoit élevées; ils brillent une seconde fois sur le sommet de ces tours & de ces superbes édifices..... O, spectacle affreux! ton serviteur fidèle ne peut retenir plus long-tems ses larmes: il ne peut les empêcher d'inonder les traces dont le chagrin a sillonné ses joues.

MÉDÉE.

Ah! quelles larmes mes yeux doivent-ils verser encore? quels maux plus violens mon sein doit-il éprouver? quels gémissemens plus amers ma voix doit-elle faire entendre? (*Elle se lève*). Dieux barbares! Dieux sans remords! Quoi! je pourrois détruire Jason?..... Hélas!..... trop cher, mais infidèle héros, je pourrois t'arracher la vie! Non, non: périsse plutôt mon art.

Première PHÉACIENNE.

Combien de fois les cœurs parjures ne furent-ils pas rappelés par la force des enchantemens? Suspends ces plaintes inutiles : ne vois-tu pas dans le secours de la magie, le moyen de ramener Jason dans tes bras?

MÉDÉE.

Sans doute je le puis; mais je dédaigne un art qui commande à sa personne, & ne peux rien sur son amour. Va, vole vers Jason; que la douce persuasion soit le seul charme qui l'attire en ces lieux. Agréables comme le zéphir de l'été, les graces brillent dans ses regards & dans ses moindres actions. Pars dans l'instant, sois un messager fidelle; la fierté de Médée sçaura se soumettre.

Premier COLCHÉEN.

J'obéis, Madame. (*A part*). Mais hélas, sans espoir!

MÉDÉE.

En attendant son retour, rentrons dans ce bois, & choisissons à l'écart un réduit solitaire. Là, à l'ombre d'un épais feuillage, je soulagerai mes ennuis par des plaintes secrettes, jusqu'à ce que la paix renaisse dans mon cœur. (*Elle sort*).

SCÈNE X.

COLCHÉENS, PHÉACIENNES.

Un COLCHÉEN.

TORRENS impétueux de nos climats sauvages (*dd*),
Qui du haut des rochers, tombez avec fracas,
Et qui portez au loin l'horreur de vos ravages.

(*ee*) Vous aviez pour nous des appas
Que nous rejetons, sur ces rives.
Le bruit de votre onde en courroux,
Qui fait pâlir les Nayades craintives,
Nous sembloit mille fois plus doux,
Que, dans ce lieu; les accords de la lyre,
Et les accens que la flûte soupire.

Sombres bois, dont l'aspect inspire la terreur;
Précipices affreux, qui glacez d'épouvante;
Cavernes où réside une éternelle horreur.

Pour notre ame, jadis contente,
Vous étiez des objets charmans.
Heureux encor dans nos alarmes,
Si, jamais libres de tourmens,
Nous pouvions voir tarir nos larmes;
Mais hélas, ô sort rigoureux!

(*dd*) *Cretics*,
(*ee*) *Trochaics*.

Dans

Dans notre douleur extrême,
Jusqu'à l'espérance même,
Tout se refuse à nos vœux.

Une PHÉACIENNE.

Le torrent suit son cours, la mer au loin mugit;
L'affliction se plaint, la tendresse soupire;
Le noir chagrin consume, & l'homme faux trahit.

De même un douloureux martyre,
Sans cesse nous poursuit de climats en climats;
Cependant ne bannissons pas
De nos cœurs la douce espérance:
On dit qu'elle répand des fleurs
Sur les maux de notre existence,
Et qu'elle peut donner naissance
A des salutaires erreurs.

La bonté de Junon, la flatteuse espérance;
Tout semble rappeler le bonheur dans ces lieux;
Et je crois voir déja le héros qui s'avance.

Oui, chaque objet plaît à mes yeux;
La nature paroît plus belle;
Une grace toute nouvelle
Me découvre mille agrémens;
Dans tous les sons qui frappent mon oreille.

(*Se tournant vers la mer*).

Où suis-je! quel transport! ô prodige! ô merveille!
Ces horribles écueils ne sont pas effrayans;
Les vents suspendent leur furie,
Et font entendre dans les airs

Une agréable mélodie.
Sur le rivage des mers,
Les ondes semblent sourire ;
Et mon ame, dans le délire
Où la plonge un espoir flatteur ;
Bannit un instant sa douleur.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASON, premier COLCHÉEN.

JASON.

MAIS, quel est son projet, en m'appellant près d'elle?

Premier COLCHÉEN.

Celui de te voir encore une fois.

JASON.

Pour me faire essuyer, sans doute, de nouveaux mépris.

Premier COLCHÉEN.

Rappelle-toi, héros magnanime, le secours que ton bras généreux ne refusa jamais, & prodigua souvent à l'infortune. Médée sera-t-elle la seule dans l'univers à qui tu n'accorderas pas ton appui?

JASON.

Il n'est plus tems. Tantôt, dans ces lieux même, elle m'a méprisé, rejeté loin d'elle;..... maintenant nous sommes étrangers l'un à l'autre.

Premier COLCHÉEN.

Depuis long-tems j'ai commencé le cours d'une vie laborieuse, & chargée d'événemens. Parmi le nombre de maux dont notre existence est affligée, j'ai remarqué toujours que les plus déplorables avoient été produits par la colère; par cette cruelle passion qui te fait oublier aujourd'hui tes obligations les plus sacrées: ce que tu dois à tes enfans. Il n'est donc plus de tendresse dans le cœur de Jason! La nature même est morte dans le sein paternel!

JASON.

Quand je nommai mes enfans, Médée fut sourde à ma voix; elle n'ouvrit la bouche que pour m'accabler de reproches outrageans, & du plus vil mépris.

Premier COLCHÉEN.

Voici les images vivantes des graces de Médée, & les compagnons de ses malheurs.

SCÈNE II.

JASON, ENFANS de Médée & de Jason, Premier COLCHÉEN.

L'AINÉ DES ENFANS.

AH, mon père! mon père! sommes-nous enfin assez heureux pour te retrouver? Nous avons traversé les mers, bravé les tempêtes, pour nous joindre à toi. Viens avec nous tranquilliser ma mère qui te regrète. Viens sécher ses larmes, en lui jurant de ne plus te séparer de nous. O, mon père! viens la consoler.

JASON.

La consoler!

Premier COLCHÉEN.

Peux-tu te refuser à voir les gages d'un amour aussi tendre? Cruel! Dans cet âge où toutes les sensations de l'ame sont ardentes, tu as rejeté la vertu loin de toi, pour embrasser l'odieuse difformité du crime. Je n'ai point de postérité..... Jamais je ne fus engagé sous les loix de l'hymen. Est-ce aux larmes d'un vieillard infortuné à t'apprendre ton devoir? Faut-il qu'un cœur glacé par l'âge, accablé par le malheur, t'enseigne les devoirs sacrés de père & d'époux?

JASON.

Soutiens-moi plutôt que de m'accabler, ô vertueux vieillard! Je succombe..... mon cœur s'attendrit, & le courage m'abandonne.

L'AINÉ DES ENFANS.

Notre présence peut-elle te causer de la peine?

JASON.

Non, mes Enfans; non : vos plaintes adoucissent mon cœur. Il vous chérit, il vous révère. Ces tendres enfans n'ont point cessé de mériter nos soins mutuels. Quedirai-je? Non, je ne paroîtrai point cruel, ni même sévère. ... Réponds-moi, vénérable Colchéen; Médée voudroit-elle? ...

Premier COLCHÉEN.

Prince, ordonnez; elle est soumise à tout.

JASON.

Dans les malheurs du divorce, qui, mieux que le père, peut protéger les enfans? Si Médée consent à remettre leur sort en mes mains, la fortune & l'honneur deviendront leur partage.

L'AINÉ DES ENFANS.

Ah! ne nous arrache pas des bras de notre mère.

LE PLUS JEUNE DES ENFANS.

De notre tendre mère ! Laisse-nous.....

L'AINÉ DES ENFANS.

Laisse-nous mêler nos larmes aux siennes.

JASON.

Quelle tendresse ! quelle constance dans ces foibles enfans ! Mais..... jamais ils ne furent accablés de son mépris.

SCÈNE III (16).

Les précédens, MÉDÉE, COLCHÉENS, PHÉACIENNES.

MÉDÉE, *s'arrêtant brusquement.*

VOILA donc celui qui me connut & me dédaigna..... Cœur opiniâtre, t'agiteras-tu toujours dans mon sein ? Hélas ! tu dois fléchir, & te soumettre.

JASON, *s'avançant vers Médée.*

Eh bien ! fille d'Œtès, j'obéis à ta voix.

MÉDÉE.

Il fut un tems où Jason, sans être sollicité, seroit accouru à la seule voix de celle qu'il

chérissoit : mais, pourquoi rappeller cet éclair de bonheur ! O tourment d'une mémoire trop fidelle ! Ah, Jason ! Jason !

JASON.

Achève.....

MÉDÉE.

Je ne puis parler.

JASON.

Mon courage succombe..... Cette douleur muette m'accable & me confond.

MÉDÉE.

Le destin a-t-il donc ordonné que nous nous séparions pour toujours ? S'il est ainsi, rends-moi tout ce que j'abandonnai pour toi; rends-moi ma patrie, l'amour de mes sujets, mes parens outragés, la perte de leur affection ; une réputation sans tache, une conscience pure & sans reproche ; non, non; il est impossible !... Mais, écoute-moi, Jason, & sois juste encore une fois.

JASON.

Plût aux Dieux qu'elle m'eût tenu ce matin un semblable langage !

MÉDÉE.

Ce n'est pas seulement les liens mutuels de l'amour & de l'hymen, mais encore nos travaux, nos conquêtes & notre gloire; tout ce qui est héroïque &

sublime conspire à nous réunir..... Quels astres dans les cieux éloignés, quelles mers, quels rivages nouveaux n'avons-nous pas vus ensemble? & quels dangers pourroient nous offrir les climats les plus barbares dont Médée n'ait point sauvé Jason? Nos travaux surmontés, nos épreuves finies, faudra-t-il donc nous séparer pour jamais? O trop cher & tendre époux! (17) ô toi, père de ces enfans! la honte, la douleur, le désespoir se précipitent sur ma tête! Ils font éprouver à mon cœur les maux les plus cruels; leur poids m'accable, & m'entraîne vers la terre. (*Médée se précipite avec ses enfans aux pieds de Jason*). Vois à tes pieds la fille du Soleil, implorant la pitié de celui qui l'a méprisée.

JASON.

O Junon! toi qu'on adore dans ce Temple, comment peux-tu voir à mes pieds cette illustre infortunée, sans lancer de ton autel une destruction rapide sur ma tête? ou plutôt, ô Déesse! toi qui peux, comme Jupiter ton époux, disposer à ton gré du tonnerre, pourquoi ne me réduisis-tu pas en poudre, lorsque, guidé par les furies, je ratifiai ce contrat sacrilége?

MÉDÉE, *se levant avec précipitation.*

Qu'as-tu dit?

JASON.

Créüse..... est ma femme..... (*Il se dérobe aux regards de Médée, ensuite il la fixe pendant quelque tems; & après un moment de silence, il continue*). Médée..... ah! la parole & le mouvement l'ont ils abandonnée? Ce teint qui retraçoit les couleurs de l'aurore se fane & pâlit. Ces yeux où brilloit la majesté du Soleil, perdent leur éclat, & se ferment au jour. O la plus malheureuse & la plus outragée des femmes! laisse échapper tes plaintes; donne des cris à la colère, & des larmes à la douleur.

MÉDÉE, *d'un air égaré.*

Quel prodige nouveau se présente à ma vue! ô vous qui m'environnez, jetez vos regards sur les ondes.

Premier COLCHÉEN.

Mes enfans, retirez-vous; retirez-vous dans le Temple; fuyez cet affreux spectacle. (*Une Phéacienne emmène les enfans de Médée*).

MÉDÉE.

Quel objet inconnu flotte sur la mer, & brave le courroux des vagues irritées?

JASON.

O crime! ô exécrable perfidie! qui remplit

ces beaux yeux de larmes, ce noble cœur d'angoisses, & l'esprit le plus éclairé des ténébres de la folie!

MÉDÉE.

Voyez ce nuage porté sur les eaux, il semble maîtriser les vents, & dompter leur furie; il vomit un énorme fardeau sur ces bords effrayés.

JASON.

Ah, plût au Ciel que ces mêmes flots qu'un esprit aliéné par la douleur retrace à sa mémoire, eussent alors englouti pour jamais mon funeste vaisseau!

MÉDÉE, *s'avançant vers Jason.*

Quel est ce jeune présomptueux qui ose franchir les limites de cette région? Ignores-tu que des taureaux furieux, des dragons qui jamais ne sommeillent, défendent ces rivages funestes? Il m'écoute sans frémir..... Non: jamais je ne vis tant de graces & tant de majesté.

JASON.

Ah! dis plutôt qu'il est avili, défiguré par le souffle empoisonné du crime!

MÉDÉE.

Il parle. Quelle harmonie! Il réclame la Toison d'or. D'où vient ce zèle ardent qui porte ma

main à l'enrichir de ce prix glorieux ? Mais tu seras toujours constant ? toujours fidelle ? je dois, je veux en croire tes sermens.

Premier COLCHÉEN.

Quels remords ? quelle terreur l'ont pétrifié ? le désordre aussi augmente dans l'ame de Médée.

MÉDÉE.

Ecoutez ces bruits formidables ! Les taureaux qui respirent des flammes, commencent à mugir. La forêt tremble. Voyez le dragon diriger ici sa course ; voyez le tourmenter l'air de ses vastes aîles. Son corps monstrueux, précédé par la foudre, vole au milieu d'un noir tourbillon. Es-tu terrassé ? Rassure-toi, ô vaillant héros ; demeure à jamais sous ma sauve-garde. Suivez-moi, vous démons dont l'haleine empoisonnée souille la lumière du Soleil, qui glacez d'effroi le cœur le plus courageux, & qui captivez la force dans les chaînes de l'oisiveté.

JASON.

J'éprouve tes terreurs. Oui, écrase-moi. Rassemble tes démons ; puissent-ils, de leur bras infernal, m'entraîner, me précipiter dans les tourmens que je mérite, & que la justice des Dieux sans doute me réserve ; que je sois étendu, déchiré sur la roue d'Ixion ; là, garotté par des chaînes

brûlantes de diamans (18), que j'endure sans fin le dard des vipères & l'aiguillon du scorpion vénimeux, plutôt, oui plutôt que d'être témoin de tes souffrances.

MÉDÉE.

Quoi, tu pâlis! Pourquoi gémir? pourquoi te plaindre? Tu es sauvé : le monstre, en sommeillant, laisse tomber ses aîles écailleuses; tu es vainqueur. Médée est ta conquête.

(*Jason tombe dans les bras des Colchéens*).

O surprise! ô crainte! s'est-il évanoui? où suis-je? quel spectacle s'offre à ma vue! Un précipice désert! un rocher suspendu sur des mers inconnues! aucune plante n'étale sa verdure dans ce lieu désolé; aucun abri ne s'offre à ma tête menacée par l'orage. Quoi, deux enfans embrassent mes genoux! ils répandent des larmes! ils appellent Médée leur mère! Homme perfide! héros parjure! sur quel rivage as-tu fui loin de mes bras? Ecoutons. Les vents seuls répondent à mes plaintes : c'est la mer qui murmure; elle mêle ses gémissemens aux miens... Ah! qui es-tu, hideux phantôme, couvert d'un sang livide? Pourquoi cette torche stygienne est-elle dans tes mains? Es-tu la Vengeance échappée du Tartare? viens-tu pour secourir

Médée? Vole à mon aide; secoue ton funeste tison devant mes pas. Pour consommer nos sinistres projets, les vents nous prêteront leur rapidité, la mer ses fureurs, l'enfer ses démons, & le soleil ses rayons enflammés (19).

(*Elle sort en fureur*).

SCÈNE IV.

JASON, premier COLCHÉEN.

Premier COLCHÉEN.

RAPPELLE ton courage.

JASON.

Oui, mon ame sort d'un désordre confus. Elle connoît maintenant l'horreur où elle est réduite. Ma vue est désillée, mon entreprise est résolue, & l'espérance m'en promet le succès.

Premier COLCHÉEN.

Prince, j'admire ta résolution. Il faut te préparer à secourir Médée. Créon la force d'abandonner ces lieux; épargne ce nouveau malheur à son cœur sensible.

JASON.

La Prêtresse la protégera jusqu'à ce que....

Premier COLCHÉEN.

Arrête ! & vois derrière-toi le Ministre de Créon ; il vient pour forcer Médée à quitter les rives de Corinthe.

SCÈNE V.

Les précédens, LICANDRE.

JASON.

QUOI, Licandre !

LICANDRE.

Prince, daigne permettre que j'entretienne un moment ce vieillard.

Premier COLCHÉEN.

Tu peux t'expliquer sans mystère.

LICANDRE.

Colchéen, tu sçais les ordres dont on m'a chargé.

Premier COLCHÉEN.

J'entends ; si Médée refuse de quitter ces bords, tu dois contr'elle employer la violence.

JASON.

Impie & vil scélérat ! si ces bras qui vain-

quirent les taureaux de la Colchide, déchiroient à l'instant tes membres; s'ils lançoient au loin leurs sanglans débris, pour servir de pâture aux monstres de la mer, ce seroit offrir un juste sacrifice à Thémis. Mais je respecte en toi le frère de Théane.....

LICANDRE.

Que tu l'insultes, en me parlant ainsi! Avec le consentement de Théane, & sur la promesse de Médée de quitter les rives de Corinthe, j'accours ici pour la conduire avec sûreté jusqu'aux frontières de ce Royaume. J'étois guidé par la pitié pour cette malheureuse Princesse, par la terreur que m'inspire l'humeur farouche du Roi, par le respect pour la Déesse; mais le changement, Prince, que j'observe dans ton ame, me trouble & m'embarrasse; je crains de succomber dans le labyrinte des événemens, & je n'ose plus marcher avec sécurité.

JASON.

Eh bien! Licandre, si tu es innocent.....

LICANDRE.

Ah, Ciel! voici le Roi. Il s'avance vers ces lieux; sa présence va redoubler nos embarras & nos inquiétudes.

SCÈNE

SCÈNE VI.

Les précédens, CRÉON, *suite de Créon*.

CRÉON, *en entrant.*

JASON, m'a-t-on dit, est sorti du palais, d'un air triste & pensif, pour joindre un vieillard de la suite de Médée. (*En appercevant Jason*). Dieux! que vois-je? il est interdit, confus! Licandre & ce vil étranger sont avec lui? Mon aspect les a plongés dans le silence..... Jason;.... Quoi! il ne répond pas. Jason, quel sujet vous absorbe dans ces profondes réflexions? Licandre, réponds-moi.....

LICANDRE.

Prince, je l'ignore, & ne puis te l'apprendre.

CRÉON.

Eh bien! comme père & comme Roi, je te demande, héros Thessalien, pourquoi tu parois confondu & muet en ma présence.

JASON.

En ta présence! Un pouvoir plus formidable que le tien ne sçauroit intimider ce cœur, qui ne fut vaincu que par sa propre foiblesse.

CRÉON.

Visions chimériques!

JASON.

Écoute, Créon, avec patience. La Divinité tutélaire de Corinthe siége solemnellement en ces lieux. La vertu plaide, & la pitié pleure devant elle. Que Créon & Jason portent aujourd'hui leurs têtes coupables à son tribunal. Nous avons long-tems sommeillé sur le duvet d'une imprudence criminelle. Eveillons-nous : sortons d'un songe imposteur ; &, sans nous reprocher nos erreurs & nos foiblesses, soumettons nos destinées aux décrets de Junon. Je dois briser les liens qui m'unissent à ta fille ; je dois lui dire un éternel adieu.

CRÉON.

Qu'entends-je! un éternel adieu! est-ce un rêve?..... Licandre, Médée n'est-elle point partie?

LICANDRE.

Seigneur, le tems.....

CRÉON.

Traître! qu'on la saisisse.

JASON, *à Créon.*

Arrête, tu me crois encore ce même Jason?

cet esclave soumis de la volonté d'un père & de ton ambition. Apprends que je suis changé. Mon cœur s'est livré tout entier au tumulte. Une fureur nouvelle, une rage qui m'arment contre toi, contre Æson, contre moi-même, déchirent aujourd'hui mon sein bouleversé. Ecoute, suis mes conseils. Ne provoque pas les transports déréglés d'un insensé, d'un furieux qui ne connoît plus que la honte, le désespoir & le crime.

CRÉON.

Jeune présomptueux! les exploits dont tu fus redevable au secours de la magie; les grossiers trophées que tu remportas chez les Nations barbares, te donnent-ils le droit de braver un Monarque de la Grèce? te donnent-ils le droit de lui résister, lorsque, banni de ton héritage, & environné des maux qu'entraîne l'exil, tu n'as d'autre appui que celui de son trône, & ce secours n'est accordé qu'aux larmes de ton père?

JASON.

Je le rejette avec mépris cet odieux secours; je ne veux d'autre soutien que celui de mon épée, & le bruit de mon nom. Chef des Argonautes, puis-je manquer de secours, tandis qu'Alcide, Pelée, Telamon & le divin Orphée & les Jumeaux de Léda sont encore ici bas

pour défendre ma cause? Mais pourquoi perdre du tems en vains discours? Pourquoi flétrir ma renommée & ma gloire par une vaine ostentation semblable à la tienne. Adieu pour jamais.

(*Il sort*).

SCÈNE VII.

CRÉON, LICANDRE, *suite de Créon.*

CRÉON.

JE pénètre son dessein. (*A un des Gardes*). Pars, rassemble une troupe fidelle; va t'assurer du vaisseau de Médée..... O vous, noirs démons du ressentiment, accourez, volez autour de moi; accompagnez mes pas, & disposez de mon sceptre. (*A un autre de ses Gardes*). Toi, ferme à l'instant les portes de la ville. Que personne ne sorte sans ma permission..... Oui, je retiendrai Jason; je le forcerai à se prosterner aux genoux de Creüse.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, THÉANE.

THÉANE.

J'AI entendu ta voix menaçante, ô Monarque endurci dans ta désobéissance à la Reine des Cieux.

CRÉON.

Oses-tu, seul auteur des malheurs de ton maître, affronter ainsi sa colère? (*A Licandre*). Ma vengeance éclatera d'abord sur ta tête, vil complice de cette Prêtresse rébelle; par tes complots secrets, Jason a deux fois entretenu Médée.

LICANDRE.

La providence des Dieux, ou le hasard peut-être.....

CRÉON, *à ses Gardes.*

Qu'on s'empare de lui; qu'on le charge de chaînes; qu'il soit dans l'instant précipité dans le plus affreux cachot.

LICANDRE.

Citoyens de Corinthe, cette place est sacrée. Au nom de la Reine des Dieux, je réclame votre protection.

THÉANE.

La vénération de vos ancêtres, depuis la fondation de Corinthe, a toujours préservé cet asyle des attentats de la violence.

CRÉON.

Lâches, vous reculez ? rebelles ! traîtres ! j'armerai des bras qui ne craindront pas de forcer cet asyle, vain boulevard des Prêtres séditieux. Les supplices les plus cruels termineront tes jours, & paieront tes crimes.

THÉANE.

Je t'exhorte encore une fois à respecter la Déesse.

CRÉON.

Non, je révère un Dieu ! c'est le Dieu du tonnerre. Jupiter, tu combattis pour avoir l'empire ; Créon marchera sur tes traces ; il va montrer à la terre l'exemple de ton céleste pouvoir. Pour régner seul, tu détrônas ton père, tu plongeas les Titans tes frères dans le fond du Tartare, & tu vainquis par tes efforts le Géant dont les cent bras lançoient à la fois cent rochers pour renverser l'Olimpe. Ce bosquet, respecté du vulgaire ; ce bosquet qui n'attend qu'une étincelle pour devenir la proie des flammes ; ce bosquet prêt à tomber sous la coignée

du bucheron, arrêtera-t-il un Roi? Non, rebelles audacieux, je lèverai bientôt sur vous la verge sanglante du châtiment; je tirerai l'épée du ravage, & vengerai ma gloire.

(*Il sort avec sa suite*).

SCÈNE IX.

THÉANE, LICANDRE.

THÉANE.

IMPIE & pervers, songe à ta propre sûreté!

LICANDRE.

Sois tranquille, la cruauté même du tyran préservera Licandre; mais peut-être verrons-nous des années s'accumuler sur les années, avant de voir renaître la paix dans ces murs.

SCÈNE X.

LICANDRE, THÉANE, JASON.

JASON.

MÉDÉE se dérobant à sa suite, vient de s'enfuir dans le Temple. Les Vierges ses compagnes te supplient, ô Prêtresse, de permettre qu'elles suivent ses traces par-tout où son égarement la conduira!

THÉANE.

J'y cours à l'instant; je te confie Licandre, que Créon a menacé d'une mort prochaine. Cependant un murmure secret, une voix divine semblent nous annoncer d'autres tempêtes qui éclateront avant qu'une nouvelle aurore ne s'éléve sur la malheureuse Corinthe. Si j'écoute de sombres pressentimens, nous aurons bientôt à gémir sur des crimes inconnus dans la nature; « (*ee*) » & nous ne devrons une triste sécurité, qu'à » l'horreur dont nous serons pénétrés». (*Elle sort*).

(*ee*) Ce passage, marqué par les guillemets, est omis à la représentation.

SCÈNE XI.

LICANDRE, JASON.

LICANDRE.

QUELQUE puisse être le sens de ces paroles mystérieuses; Prince, daigne m'écouter.

JASON.

Parle.....

LICANDRE.

Tu n'as d'autre ressource que de t'embarquer avec Médée, & de quitter promptement Corinthe.

JASON.

J'en avois déja formé en secret le dessein.

LICANDRE.

Cependant ce secret est connu. Si le fier Créon pouvoit disposer de ses sujets mécontens, sans doute, il s'opposeroit à ton départ. Mais le peuple allarmé par ma voix, sur les attentats de ce Roi sacrilége, favorisera ton projet, au lieu d'y mettre obstacle.

JASON.

Comment pourrai-je jamais récompenser ton zèle?

LICANDRE.

Laisse-moi d'abord te servir, & songeons

ensuite à ma récompense, selon que mes besoins pourront l'exiger. Mais n'est-ce pas ton illustre père qui s'avance en ces lieux?

JASON.

Qu'il vienne. Va, Licandre, va m'attendre sur le rivage. (*Licandre sort*).

SCÈNE XII.

JASON, ÆSON.

ÆSON.

MON fils? qu'ai-je entendu! le Roi dans sa colère.....

JASON.

A dit la vérité. Oui, j'abandonne sa fille.

ÆSON.

Adieu, pompe nuptiale, qui berçâtes quelque tems d'une agréable illusion ma désastreuse vieillesse. Ce sera de la main de mon fils que je reprendrai mes vêtemens de deuil; ce sera sa main barbare qui couvrira de cendres ma tête infortunée. Ah, plutôt! deviens impitoyable pour ton père; que ton bras nerveux saisisse ces cheveux blanchis par les années, qu'il jette sur

le sable mes restes défigurés ; ils serviront de pâture à l'aigle qui plane dans les airs (20). Tu balances! tu t'arrêtes! crois-tu que le père de Jason, accablé par les malheurs, courbé sous le poids de l'âge, veuille désormais se montrer au jour couvert d'ignominie? Penses-tu, qu'errant, poursuivi par l'indigence, il aille mendier la protection chez des Princes plus fortunés? Non, mon fils ; quoique je ne puisse, comme toi, manier le glaive, & moissonner mes ennemis, apprends que je sçais mourir.

JASON.

Viens-tu m'essayer par des menaces? Junon, cette redoutable Déesse, découvre du haut des Cieux l'injustice au fond de nos ames, & marque l'ingratitude pour le signal de la vengeance. Rien n'échappe à ses yeux vigilans. Elle sçait que tous deux nous méritons la mort; cependant ce n'est point en mourant que nous devons réparer notre injure.

ÆSON.

Quel regard sévère! Depuis ton enfance la douceur & la modération étoient ton partage ; jamais encore je ne te vis terrible envers moi.

JASON.

Prendras-tu toujours conseil de ta timidité?

La voix de la pitié, celle de la bienveillance & de la justice, ne retentiront-elles jamais dans ton ame? Ah! détache tes idées de cette terre perverse, éternel séjour de la fraude, du parjure & du crime. «(ff) Eléve tes tremblantes mains » vers Thémis, qui, de son trône céleste, pro- » tége & soutient les droits de l'équité; invoque » son secours, implore ses graces », afin que tu puisses écouter sans étonnement, la dernière résolution de ton fils. Mon ame, rentrée dans toute sa dignité, va s'expliquer sans détour, sans nul artifice, abjurant pour jamais la menace & l'insulte.

ÆSON.

Qu'exige-t-il, Jason?

JASON.

Prends avec toi la Prêtresse sacrée, conduis-la chez Créon; que d'abord vos conseils réunis le dissuadent d'employer une violence impie, injuste.....

ÆSON.

A quelle protection dois-je donc recourir désormais?

(ff) Passage omis à la représentation jusqu'au mot *graces*

JASON.

A la mienne. Ensuite abandonne Corinthe. Va m'attendre dans Thèbes. Hercule, mon ami, mon héros, habite dans ces murs (21); il unira son bras à ceux des guerriers qui marchèrent jadis sous mes drapeaux. Iolchos sera sauvé; il te sera rendu. Que cela te suffise; sinon, ne persiste plus; ton fils, dans ses desseins, est immobile comme le sort. (*On entend un coup de tonnerre*).

ÆSON.

Ton génie l'emporte, & je me soumets. Nous sommes tous coupables. Junon ainsi l'a déclaré. Mais, hélas! de ces divers prodiges, aucun ne m'alarme autant que le désordre qui règne dans ton ame. Mon fils, appaise-toi; je conduirai Théane au palais de Créon.

(*Il sort*).

SCÈNE XIII.

JASON, *se tournant vers le Temple.*

ABAISSE tes regards, ô Déesse de l'hymen! que les soupirs, que les larmes du héros qui t'implore (22), désarment ton courroux; que ta divinité propice daigne accorder quelqu'espoir au repentir le plus sincère. Et vous, vents officieux, soyez-nous favorables; portez-nous rapidement dans les bras d'Orphée. Il appaisera, par l'harmonie & la douceur de ses accords, la fureur du désespoir. Il charmera nos douleurs, & il excitera dans nos ames le sourire de la raison. Alors, ô Tempé, ô vallée délicieuse, tu recevras cette tendre mère avec ses enfans, dans ton sein parfumé; le fleuve Pénée, pour ravir leurs oreilles, confondra son murmure avec le chant des oiseaux qui voltigent sur ses rives: & moi qui jadis connus les délices de ce séjour, plus d'une fois peut-être, dans le calme des nuits, à la douce clarté que réfléchit la lune, je goûterai le bonheur d'accompagner Médée; & tandis que sa bouche racontera l'influence des astres, le pouvoir des magiques accens: tandis qu'elle révellera les

mystères des enchantemens nocturnes, je remplirai de connoissances sublimes, mon ame transportée de plaisir & d'amour. (*Il sort*).

SCÈNE XIV.

COLCHÉEN.

PÈRE d'Œtès, ô toi que nos aïeux
Révéroient sur ces bords toujours chers à nos yeux;
Ces bords, où de l'Euxin blanchit l'onde écumante;
Soleil de la lumière, origine éclatante,
Quand, des portes du jour, élancé dans les airs,
De l'empire des cieux, tu parcours l'étendue,
Dans le cœur des mortels, rien n'échappe à ta vue;
Rien n'est caché pour toi dans le vaste univers.

Soit que ton char commence ou termine sa course;
Des climats du midi, jusqu'aux glaces de l'ourse,
Tu vois les peines, les chagrins,
Affliger en tous lieux, en tout tems les humains.

Mais, dans le cours de ta noble carrière,
Tous les maux que tu vois régner sur les mortels;
Tous ceux qu'éclaira ta lumière
Ne peuvent égaler, à tes yeux paternels,
Ceux qu'endure aujourd'hui la trop tendre Médée.
La fleur de la sagesse en son ame est fanée;
Elle n'écoute plus qu'une aveugle fureur,
Et la rage infernale habite dans son cœur.

Sur ta fille, ô Soleil! daigne abaisser la vue;
Rallume la raison dans son ame éperdue;
Rends à son cœur le calme & la sérénité:
Qu'elle soit digne encor, dans son adversité,
De l'aïeul glorieux dont elle est descendue.

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉANE, *descendant les dégrés du Temple;* ÆSON, COLCHÉENS.

ÆSON.

COLCHÉEN, où est la Prêtresse?

Premier COLCHÉEN.

La voilà qui descend du Temple; la pâle consternation altère tous les traits de son visage.

THÉANE.

O présage sinistre! ô spectacle plein d'horreur! J'ai conduit les vierges sur les pas de votre Princesse qui s'étoit dérobée à leurs soins. Ciel mystérieux! où fut ton pouvoir pour arrêter la rage d'une mère? Où fut ta pitié, lorsque sa main barbare massacra ses enfans?

ÆSON.

O ciel! de tous les maux, voici le plus déplorable.

Premier COLCHÉEN.

En quel tems, en quel lieu ? Hélas ! parle, achève.

THÉANE.

Elle saisit un coûteau destiné pour le sacrifice, & le plongea dans leur sein innocent. L'infortunée Médée étoit immobile auprès de leur cadavre palpitant ; ses yeux enflammés étoient fixés sur leurs blessures. La Vengeance applaudissoit à cet affreux triomphe, & la Folie mêloit ses souris aux frémissemens de l'horreur.

ÆSON.

L'horreur sera désormais ma compagne assidue. Un seul & même crime entraîne la race de Jason dans cet abîme effroyable.

THÉANE.

La clémente Déesse s'inclina sur son autel ; une voix se fit entendre, précédée d'un coup de tonnerre, dont le bruit majestueux a sans doute frappé vos oreilles. *Impie Créon*, proclama cette voix divine, *ton crime a comblé sa mesure, tombe, & sers de victime aux Dieux de l'Enfer.*

ÆSON.

Sentence redoutable !

THÉANE.

Je cours, en tremblant, au palais.

ÆSON.

Que je me joigne à toi pour calmer, s'il se peut, la violence de Créon. (*Il sort avec Théane*).

SCÈNE II.

COLCHÉENS; MÉDÉE, *s'élançant hors du Temple*; PHÉACIENNES, *qui se précipitent sur ses pas.*

Premier COLCHÉEN.

VOICI cette mère égarée, couverte du sang de ses enfans.

MÉDÉE.

J'ai commencé. Maintenant, pour assouvir ma vengeance, je monterai sur le char brûlant de mon céleste aïeul; je dirigerai ses coursiers rapides sur Corinthe (*gg*), & je consumerai ses murs, ses boulevards, ses Princes, son peuple, ses palais & ses temples. Les flammes embraseront les nuages teints de pourpre, & la Cité superbe s'écroulera sur ses fondemens. Alors le

(*gg*) J'ai retranché ici un vers qui m'a paru intraduisible : *And with the scatter'd lightnings from their manes consume its wals.*

démon de ma rage & de mon indignation s'élèvera sur les montagnes de cendres ardentes, pour annoncer aux hommes & aux Dieux mon injure & ma vengeance.

Premier COLCHÉEN.

Hélas! se peut-il que la sagesse, exilée de ton ame, n'y laisse aucune trace de son ancien séjour?

MÉDÉE.

Pleures-tu, vieillard! Ah! parle, vénérable infortuné; raconte-nous le sujet de ta douleur. N'as-tu pas une fille, sage comme Minerve, belle comme l'aurore, & qui fut jadis ta plus douce consolation? Ne t'a-t-elle pas abandondonné? N'a-t-elle pas laissé ta tête blanchie par les années, en proie à l'affliction, & penchée sur le bord de ta tombe (*hh*). « Laisse couler » tes larmes, ô vieillard respectable; pleure le » reste de tes jours bientôt épuisés dans l'amer» tume de la douleur. Ta fille est perdue pour » jamais: elle est perdue pour son père, & pour » elle-même. Tes yeux ne verront plus la fleur » de sa beauté; tes oreilles ne seront plus frap» pées de la sagesse de ses discours ».

(*hh*) Ce passage est omis à la représentation jusqu'au mot *discours*.

Premier COLCHÉEN.

Tu me prends ici pour le sévère Œtès; je ne suis qu'un de ces malheureux vieillards qui pleurent en toi la gloire de leur patrie.

MÉDÉE.

Ah! je mérite bien cette pitié: la vôtre, aussi la vôtre & celle de vous tous qui m'environnez. Si je marche, je traverse des mers de larmes. Je n'entends que des soupirs & des gémissemens exhalés de votre sein meurtri par la douleur. Des cheveux arrachés par le désespoir, volent autour de moi. N'est-il pas juste, lorsque Médée verse des larmes, que le Ciel se couvre de ses voiles les plus sombres, & plonge toute la nature dans le deuil. Médée soupire! l'Enfer ne gémira-t-il pas, & le Ciel n'y répondra-t-il pas par son tonnerre? C'est la fille du Soleil qui tord ses mains impuissantes, qui arrache ses cheveux épars..... Mais mon cœur se glace. Le fil de mes jours échappe, & se rompt. Tu triomphes, ô mort! Médée a reconnu tes loix. (*Elle tombe évanouie dans les bras d'une Phéacienne*).

Premier COLCHÉEN.

Soutenez ses membres fatigués; prodiguez-lui vos soins les plus tendres. Si ce transport, ce délire n'est que l'effet d'un trouble passager, le

sommeil, réparateur des forces épuisées, calmera ses sens, & la raison égarée renaîtra dans son ame. Essayez le pouvoir de la Musique, Filles de l'Harmonie ; faites choix de quelque nouvelle modulation ; donnez à vos vers une expression tendre & persuasive ; que la douce cadence de vos chants porte dans son cœur navré par la tristesse l'oubli de tous ses maux.

Une PHÉACIENNE, *se tournant vers la mer.*

Neptune, ô Souverain des plaines azurées (*ii*)!.
Daigne appaiser les vagues conjurées ;
Viens, sur ton char éclatant de saphirs,
Enchaîner pour toujours la tempête & l'orage,
Et ne permet qu'aux seuls zéphirs,
D'agiter l'air dans ce Bocage.

Et vous, Zéphirs légers, dont l'haleine enchantée
Vient ranimer la nature attristée ;
Faites entendre à travers ces rameaux,
Un doux frémissement, un langoureux murmure ;
Le sommeil calmera les maux
Que le cœur de Médée endure.

Ou plutôt, que mes vers portés par les Délices ;
Sur le duvet de vos aîles propices,
Puissent passer jusqu'au fond de son cœur ;
Qu'ils lui rendent la paix, hélas, trop tôt ravie !
Et que l'excès de sa douleur
Cède au pouvoir de l'harmonie.

(*ii*) Ce passage se chante à la représentation.

Premier COLCHÉEN.

Votre Reine recouvre ses esprits ; ses regards sereins annoncent que la raison vient encore éclairer son ame.

MÉDÉE.

Ma douleur, succombant sous ses propres efforts, appaise un instant sa violence pour reprendre sans doute des forces nouvelles. Employons cet intervalle de calme à voir mes enfans.

Oui, compagnes fidelles, rien ne peut effacer la tendresse maternelle dans ce cœur navré par la tristesse ; rien ne peut égaler pour une mère la joie de revoir ses enfans. Allez, partez. Faites sortir les miens du Temple. Ils souriront en volant dans mes bras, & procureront à mon ame une satisfaction passagère. Vierges timides, pourquoi rester en ces lieux ? Pourquoi ce délai ? ce trouble ? Vous frémissez ! Ah, Dieux ! d'où vient ce sang ? mes mains se sont-elles plongées dans le meurtre ? (*Se levant tout-à-coup*). Parlez, Oracles muets, qui me frappez d'une terreur soudaine ; parlez ; dites, où sont mes enfans ? Mon esprit égaré me retrace imparfaitement une foule d'affreuses images. Répondez-moi ; répondez, je vous l'ordonne. Hélas ! où sont mes enfans ? Quoi ! toujours pâles, & dans le silence ! Cela suffit.

Puissances ennemies, vos horribles desseins sont accomplis; les peines de Médée sont au comble, & rien ne pourra augmenter ses infortunes.

Premier COLCHÉEN.

La bouillante colère déchire son sein, & ne trouve point d'issue pour s'exhaler. O Princesse à jamais chérie, voici le moment de verser des larmes; voici l'instant de faire éclater des cris de douleur.

MÉDÉE.

Mes cris perdus dans les airs peuvent-ils étouffer les gémissemens de mes enfans? Cette main meurtrière peut-elle être blanchie par mes larmes (*mm*)? « Ecoute, ô Neptune! éleve-toi au-dessus de ces » remparts, pour atteindre à mon crime, ou » bien commande aux tempêtes d'effacer les traces » de mes pas sur la terre; qu'elles me transportent » au sommet du Caucase pour y frissonner éter- » nellement : puisse Némésis ranimer la froide » poussière de mes enfans massacrés; puisse-t-elle » transformer en bec vorace leurs tendres lèvres; » armer leurs membres délicats des griffes du » vautour; qu'ils fassent éprouver à leur barbare » mère, les tourmens de Prométhée; & que le

(*mm*) Ce passage est omis jusqu'à la fin du couplet.

» cœur ensanglanté par eux, elle déplore sans » cesse l'erreur de sa main ».

Premier COLCHÉEN.

Cet acte fut celui de l'ignorance & du délire. La juste Thémis voit le fond de ton ame ; elle purifiera cette main égarée.

MÉDÉE.

Non, non : tous les torrens du Ciel (23), le profond Océan, séjour des Néréides, toutes les larmes qu'a fait répandre la misère, ne peuvent laver une mère teinte du sang de ses enfans. Où fuirai-je ? où pourrai-je me dérober au jour ? Quel mortel m'accorderoit sa protection ? quel Dieu me donneroit un asyle auprès de son autel ? O terre ! toi seule peux me recevoir aujourd'hui ; j'écraserai mon corps sur ta surface, & mes membres disperseront ta poussière par leurs convulsions. Peut-être alors les Dieux tardifs, fatigués de mes souffrances, lanceront enfin sur moi leur foudre secourable, & enseveliront mes malheurs dans ton sein paisible. (*Médée, succombant par la douleur, tombe, & reste immobile*).

Premier COLCHÉEN.

Vois Jason ; il ignore la perte qu'il a faite.

SCÈNE III.

Les précédens, JASON.

JASON.

MÉDÉE est-elle rendue à la vie?

Premier COLCHÉEN.

Elle est rendue à toute la douleur que peuvent lui causer des maux parvenus à leur comble.

JASON.

Je viens les soulager. « (*nn*) Enfin, le sort » lassé de nous persécuter, dévoile à nos yeux » un avenir plus heureux..... Je vois que vous » doutez encore. Cette pâle consternation annonce la défiance & la crainte. Je vous l'assure, » ô Colchéens! La prophétique Thémis, lors» qu'elle rend des oracles dans son auguste sanctuaire, n'inspire pas à son Prêtre une faveur » plus grande, que la confiance qu'elle a fait » passer dans mon ame. Ses promesses me garantissent des jours plus fortunés. Vous me verrez » encore comme autrefois ce Jason dont vous » pouvez attester la gloire & le triomphe ».

(*nn*) Ce passage, jusqu'au mot *triomphe*, est omis.

Peut-être elle repose. (*Il regarde attentivement Médée*).

Premier COLCHÉEN.

Hélas! non.

JASON.

O la plus aimée des femmes! regarde-moi, écoute-moi, remets encore ton sort en mes mains. J'ai délaissé Créüse & son empire. Mon père est appaisé. La colère de Créon est à présent sans effet. Par pitié, jette un regard sur Jason, sur ton époux; il revient, non-seulement implorer ton pardon, avec les larmes de la honte & du repentir, mais encore avec une nouvelle tendresse.

MÉDÉE.

Ah, Jason! nous fûmes jadis heureux; que sommes-nous devenus maintenant?

JASON.

Tes paroles consolantes raniment mon courage; ce courage abbatu jusqu'ici sous le poids de tes mécontentemens. Mon amour te transportera hors de ces demeures du malheur. Oui, les vents favorables souffleront pour nous comme autrefois, & peut-être jouirons-nous une seconde fois du bonheur.

MÉDÉE, *en se levant.*

Vois ces mains,

JASON.

Quel est ce sang?

MÉDÉE.

Celui de tes enfans.

JASON.

Barbare Créon! ta férocité ne pouvoit-elle choisir d'autres victimes? Corinthiens, je vais divulguer cette profanation dans votre enceinte; je vais guider moi-même le torrent de la révolte, & diriger tous ses flôts sur la tête de ce Prince cruel.

MÉDÉE.

Si le Ciel eût voulu favoriser Médée, il auroit trouvé quelque tyran peut-être, quelqu'autre main que la sienne pour verser le sang de ses enfans. Le tems du reproche est passé. Sache que l'égarement de mon esprit, arma mon aveugle rage contre leurs jours innocens, & que le poids de mon crime va me précipiter dans une éternelle nuit.

JASON, *tombant un genou en terre.*

O toi, qui tient la balance équitable de la Justice; toi qui fait régner la clémence chez les humains, si les prières d'un mortel souillé par le parjure peuvent s'élever jusqu'à ton trône; si mes cris

parviennent jusqu'à toi, fais éclater ton pouvoir : laisse tomber un regard de pitié sur son cœur ; épuise sur moi tous les traits de ta vengeance.

MÉDÉE.

Mon malheur n'étoit-il pas assez grand, Dieux insensibles ? Ce cœur a-t-il refusé de gémir ? Ces yeux ont-ils été avares de leurs larmes ? Mon ame indignée ose encore provoquer votre injustice ; cette injustice atroce qui voulut confondre avec mes pleurs le sang de mes enfans. Reprenez donc la vie de cet être malheureux que vous créâtes pour l'accabler ; de cet être misérable, d'abord déchiré par la douleur, ensuite défiguré par le crime. (*Elle tire un poignard*). (*Une voix se fait entendre de l'intérieur du Temple*).

Arrête, fille du Soleil ! lève-toi : marche à l'autel de Junon ; ne replique pas ; mais obéis.

MÉDÉE.

Déesse impitoyable ! en arrêtant mon bras, tu ne cherches qu'à prolonger mes tourmens. (*Elle laisse tomber le poignard*). Oui : j'accours au pied de ton autel ; mais ce sera pour t'accuser d'injustice..... Protectrice du lien conjugal, pourquoi as-tu permis à Jason de rompre ses vœux ? Tranquille témoin de ma fureur, tu m'as

vue souiller du sang des enfans de ce perfide ton parvis sacré. (*On voit la foudre, accompagnée de grands éclats de tonnerre*)..... Ma voix, plus éclatante que le tonnerre, s'élévera contre toi; elle te reprochera ta barbarie; seul auteur de tous mes maux, tu veux à présent m'empêcher de les finir; non, non : c'est en ta présence que j'acheverai ma triste carrière. (*Elle sort*).

SCÈNE IV.

JASON, COLCHÉENS, PHÉACIENNES.

JASON.

DIVINE présence, j'adore ta grandeur; mais ta voix puissante & terrible, par qui ces remparts sont ébranlés, ne porte point la crainte dans mon âme. J'appelle la destruction à mon secours. L'espérance qui soutient le cœur dans sa détresse, est consumée dans le mien : le désespoir a pris sa place. (*Il tombe*).

SCÈNE V.

Les précédens, LICANDRE.

LICANDRE.

DIEUX! quel nouveau revers peut terrasser ainsi le plus grand des héros? Les Matelots n'attendent plus que ta présence. Hâtons-nous; quittons ces tristes bords : le mécontentement gagne tous les esprits. Rappelle-toi le dernier présage de Théané; souviens-toi de ce pressentiment secret qui lui prédisoit des évènemens sinistres. Une rage fanatique enfonce son aiguillon contagieux dans tous les cœurs. « (*oo*) Déja nos illustres Corinthiennes, avec des torches enflammées dans » leurs mains, parcourent cette enceinte en invoquant Junon. Junon, Déesse de l'hyménée. » Un mouvement surnaturel dirige les pas tumultueux de la multitude en armes, & va la porter » à quelqu'action sanglante. Elle ne respire que » furie, en se précipitant vers le palais. Si Créon » se présente, sa chûte est inévitable ». Prince, lève-toi; voguons en d'autres climats. Prévenons par notre fuite un cruel homicide.

(*oo*) Ce passage est omis jusqu'au mot *inévitable*.

JASON.

Non : leur fureur doit aussi m'immoler.

LICANDRE.

Ah, Seigneur ! par pitié, regarde ce voile ensanglanté qui nous dérobe les rayons du soleil; le Ciel semble partager nos peines. Ecoute, de noirs tourbillons sifflent dans les airs; le sévère Neptune appelle la tempête, en agitant son trident redoutable. Pourquoi ces rochers sont-ils ébranlés par le choc des vagues irritées? Pourquoi ces nuages sillonés de traits de feu font-ils entendre au loin leur effrayant murmure? (*Le Théâtre s'obscurcit; on voit les éclairs, & on entend le tonnerre*).

JASON, *en se levant.*

Ce spectacle d'horreur me plaît, & satisfait mon ame. Elle étoit préparée au tumulte de ce jour infernal. Désormais pâle, suivant les spectres de mes enfans, je dois habiter le Tartare, tandis qu'ils reposeront dans l'heureux Elisée.

Premier COLCHÉEN.

Vois la Prêtresse sacrée s'élancer hors du palais, & voler au Temple de la Déesse. Le vieux Æson, d'un air consterné, marche sur ses traces, & s'avance en ces lieux.

SCÈNE

SCÈNE VI.

Les précédens, ÆSON, THESSALIENS.

ÆSON.

MON fils! Ah, mon fils!

JASON.

Si tu peux m'apporter de nouveaux malheurs, je bénis ton arrivée.

ÆSON.

Le Roi persévère dans ses desseins impies : mes paroles & celles de Théane n'ont pu le fléchir; il sort en ce moment, suivi d'une troupe désespérée, qui méprise à la fois la vie & les Dieux, & court avec elle attaquer le Bocage sacré.

CRÉON, *derrière la Scène.*

Puisque vous ne respectez plus mon sceptre, vous éprouverez le poids de mon épée (*nn*); « elle va m'ouvrir un sanglant passage au-dessus » de vos cadavres mutilés, pour punir l'auteur » de la révolte, & chasser les barbares de ces » lieux ».

(*nn*) Ce passage est omis.

LICANDRE.

C'est la voix de l'audacieux Créon. Il commence l'attaque.

(*On entend le bruit des armes*).

ÆSON.

Quel bruit horrible! (*On entend le tonnerre entremêlé d'éclairs*). O Jupiter! soyez-nous favorable.

LICANDRE.

La foudre donne le signal du carnage, & vient l'éclairer par ses flammes livides.

JASON.

J'écoute sans émotion le bruit des armes. Mon cœur immobile & glacé rejette ce bruit qui l'enflammoit jadis, & ne desire maintenant que sa dissolution. Repose un moment, ô mon ame! attends que le destin de Médée me soit connu; alors, que ce fer la venge, en finissant ma triste carrière.

(*On entend un grand cri derrière le Théâtre*).

ÆSON.

Cette aclamation annonce la victoire.

LICANDRE.

Oui, la victoire & la sûreté pour tous; excepté pour Créon. Mais donnez passage au torrent

SCÈNE VII.

JASON, LICANDRE, ÆSON, COLCHÉENS, PHÉACIENNES, THESSALIENS, CORINTHIENS.

Premier CORINTHIEN.

OU donc est la vénérable Prêtresse? Nous apportons, s'il le faut, à ses pieds, la tête sacrilége du tyran de Corinthe.

SCÈNE VIII, & dernière.

Les précédens, THÉANE, *tandis qu'elle descend du Temple, les Thessaliens & les Corinthiens se retirent d'un côté du Théâtre.*

LICANDRE.

VOUS tous, faites silence. Théane, par l'ordre de la Déesse, s'avance en ces lieux. La nuit disparoît devant ses pas; la terre, la mer & les cieux sont calmés.

THÉANE.

Vous, fils de Corinthe; vous, vieillards de la Colchide & de la Thessalie, écoutez-moi. Les Dieux arrêtent enfin leur vengeance. Le calme & la paix vont renaître sur ces bords. Prince d'Iolchos, les nœuds qui t'unissoient à la fille d'Œtès sont à jamais rompus. Vois cette femme transcendante sur un char tiré par des dragons aîlés dans les plaines de l'air; la Déesse a voulu qu'elle se retirât en des climats reculés, pour y vivre toujours éloignée de tes yeux.

(*On entend un grand coup de tonnerre*).

MÉDÉE *paroît dans un char traîné par des dragons.*

Courrier impétueux, arrête ton vol rapide,

le pouvoir magique de la fille du Soleil te l'ordonne. Ne crois pas que je veuille jeter un autre regard sur la détestable Corinthe. Non, non: c'est pour verser une larme de pitié sur le trop crédule Jason..... Adieu, Prince: l'implacable Junon, & le Dieu qui me donna naissance, ont vaincu la colère de Médée, mais lui laissent le souvenir de ses chagrins. Le Destin m'ordonne de parcourir dans ce char, les déserts & les mers, pour trouver des consolations à mes malheurs. Adieu, j'obéis à ses décrets. (*Elle s'élève au milieu des éclairs accompagnés de violens coups de tonnerre.*

JASON.

Ciel tout puissant! guide ses destinées. Ce fer va terminer la mienne (24). (*Il veut se précipiter sur la pointe de son épée*).

THÉANÉ.

O désespoir, indigne de l'homme! crois-tu pouvoir cacher ton infamie dans le tombeau, empêcher la médisance de flétrir ta renommée, lorsque ton corps sera réduit en cendres? Rappelle maintenant tes forces; ranime ton courage. Tu dois racheter le Royaume de ton père. Va délivrer un peuple qui languit dans les fers. Protége le retour de ces vierges affligées, & de

ces foibles vieillards. Rends-les à leur patrie ; c'est par de tels exploits que la renommée changera en louanges les reproches que méritoient tes foiblesses, & puisse le doigt agile du tems, effacer dans ton ame le souvenir de ce funeste jour !

FIN.

NOTES
ET REMARQUES.

PROLOGUE.

(1) LA représentation de toutes les Tragédies, ou Comédies Angloises, est précédée par un Prologue, & suivie par un Epilogue. Cet usage, établi dans l'enfance de l'Art, subsiste toujours en Angleterre. Au surplus, les Prologues dont il s'agit ici, ne sont point du genre de ceux qu'on blâme dans Euripide, & qui commencent l'action dramatique; ni comme ceux de Quinault, des allégories à la louange du Prince règnant.

ACTE PREMIER.

(2) *La suprême Junon*, &c. M. Glover, qui s'est particuliérement attaché dans cette Pièce, ainsi que dans son Poëme de Léonidas, à nous retracer les mœurs des tems héroïques, donne à Théane un caractère de grandeur & de majesté qui frappe dès le début de la première Scène.

(3) SCÈNE III. Voici une des Scènes contentieuses qui étoient si fort du goût des Grecs, & qui se trouvent si multipliées dans la plupart de leurs Pièces de Théâtre. M. Glover, Imitateur heureux de la Tragédie antique, a semé quelques Scènes de ce genre dans son Poëme, où elles font un bel effet.

(4) *Cet usurpateur du trône*, &c. On voit ici l'adresse avec laquelle M. Glover évite de charger Médée de grands crimes, afin de la rendre plus intéressante: c'est

en cela sur-tout qu'il est supérieur à Séneque, à Corneille & à Longepierre, qui semblent n'avoir rien épargné pour faire paroître leur héroïne exécrable aux yeux des Spectateurs. Il est vrai qu'en ne rapportant point le mot de Pélias, comme les autres Poëtes, M. Glover s'éloigne de la Mytologie reçue; mais c'est une liberté qu'on a souvent pardonnée aux Auteurs tragiques, lors même qu'elle ne devoit pas produire un si heureux effet. Quant au meurtre d'Absyrte, il n'en est point parlé dans cette Pièce, ni dans le Poëme de Léonidas, où M. Glover raconte l'histoire de Médée, Chant 3e.

(4) *Femme barbare, &c.* On sçait que les Grecs traitoient tous les autres peuples de barbares, comme l'ont fait depuis les Romains.

(5) *O Musique! &c.* Euripide, duquel M. Glover emprunte cette idée, va plus loin: il fait dire à la confidente de Médée, que la Musique devroit être interdite dans les festins, où la joie lui paroît assez naturelle, sans avoir besoin d'être excitée. Pensée fausse, qu'Aristophane a tournée en ridicule dans sa Comédie *des Nuées*, Acte V, Philipide, dans un repas, est prié de chanter par Stréplade son père; mais il refuse, en traitant cet usage de ridicule.

(6) *De ces eaux argentées, &c.* Il est vrai que l'Abbé de la Porte dit, dans son Voyageur François, tome 11, page 133, que les eaux du Phase sont toujours bourbeuses, & pleines de limon; mais est-ce d'aujourd'hui que les Poëtes & les Voyageurs ont une façon de voir les choses si différentes?

(7) *Ah, plût au Ciel! &c.* M. Glover a tiré toute

cette strophe d'Euripide, qui commence ainsi sa Médée : c'est la Confidente qui parle. « Plût au Ciel, dit-elle, que » le vaisseau des Argonautes n'eût jamais abordé à Col- » chos ! que les Pins du mont Pélion n'eussent point été » coupés pour construire ce fatal vaisseau, Médée ne » seroit point criminelle & malheureuse, &c. »

(10) *Les flots adriatiques, &c.* On appelloit autrefois mer adriatique un espace de la Méditerranée beaucoup plus étendu que celui qui porte aujourd'hui ce nom ; elle comprenoit alors, non-seulement le golfe de Venise, mais encore la mer de Sicile, les parages voisins, & même la mer Ionienne. Le Lecteur peut voir à ce sujet le 27e Chapitre des Actes des Apôtres, dans lequel Saint Paul décrit son voyage à Rome, son naufrage à Malte, &c.

ACTE II.

(11) SCÈNE V. Cette Scène, difficile & délicate, doit paroître d'autant plus belle, qu'elle a été l'écueil des plus grands maîtres. On la regardera comme un chef-d'œuvre, si on la compare à celles de Séneque, de Corneille & de Longepierre, sur le même sujet. Racine & Virgile même ont manqué de pareilles situations, ou les ont rendues foiblement, tant il est difficile de faire supporter en face les reproches d'une femme outragée, à un époux perfide, sans avilir ce dernier, sans lui faire jouer le rôle d'un brutal ou d'un imbécille.

ACTE III.

(12) *Retourne dans les déserts, &c.* Tous les pays situés sur la mer noire, passoient pour sauvages ou déserts

aux yeux des Grecs : ils regardoient même cette mer comme fatale aux étrangers, non-seulement à cause des écueils dont elle est remplie, mais encore par rapport aux nations féroces qui vivoient sur ces bords. M. Glover en avoit déja dit quelque chose dans son Poëme de Léonidas, Chant neuvième.

(13) *O toi dont*, &c. M. Glover change ici la mesure du vers, & se sert alternativement du iambique & du trochaïque. Il a voulu rendre plus sensible l'espèce de transport qu'éprouve Médée, & peindre l'agitation qui s'empare de son ame. On trouvera sans doute que le désordre avec lequel Hécate est invoquée, fait un effet théâtral.

(14) *Hécatombe à Mars*, &c. Quoiqu'on entende ordinairement par ce mot un sacrifice de cent bœufs, ce sacrifice pouvoit cependant se faire avec d'autres victimes ; voyez l'Iliade.

(15) SCÈNE VII. L'apparition d'Hécate n'a rien qui puisse surprendre dans la Tragédie de Médée, puisqu'elle a sa vraisemblance relative au tems & à l'opinion.

(16) SCÈNE III. Hécate agitoit non-seulement les mortels par des transports furieux, mais encore elle leur inspiroit des craintes qui dégéneroient en manies, leur troubloit la raison, & les précipitoit dans les plus grands égaremens de l'esprit. On voit dans cette magnifique Scène combien le génie de M. Glover a sçu profiter, pour intéresser le Spectateur, du pouvoir qu'on attribuoit à cette Divinité malfaisante, liée par le sang & par l'amitié à la triste épouse de Jason. Hécate se rend à sa prière ; &,

la plongeant dans le délire, voile à ses yeux l'instant fatal, où, selon l'arrêt du Destin, elle doit égorger ses enfans.

(17) *O mon époux! mon seigneur! &c.* Tel étoit, dans les mœurs antiques, le nom qu'une femme donnoit à son époux, auquel elle ajoutoit même quelquefois celui de maître.

(18) *Chaîne brûlante de diamant, &c.* Cette expression énergique étoit familière aux anciens Poëtes. Dans Eschille, Promethée est attaché avec des chaines de diamant sur le sommet du Caucase.

(19) *Et le soleil ses flammes, &c.* Cette terrible situation me rappelle la première Scène du second Acte de l'Alceste d'Euripide, peut-être la seule dans l'antiquité qui puisse lui être comparée. Alceste est entre les bras de ses femmes, prête à expirer pour sauver les jours d'Admète. Tout à coup elle croit voir l'Enfer s'ouvrir, & Caron qui l'appelle. « Je vois, dit-elle, (*qq*) la double » rame. Je vois la funeste barque. Déja le Nocher m'ap» pelle à grands cris. Qui t'arrête? Descends. Tu différes; » tout est préparé pour ton passage »! Ainsi presse l'impatient Caron, &c.

(20) *L'aigle qui plane dans les airs, &c.* On sçait que les Grecs redoutoient plus encore d'être après leur mort la pâture des oiseaux, qu'ils ne redoutoient la mort même.

(*qq*) Traduction du Père Brumoi.

(21) *Hercule, mon héros, mon ami, habite dans ses murs, &c.* Ceci ne doit pas nous faire entendre que Thèbes fût la patrie d'Hercule. Suivant la Mythologie la plus reçue, ce demi-Dieu naquit à Tyrinthe, ville de l'Argolide, & ne fut quelquefois désigné sous le nom de Thébain, que parce qu'Amphitrion étoit de Thèbes. Au reste, on voit assez que le séjour d'Hercule dans cette ville a sa vraisemblance historique, & que cela ne peut faire la moindre difficulté.

(22) *Du héros qui t'implore, &c.* On ne doit point être surpris de voir ici Jason se traiter lui-même de héros; il paroît que les Grecs n'attachoient pas à ce mot l'idée que nous y attachons aujourd'hui; il y a même lieu de croire qu'il ne signifioit chez eux que Chef, Capitaine ou Général d'armée. On trouve dans mille endroits qu'ils se donnoient souvent eux-mêmes cette qualité. Voyez, entr'autres exemples, ce que dit Monclas dans Eutipide, Tragédie d'Hélène, Acte III.

ACTE V.

(23) *Tous les torrens du Ciel, &c.* Suivant la superstition païenne, les eaux des fleuves & de la mer avoient la vertu d'effacer les crimes. Voyez l'Œdipe de Sophocle, au commencement du cinquième Acte; certains peuples de l'Inde ont encore la même croyance.

(24) *Ce fer va terminer la mienne, &c.* Quoique les Grecs ne fussent pas ordinairement armés, lorsqu'ils n'étoient point dans les camps ou en voyage, on peut supposer ici que Jason avoit pris ses armes dans un moment où la guerre civile étoit allumée, & où il croyoit

être sur le point de s'embarquer avec Médée, pour retourner dans ses Etats. Le représenter avec son épée dans cette circonstance, ce n'est donc pas pécher contre les *mœurs* ni contre l'usage.

EURIPIDE & Séneque, ayant servi de modèle à tous les Auteurs tragiques, qui, depuis la renaissance des Lettres, avoient mis en action l'histoire de Jason & Médée, j'ai cru devoir rapprocher ici le plan sur lequel ils travaillèrent, de celui que M. Glover a suivi dans sa Médée angloise, afin qu'on puisse, comme je l'ai dit dans la Préface, comparer aisément la manière dont ces trois Poëtes ont traité le même sujet. Le Lecteur, à portée de juger, ne refusera pas sans doute à l'Auteur anglois, les éloges qu'il mérite pour s'être élevé si heureusement, sur les aîles de son génie, au-dessus des traces dont il sembloit qu'on n'eût jamais osé s'écarter.

PRÉCIS

DE LA MÉDÉE D'EURIPIDE.

Le meurtre de Pélias ayant contraint Jason de s'enfuir avec Médée à Corinthe, il devient sensible aux charmes de Glauca, fille de Créon, & délaisse Médée, qui signale sa vengeance par d'horribles crimes.

ACTE PREMIER.

La Tragédie commence par les regrets de la Nourrice, ou, si l'on veut, de la Confidente de Médée, touchant l'expédition des Argonautes. Nous en avons dit quelque chose dans la note huitième, sur la Tragédie de M. Glover.

Cette Confidente déplore ensuite les malheurs de Médée, & l'amour extrême que cette Princesse a pour Jason; elle craint sur-tout que Médée ne se porte à quelque extrémité funeste, parce que son cœur féroce lui est connu. Ces regrets, ces appréhensions, de la part de la Confidente, forment une espèce de prologue qui se lie avec la Pièce, & qui, en instruisant le Spectateur des évènemens passés, le prévient des évènemens futurs. Je ne décide pas du mérite de ces sortes de Prologues, dont on ne voit d'exemple que dans Euripide : il me suffira de dire en passant qu'on les a généralement blâmés.

L'expostion du sujet étant achevée, le Gouverneur des enfans de Médée paroît avec eux. La Confidente leur apprend que Jason se prépare à les abandonner, & recommande à leur Gouverneur de les tenir soigneusement éloignés de Médée dont elle redoute les fureurs. Le Gouverneur se retire aussi-tôt avec ses jeunes élèves, & dans le même instant, on entend les cris de Médée qui

est dans l'intérieur du Palais. Ce sont des plaintes, des murmures, des imprécations contre son époux, contre ses enfans, contre elle-même. Sa voix attire quelques femmes de Corinthe qui doivent former le Chœur. Ces femmes prennent part au chagrin de cette malheureuse Princesse, &, dans l'idée de procurer quelque consolation à sa douleur, elles pressent la Confidente de rentrer dans le palais pour la décidet à paroître. La Confidente rentre après quelques réflexions sur l'état de sa maitresse, & termine ainsi le premiet Acte.

ACTE II.

Médée sort du palais, vient au-devant du Chœur; &, faisant usage de toute la souplesse de son esprit, elle réussit, en flattant les femmes Corinthiennes, à se concilier tout-à-fait leur bienveillance. Créon, Roi de Corinthe, arrive ensuite; il paroit ici comme dans la Médée de M. Glover, avec l'appareil & le ton de la tyrannie, & déclare à Médée qu'elle est exilée avec ses enfans. Médée cherche ou paroit chercher à fléchir sa rigueur; elle implore sa pitié; elle le supplie de la laisser vivre inconnue dans ses Etats; mais il rejette avec hauteur sa prière. Enfin, elle tombe à ses genoux, & lui demande seulement un jour pour préparer sa retraite. Ce jour lui est accordé; mais à condition qu'elle sera punie de mott, si le lendemain on la retrouve à Corinthe. A peine Créon s'est-il éloigné, que Médée reprend son caractère & sa fureur. Je sacrifierai, dit-elle, le père, la fille & l'époux. Rien n'arrête ses projets de vengeance, que le choix des moyens qu'elle prendra pour les exécuter; elle balance entre le fer & le poison; ce dernier

l'emporte : c'est lui seul qui doit la délivrer de tous ses ennemis. Ensuite elle implore Hécate, & témoigne surtout, dans son invocation à cette Déesse, que sa plus grande crainte est d'être le jouet de Jason & du Roi de Corinthe. Tout ce morceau nous a paru de la plus grande beauté dans la traduction du Père Brumoi, d'après lequel nous écrivons ceci. Enfin, le Chœur entre en Scène, & cherche à justifier toutes les femmes qui se comporteront à l'avenir comme Médée, vis-à-vis de leurs époux, singulière morale à célébrer en plein Théâtre! Médée se retire; le Chœur la suit de près. Ainsi finit le second Acte.

ACTE III.

Voici une des Scènes extrêmement difficile à traiter, & que les plus grands Poëtes ont manquées. C'est l'entrevue d'une femme méprisée d'un époux infidèle. Je ne discuterai point ici si Euripide a mieux rendu cette situation vraiment épineuse, que tous ceux qui l'ont essayé après lui; je dois me borner à l'exposition de l'action dramatique. Il suffit d'indiquer cette Scène dans laquelle Jason ayant voulu excuser son hymen par d'assez mauvaises raisons, est à-peu-près traité comme il le mérite. Médée finit par le renvoyer aux genoux de sa rivale; elle reste livrée à ses réflexions, pendant que les femmes Corinthiennes prient Vénus de les préserver des transports & des funestes effets de la jalousie.

Egée, Roi d'Athènes, en revenant de Delphes, passe par Corinthe; cette circonstance devient favorable à Médée. Ce Prince va trouver Pithée, Roi de Trézène, lequel doit, à ce qu'il espère, lui donner l'explication d'un

d'un Oracle qui l'intéresse beaucoup. Egée ne peut s'arrêter qu'un instant ; mais, malgré son empressement à partir, Médée profite de cette occasion, pour l'engager à lui donner un asyle dans ses Etats. Elle le presse avec tant d'éloquence & de vivacité, qu'il entre dans ses intérêts ; mais, pour ménager les siens auprès de Créon & de Jason, il exige que Médée se rende dans Athènes, sans qu'il paroisse entr'eux la moindre intelligence. Médée veut un serment ; Egée le prononce avec toutes les formalités d'usage chez les Grecs, & continue sa route, sans avoir vu Créon, ou du moins sans qu'on puisse soupçonner ce moment inattendu ; ayant assuré une retraite à Médée, elle se livre à toute la rage dont elle est susceptible, & fait part au Chœur de ses projets barbares. Ils consistent d'abord à faire présenter par ses enfans une robe à sa rivale ; présent funeste qui doit la réduire en cendres, quand elle s'en sera revêtue ; ensuite elle doit immoler elle-même ses propres enfans. Le Chœur est saisi d'horreur à cette confidence ; il veut détourner cette odieuse mère de ses affreux desseins ; mais c'est en vain. Tout ce qu'il dit à cet égard ne fait qu'accroître sa fureur. Médée demande néanmoins le secret, & dépêche une de ses femmes vers Jason pour l'engager à se rendre auprès d'elle.

ACTE IV.

Jason accourt. Il trouve Médée entièrement tranquillisée, du moins il le croit ainsi. Ce n'est plus, en effet, cette femme emportée dont la bouche vomissoit des torrens d'imprécations & d'injures ; c'est une épouse sensible, une mère tendre, qui blâme ses emportemens

passés ; qui témoigne le plus grand empressement de voir accomplir un hymen qu'elle auroit dû favoriser, si elle eût d'abord ouvert les yeux sur ses véritables intérêts. C'est par de semblables discours qu'elle engage insensiblement Jason à s'employer avec Glauca auprès du Roi de Corinthe pour empêcher l'exil de ses enfans. Jason, trompé par ce langage insidieux, promet tout ce qu'on exige de lui. Alors Médée affectant toujours les meilleures intentions, propose de faire offrir par ses enfans une robe & une couronne à la Princesse. Le crédule Jason, après avoir hésité, accepte le présent, & les enfans sortent avec lui, chargés des dons de Médée. Le Chœur finit la Scène, & déplore les évènemens funestes qui vont arriver.

Les enfans reviennent bientôt accompagnés de leur Gouverneur : celui-ci ayant dit à Médée que la Princesse avoit reçu favorablement le présent, elle fond en larmes. Le Gouverneur, que ces larmes surprennent, & qui s'attendoit à des marques de joie, lui témoigne son étonnement ; pour toute réponse, elle le congédie : il part. Médée restée seule avec ses enfans, leur adresse un discours pathétique & touchant, sur le regret qu'elle éprouve au moment de se séparer d'eux pour jamais. Elle les embrasse ; les pleurs de ses enfans se confondent avec les siennes. C'est ici une de ces situations où toute la sensibilité d'Euripide se déploie, & qui devoit faire couler bien des larmes au Théâtre d'Athènes. La nature ayant usé quelque tems de ses droits les plus doux, Médée étouffe les cris du sang, renvoie ses enfans, & reste sur la Scène, en attendant des nouvelles de l'infortunée Glauca.

ACTE V.

Un Officier de Jason paroît bientôt sur le Théâtre ; il

est épouvanté de l'évènement qui vient de se passer sous ses yeux, & conseille à Médée de prendre la fuite. Glauca est morte; elle est morte dévorée par d'horribles flammes. Son père ayant voulu la secourir, a subi le même sort. L'Officier raconte tout cela avec des circonſtances, des détails qui font frémir, & conseille de nouveau à Médée de quitter Corinthe. Cependant le Chœur se lamente à son ordinaire. Médée se prépare tout de bon à couronner sa vengeance par un dernier crime; elle rentre avec le dessein de l'exécuter. Le Chœur pousse des cris affreux, invoque le Soleil, aïeul de Médée, pour qu'il arrête son bras. Vaines prières; on entend les gémissemens de ses enfans qu'elle égorge. Le Chœur veut entrer; il ne peut y parvenir, & l'abominable forfait se consomme.

Arrive Jason furieux qui se prépare à briser les portes du palais pour massacrer Médée, qui, sur son char, s'élève à ses yeux dans les airs. Scène de reproches, d'imprécations & d'injures. Jason demande les corps de ses enfans pour les ensevelir; Médée les lui refuse, prend l'essor & disparoit.

PRÉCIS

DE LA MÉDÉE DE SÉNÉQUE.

CETTE Tragédie est fort inférieure à celle d'Euripide pour l'expression, pour l'action dramatique & la vraisemblance théâtrale. Le sujet au reste en est le même. Jason répudié par Médée, épouse Créüse, fille du Roi de Corinthe. Medée signale sa jalousie par la mort de sa rivale, & par le meurtre de ses enfans.

ACTE PREMIER.

Médée furieuse commence la Pièce. Elle invoque toutes les Divinités du Ciel, de la Terre & des Enfers; elle les appelle à son secours pour étouffer, dit-elle, la nouvelle épouse qui tient sa place au lit de Jason, & pour verser le sang du Roi de Corinthe. Quant à son perfide époux, elle lui souhaite quelque chose de pire que la mort : qu'il vive, qu'il erre de climats en climats; que, réduit à la dernière extrêmité, il la veuille encore pour sa femme. Elle prie ensuite le Soleil de lui prêter son char pour consumer Corinthe, s'excite à la vengeance d'une manière qui fait frissonner, & termine ce monologue par ce beau vers :

Quis scelera pacta est, scelera rumpetur fides.

Il n'est pas besoin d'avertir ici qu'on trouve très-souvent dans cette Pièce des pensées sublimes, & des idées brillantes. La manière de Sénéque est connue; il avoit du génie, & même un très-beau génie, mais répandant avec trop de profusion les antithèses, les sentences, les métaphores; mais, gâté par le mauvais goût de son siècle, il voulut être tragique, & ne fut le plus souvent que déclamateur.

Cependant Médée ayant fini toutes ses imprécations, se retire, & laisse le Théâtre au Chœur des femmes de Corinthe; ce Chœur vient chanter l'épithalame des nôces de Jason & de Créüse, & félicite, en passant, Jason de s'être dérobé aux embrassemens d'une femme effrénée. Au surplus, cet Acte ne contient que le seul monologue dont j'ai rendu compte, & le Chœur. L'Abbé de Marolles,

traducteur & admirateur outré de Sénéque, approuvoit sans doute cette espèce d'étranglement dans l'action dramatique ; il le loue du moins dans sa Préface de n'avoir employé qu'un petit nombre d'*entreparleurs*. Je crois à cet égard que le nombre des entreparleurs ne fait pas grand chose : il n'y en a jamais trop ni trop peu, lorsque le génie les dirige, & que le bon goût leur prête ses expressions.

ACTE II.

Médée revient sur la Scène ; elle a sans doute écouté aux portes ; car elle n'a rien perdu de ce que le Chœur a chanté dans son absence. Monologue forcéné, dans lequel elle rappelle le vol qu'elle a fait des trésors de son père, le meurtre de son frère Absyrte, celui du vieux Pélias, & s'excite à commettre encore de plus grands crimes pour signaler sa fureur. Créon, le seul Créon, lui paroît la cause de tous les maux qu'elle endure. « Je réduirai, » dit-elle, son palais en cendres ; & du promontoire de » Malée, on verra les tourbillons de fumée agités par les » flammes ». Sa Nourrisse arrive, & lui conseille alors, avec raison, de parler plus bas. « Lorsqu'on supporte, » ajoute-t-elle ; les outrages avec patience, on peut mieux » se promettre de les rendre à son tour. Plaignez-vous » donc sans faire éclater ainsi votre douleur. A peine » le silence & la discrétion peuvent-ils vous sauver. Les » peuples de Colchos ne sont plus dans vos intérêts ; vous » perdez à la fois votre époux & vos richesses ». C'est à ce discours de sa Nourrice, que Médée répond le mot qu'on a trouvé sublime : *ce Medea super est*, que Corneille a sçu si bien imiter, Acte I, Scène V. Le reste

de cette Scène se passe à discuter si Médée doit prendre la fuite, ou non. La Nourrisse est toujours du parti de la modération. Médée répond que la Fortune peut lui ravir les richesses, mais non le courage. Créon paroît. On ignore le sujet qui l'amène sur la Scène; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y cherchoit point Médée, puisqu'il est étonné de l'y trouver, & que du moment qu'il l'apperçoit, il ordonne à ses Gardes de l'éloigner de lui :

Arcete famuli, tactu & accessu procul
Jubete sileat

Cependant la conversation se lie. Médée fait une grande énumération de toutes ses actions, tant bonnes que mauvaises, & conclut par demander une retraite obscure dans le Royaume de Créon. Elle est refusée avec hauteur, sous le prétexte cependant qu'Acaste, Roi de Thessalie, la cherchant pour venger le meurtre de Pélias son père, il ne convient point au Roi de Corinthe de lui donner un asyle dans ses Etats; « abandonnez ces » murs, lui dit-il; sortez de mon Royaume; emportez » vos poisons, vos herbes vénimeuses; délivrez nos » citoyens de la crainte que leur inspire votre présence; » & lorsque vous serez hors des limites de mon Empire; » essayez de fléchir les Dieux par vos prières. Médée » insiste. Elle conjure Créon de lui accorder un court » délai pour donner à ses enfans ses derniers baisers; » baisers qui la feront mourir de douleur ». Enfin, Créon se rend, & lui permet de rester encore un jour à Corinthe. Ils se retirent; le cœur arrive & déclame contre les premiers hommes qui osèrent se hasarder en pleine mer. Ce sont les trois premiers vers de la troisième Ode

d'Horace, délayés dans une très-longue tirade de vers lyriques, & qui n'a nulle relation avec la Pièce. Cette tirade fait d'ailleurs mention, par un oubli singulier de la part de l'Auteur, de plusieurs évènemens qui ne sont arrivés que depuis la mort de Jason & de Médée. Au reste, on ne sçait pas positivement si les personnages de ce Chœur sont des hommes ou des femmes; l'Abbé de Marolles veut que ce soit des vieillards, & je ne trouve pas un grand inconvénient à le lui accorder. La seule chose qu'il y ait à remarquer dans ce Chœur; c'est la prédiction touchant l'expédition de l'Empereur Claude, dans la Grande-Bretagne, à laquelle Sénéque fait allusion, & qui s'est depuis si bien vérifiée au sujet de l'Amérique.

Venient annis
Secula seris, quibus occeanis
Vincula rerum laxet & ingens
Pateat tellus, tiphisque novos
Detegat orbos; nec sit terris ultima thale.

Jamais prophétie ne fut mieux circonstanciée. Quel singulier hasard!

ACTE III.

Médée & sa Nourrice paroissent. Cette dernière témoigne les plus vives inquiétudes sur l'état désespéré où elle voit Médée. Ses cris, ses menaces, jusqu'à ses plaintes, ses larmes même, tout fait appréhender de nouveaux malheurs. « Je reconnois, dit-elle, à ses transports toute » sa colère. Elle est agitée de quelque chose de grand, » d'étrange, de barbare & d'impie. La fureur se peint » sur son visage; puissent les Dieux tromper ma crainte! » En effet, Médée parvenue au comble du désespoir, s'aban-

donne à toute l'impétuosité de son caractère. On auroit peine à se faire une idée de toutes les extravagances qu'elle débite. Tandis que la terre sera suspendue au milieu de l'air, que les saisons diviseront l'univers, que le soleil fera le jour, que les étoiles suivront le char de la nuit, &c. &c. &c. sa fureur ne cessera de se manifester; bien plus elle croîtra toujours : ni les fleuves les plus rapides, ni la mer orageuse, ni le Pont Euxin agité par la tempête, ni la violence des vents ne pourront arrêter sa colère. Quel emphase ! Quel galimathias ! Sublime simplicité des Grecs qu'êtes-vous devenue ? « Toutefois » je ne me plains point, dit Médée, du peu de tems » qu'on m'accorde pour embrasser mes enfans; il n'en » faut pas davantage ». La bonne & tranquille Nourrice veut l'inviter à goûter les douceurs du repos; mais la seule douceur que peut goûter Médée, c'est de voir l'univers enveloppé dans sa ruine; elle veut que tout périsse quand elle périra. Sur ces entrefaites, Jason arrive, en se plaignant de la fortune. Il invoque aussi la justice, & prend le Ciel à témoin de l'amour excessif qu'il a pour ses enfans. A l'entendre, c'est pour eux qu'il se sacrifie. Cependant Médée s'exhale en longs reproches; elle rappelle à Jason, & très en détail, tout ce qu'elle a fait pour lui. Ensuite, feignant de se radoucir, elle le conjure, par les mains qu'elle employa pour le délivrer de tant de dangers, par tous les monstres qu'elle a vaincus, par le Ciel, par les eaux, témoins de leur mariage, d'être touché de sa misère, & de lui rendre ce qu'elle abandonna pour lui. A tout cela, Jason répond froidement : « Créon, qui vous hait, vouloit bien vous faire » périr, mais j'ai obtenu de lui qu'il se contentât de

» vous exiler ». Ici commence un dialogue fort vif, qu'il faut voir dans la Pièce même, & dans lequel Jason se défend très-mal des instances que Médée ne cesse de lui faire pour l'engager à prendre la fuite avec elle. « D'un » côté, dit il, Acaste me presse ; de l'autre, Créon me » tient l'épée dans les reins ». Ce pauvre Jason ne sçait à quoi se déterminer. Enfin, Médée poussée à bout, s'adresse très-éloquemment à Jupiter. « O Souverain des » Dieux! s'écrie-t-elle, tonne, appesantis ton bras, fais » éclater ta justice ; lance tes carreaux : lequel que ce soit » de nous deux ne sera point frappé sans être coupable, » & la foudre ne sçauroit se tromper ». Elle demande ensuite ses enfans à Jason ; & ce Prince les lui refuse : mais ayant témoigné beaucoup de tendresse pour eux, elle se décide dès-lors en elle-même à consommer son horrible projet. Après s'être félicitée dans un court *à parte*, d'avoir découvert le foible du cœur de son époux, elle revient à lui, d'un air artificieux, en le conjurant d'oublier ce qu'elle a pu dire dans l'excès de sa douleur. Jason, qui promet tout, & qui a joué, dans le cours de cette longue Scène, le rôle d'un imbécille, se retire, en conseillant à sa femme, d'être à l'avenir plus raisonnable & moins emportée. A peine a-t-il quitté le Théâtre, que Médée retombe dans ses extravagances. Elle s'exhorte plus que jamais à commettre de nouveaux crimes : elle veut entreprendre, dit-elle, pour se satisfaire, tout ce qui est possible, & même ce qui lui est impossible :

Nunc aude, incipe
Quidquid potes, Medea, quidquid non potes.

Cette résolution prise, elle s'adresse de nouveau à sa

Nourrice, & lui demande des conseils. Celle-ci qui les lui a prodigués, comme l'on a pu voir, lorsqu'elle ne les lui demandoit pas, les lui refuse à présent, ou du moins ne lui fait aucune réponse : Médée continue, & parle d'une robe qu'elle dit être un présent du Ciel, & qui fut la richesse & la gloire des Etats de son père ; d'un collier d'or, enrichi de pierres précieuses, & qu'on porte en forme de diadême ; elle veut empoisonner cette robe & ce collier, & les envoyer par ses enfans à Créüse, comme un présent de sa part. « Allons, dit-elle, invoquons Hécate ; » dressons nos autels, & faisons pétiller la flamme dans » ce palais ». A tout cela, pas un seul mot de la Nourrice. Je croirois volontiers que cette Nourrice n'est point sur le Théâtre, & que Médée s'adresse à elle dans les transports de son égarement, comme si elle étoit présente. Quoi qu'il en soit, la Magicienne s'étant retirée pour accomplir ses mystères infernaux, le Chœur, dont on ne désigne point les personnages, s'empare de la Scène ; il commence par déplorer le chagrin que ressent une épouse jalouse & méprisée de son mari. Rien de si dangéreux alors, selon lui, qu'une femme : le vent du midi, ni le Danube, ni l'Hémus, ni le Rhône, ne sont pas tant à craindre, & ne sont point si rapides en leurs cours. Ensuite, passant tout-à-coup sur le chapitre des Argonautes, il regrette & pleure leur sort, raconte en particulier comment chacun d'eux termina malheureusement sa carrière pour avoir osé violer la mer, finit par une courte prière aux Dieux, & recommande Jason à leur clémence.

ACTE IV.

La Nourrice paroît, & raconte la manière dont Médée

se dispose à ses enchantemens. Cette Magicienne a rassemblé tout ce que la nature offre de poisons. C'est l'hidre du marais de Lerne qu'elle appelle à son aide ; c'est le monstre de Colchos, le serpent Pithon ; ce sont tous les serpens de l'univers, jusqu'à celui qui est placé dans le Ciel, au nombre des constellations ; tous les climats, tous les fleuves sont mis à contribution ; il faut que chacun d'eux lui porte un tribut de ce qu'il produit de plus funeste. Enfin, cette bonne Nourrice, ayant dit comment Médée a préparé tous ces différens venins avec le cœur d'un chat huant, & les entrailles d'une chouette, on l'entend venir d'un pas précipité, en proférant des paroles magiques.

Sonuit ecce vesano gradu
Canitque mundus vocibus primis tremuit.

Médée arrive. Nous passerons sous silence tout ce qu'elle dit des merveilles de son art : ma plume se fatigue à retracer tant d'extravagances. Il nous suffira de savoir qu'à l'entendre, elle a renversé la nature de fond en comble. Cependant les mystères commencent. Elle débute par un long inventaire de toutes les drogues dont elle fait usage. (Ces énumérations, comme on a pu le voir, sont dans le goût de Sénéque). Il y a sur l'autel de Médée du sang de Nessus, des plumes des harpies, d'autres plumes des oiseaux de Stimphale, un tison mortuaire, &c. &c. &c. Ensuite, se découvrant le sein comme une Bachante, elle se perce le bras avec un coûteau sacré pour s'accoutumer, dit-elle, à verser le sang de ce qu'elle aime le plus. Ce n'est pas tout. Elle pénètre d'un feu invisible & caché la robe qu'elle destine à

Créüse ; elle se sert pour cela d'un soufre subtil qu'elle reçut de Vulcain, d'un rayon de la foudre qui précipita Phaéton, du feu que jetoit la chimère, du feu que lui donna Promethée ; enfin, des flammes qu'elle ravit au gosier brûlant du taureau de Colchos. Ayant assaisonné le tout du feu de Médüse, elle appelle ses enfans, leur ordonne de porter de sa part la robe & le collier à la nouvelle épouse de Jason, & leur enjoint de revenir promptement, afin qu'elle les embrasse pour la dernière fois. Ce qu'on a peine à comprendre, c'est qu'après cette recommandation, elle sort à l'instant, & s'enfuit *comme une Ménade furieuse.* Ce sont du moins les premières paroles du Chœur, qui tombe tout à coup ici comme des nues, & qui se montre sur le Théâtre à l'instant que Médée disparoît ; car il n'est pas vraisemblable qu'elle ait accompli ces mystères devant un aussi grand nombre de témoins. Au surplus, ce Chœur ne dit pas de grandes choses. Il manifeste ses craintes, souhaite le retour de la nuit, & une bonne nuit. Voilà sans doute un Acte bien étrange.

ACTE V.

Il ne contient qu'une Scène ; mais cette Scène renferme elle seule plus d'horreurs & d'atrocités que tout le reste de la Pièce. Le Chœur ne quitte point le Théâtre. Médée rentre avec sa fidelle Nourrice & ses enfans. Comment ses enfans peuvent-ils être déja de retour ? Depuis leur départ, il a dû se passer tant d'évènemens ! & le Chœur, si prolixe dans les autres occasions, n'a eu que le tems de débiter vingt-neuf petits vers, jusqu'à l'arrivée du Messager qui porte la nouvelle du désastre auquel la

robe empoisonnée a donné lieu! Cet homme, qu'on peut envisager comme un exprès envoyé par l'Auteur, pour qu'on apprenne ce qui s'est passé; cet homme, dis-je, s'écrie, en entrant, que tout est perdu, que l'Etat est renversé, que le Roi & la Princesse sa fille ont été consumés par les flammes; que l'incendie a réduit le palais en cendres, & menace d'envahir la ville entière. A cela le Chœur, qui ne perd pas la tête, répond sans s'émouvoir qu'il faut courir à l'eau pour éteindre le feu. Le remède est excellent sans doute; mais le Messager rapporte que par malheur l'eau ne fait qu'augmenter la violence des flammes dont il s'agit. Alors la Nourrice qui donne toujours à propos des bons avis, conseille à Médée de prendre la fuite; mais celle-ci, loin de se regarder comme vengée, croit encore n'avoir pas commencé sa vengeance. Ce qu'elle fait n'est qu'un coup d'essai, une petite preuve hasardée seulement pour s'exercer, afin de s'illustrer réellement par quelqu'action d'éclat; elle s'excite à se mettre au-dessus de toute idée de pudeur & de justice; elle s'applaudit d'avoir massacré son frère, d'avoir armé les filles de Pélias contre leur père; mais elle n'est pas encore satisfaite, il lui faut d'autres crimes. Médée pense tout de bon à immoler ses enfans. Bientôt ce n'est plus une femme, c'est un monstre exécrable qu'on ne peut entendre sans horreur. Qu'ils meurent, ils ne sont pas mes enfans! Qu'ils périssent, ils sont à moi, dit-elle.

Occidant, non sunt mei;
Pereant: mei sunt.

Elle se plaint qu'une foule d'enfans n'est point sortie de ses entrailles; elle voudroit en avoir autant que l'or-

gueilleuse fille de Tantale ; elle se trouve stérile pour la vengeance qu'elle médite. Ces idées la conduisent à un égarement qui produit un morceau véritablement sublime : Cette malheureuse croit voir les Furies qui la poursuivent, & le spectre de son frère qui la suit. « Ah, mon frère ! » s'écrie-t-elle, délivre-moi des Furies, & tu seras » vengé ». Cependant le trouble augmente. Le peuple court aux armes, & le tumulte rappelle Médée à elle-même, c'est-à-dire, à ses fureurs. Elle se doute qu'on en veut à ses jours, & monte avec ses enfans auhaut d'un édifice qui se présente devant ses pas. Jason arrive à l'instant, en exhortant les Corinthiens à venger la mort de leur Roi, sur celle qui en est la cause. Médée a déja sacrifié un de ses enfans. Lorsque Jason l'apperçoit, il demande du feu pour l'obliger à quitter sa retraite ; mais, loin de témoigner la moindre crainte, Médée lui montre le cadavre de son fils, & promet le même sort pour celui qui lui reste encore. Jason, pénétré de douleur, dit qu'il est assez puni par la mort de l'un d'eux : Médée lui répond que si sa main eût pu se satisfaire d'un seul, elle s'en fût contentée ; mais que, quoiqu'elle les massacre tous deux, le nombre en est encore trop petit. « S'il y a dans la » mère, ajoute-t-elle, quelque chose qui vous appartienne, » je fouillerai dans mes entrailles avec cette épée, & je » l'en arracherai avec le fer ».

In matre si quod pignus etiamnum latet,
Scrutabor ense viscera, & ferro extraham.

Quelle horreur ! Horace a bien dit : *sit Medea ferox invictaque.* Mais ici ce n'est pas seulement une femme implacable & cruelle ; c'est un monstre abominable &

dégoûtant, qui feroit soulever le cœur au Sauvage le moins délicat. Alors Médée faisant allusion au délai que Créon lui accorda, elle dit : « ce jour est à moi ; je me » sers du tems qui m'a été donné ». Jason la prie de faire tomber sur lui le coup de la mort. « Vous voulez » donc que j'aie pitié de vous, reprend-elle ; eh bien ! » j'en suis ravie : c'en est fait ». En disant ces mots, elle immole le fils qui lui reste aux yeux de Jason & des Spectateurs ; ensuite, s'adressant à Jason, elle ajoute : « lève les yeux, & connois ton épouse ; c'est ainsi que » je prends la fuite : un chemin s'ouvre pour moi dans » les airs, deux serpens ailés m'offrent leurs dos couvert » d'écailles, & me transporteront hors de ces lieux ; je » te rends tes enfans, & m'envole avec ce char dans » les plaines célestes ». Alors Jason désespéré termine la Pièce, en s'écriant : va, parcours les régions éthérées, & prouve à jamais qu'il n'y a point de Dieux là haut. Pensée que certains Sçavans ont trouvée sublime, & quelques Critiques très-impie : les uns & les autres ont raison.

Fin des Notes & Remarques.

954337